LA REVUE DU

SUSPENSE

ALFRED HITCHCOCK MAGAZINE

N° 36 AVRIL 1964

AU SOMMAIRE :

Le monde à l'envers
par JACK RITCHIE

Meurtre dans la nuit
par ARTHUR PORGES

La peau de l'ours
par DONALD HONIG

et de nombreux autres récits sélectionnés par
ALFRED HITCHCOCK



1,75 F.

ALFRED HITCHCOCK MAGAZINE AVRIL 1964

3

Bon de commande



à retourner au

club du livre policier

24, rue de Mogador - Paris 9e - tél. : TRI : 40-56

NOM (en lettres capitales s.v.p.) : ____________________

Prénom : ____________________

Rue : ____________________ N° ____________

Ville : ____________________ Département : ____________________

Si vous êtes déjà adhérent, indiquez-le OUI NON

Profession (facultatif, mais utile pour nos statistiques) : ____________________

Veuillez me faire parvenir à l'adresse ci-dessus le (ou les) **ouvrages désignés au verso** que je règle par :

— Un chèque bancaire ou un mandat poste ci-joint (1)
— Un mandat de versement (1) } C.C.P. CLUB DU LIVRE
— Un virement chèque postal (1) } POLICIER PARIS 15.813-98

Pour la Belgique, la Suisse et le Canada, renseignez-vous aux adresses suivantes :

M. DUCHATEAU 226, Av. Albert
BRUXELLES

Ed. Européennes, enr.
Case Post. 1022, QUEBEC 2.P.Q.

M. VUILLEUMIER, 56, Bd de St-Georges
GENEVE

Cette commande me permet d'être inscrit d'office comme membre du Club et d'être directement documenté par vous, mais ne me crée aucune obligation d'achat ultérieur.

Le ____________________

Signature AHM

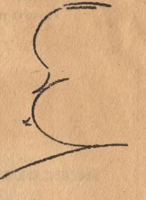
(1) rayer les mentions inutiles.

Liste des ouvrages au verso

Bon de commande

des ouvrages du C.L.P. actuellement disponibles

	Marquez d'une croix face au titre le (ou les) ouvrages que vous désirez recevoir.	NF
☐	2 LA CHAMBRE ARDENTE par J. Dickson Carr	16,50
☐	3 LE MYSTERE DU SOULIER BLANC par Ellery Queen	17
☐	5 LE PROCES BELLAMY par Frances Noyes Hart	18
☐	6 LE MYSTERE DE LA CHAMBRE JAUNE / LE PARFUM DE LA DAME EN NOIR par G. Leroux	24,50
☐	8 QUI MOURRA DEMAIN ? par Agatha Christie	18,50
☐	9 USURPATION D'IDENTITE par Thomas Narcejac	24
☐	11 GOUPI MAINS ROUGES / GOUPI MAINS ROUGES A PARIS par Pierre Véry	23,50
☐	12 813 / LES 3 CRIMES D'ARSENE LUPIN par M. Leblanc	23
☐	13 SERVICE DES AFFAIRES CLASSEES par Roy Vickers	29
☐	14 L'ECLAT D'OBUS / LE TRIANGLE D'OR par Maurice Leblanc	24,50
☐	15 L'ILE AUX TRENTE CERCUEILS / LES DENTS DU TIGRE par Maurice Leblanc	27,50
☐	16 LA DEMOISELLE AUX YEUX VERTS / LA DEMEURE MYSTERIEUSE / LA BARRE-Y-VA par M. Leblanc	26,50
☐	17 LA FEMME AUX DEUX SOURIRES / VICTOR, DE LA BRIGADE MONDAINE / LA CAGLIOSTRO SE VENGE par M. Leblanc	25,50
☐	18 CHAMBRES CLOSES par Pierre Boileau	22
☐	19 LAURA / BEDELIA par Vera Caspary	24
☐	20 LE POISSON CHINOIS / LE TRAIN BLINDE N° 4 / BATAILLE POUR ARKANGEL par Jean Bommart	29
☐	21 LA MORT A UN PASSE par Anita Boutell	23,50
☐	22 LES ENQUETES DU JUGE TI par Robert van Gulik	27,50
☐	23 HASARD / LES TROIS JEUNES FILLES DE VIENNE par Jacques Decrest	27,80
☐	24 L'AFFAIRE LEROUGE par Emile Gaboriau	24,50
☐	25 MADAME CLAPAIN par Edouard Estaunié	28,50
☐	26 NOUVELLES ENQUETES DU JUGE TI par Robert van Gulik	32
☐	27 L'ABONNÉ DE LA LIGNE U / VOITURE 7 PLACE 15 par Claude Aveline	32
☐	28 LADY FANTOME / LA MARIÉE PORTAIT LE DEUIL par William Irish	32
☐	29 PUZZLE POUR FOUS / PUZZLE POUR ACTEURS par Patrick Quentin	32



Chers Lecteurs,

Votre numéro d'*Hitchcock Magazine* du mois d'avril ne sera pas un canular. Pourtant vous y trouverez quelques récits qui auront tout l'air de bonnes farces — ils finissent très mal, rassurez-vous !

Vous y trouverez même une histoire de poisson, un poisson gigantesque, que l'on aurait bien voulu déclarer coupable, mais...

Le mois prochain j'essaierai d'être plus sérieux.

Alfred Hitchcock

Le numéro : France, 1,75 F ; Algérie, 200 F ; Maroc, 2 HD ; Belgique, 25 FB
ABONNEMENTS : (6 mois) : France, 10 F : Etranger, 11,50 F
(1 an) : 18,90 F 21,90 F

4e Année
Avril
1964

N° 36

ALFRED HITCHCOCK MAGAZINE

LA REVUE DU SUSPENSE

Publication mensuelle

Edition française de « Alfred Hitchcock's Mystery Magazine »

SOMMAIRE

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96 *rue de la Victoire, Paris-9e* (*PIG.* 87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (*TRI.* 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

La peau de l'ours



RETIRER de la circulation un personnage pour le rendre à son entourage contre espèces sonnantes et trébuchantes, est un art qui tend de plus en plus à se transformer en une science précise en laquelle mes associés Jack, Buck et moi-même étions depuis longtemps les vedettes incontestées. Pour parvenir au succès dans cette profession hasardeuse, un seul critère : la perfection.

De nombreux émules, après avoir longuement étudié nos techniques, ont tenté, à leur plus grand dam, d'égaler nos prouesses.

Jugez de ma surprise lorsque j'appris qu'une organisation rivale avait rassemblé hommes, courage et ressources afin de nous jeter le gant. Je rencontrai le capitaine de l'équipe concurrente certain après-midi où j'étais allé rendre ma visite semi-annuelle à mon père, homme de grand âge qui s'était retiré après une vie bien remplie, à l'Asile des Vikings sur le Retour. C'est une institution charitable fondée par les



par

DONALD

HONIG

Rien de tel que la concurrence pour fouetter l'orgueil et galvaniser l'amour-propre. C'est à l'esprit de compétition que l'on doit les plus grands progrès dans tous les domaines...

E

membres de la profession, qui accueille les forçats en rupture de ban, les escrocs repentis, les faussaires arthritiques et les voleurs de bestiaux devenus végétariens.

C'est en rentrant par l'autobus que je fis par le plus grand des hasards, la rencontre de Barney Blue, un vieux compagnon du ban d'infamie et des bars interlopes. Barney était venu apporter le réconfort de sa présence à l'auteur de ses jours, grand perceur de coffres-forts devant l'Eternel, qui avait dû se résigner à une retraite prématurée après avoir contracté une terreur insurmontable de l'obscurité.

— « Bush, » me dit Barney, tandis que nous montions dans le véhicule des transports en commun, « depuis longtemps je vous admire : vous êtes les champions incontestés de la spécialité. Le bruit de vos exploits s'est répandu à travers tous les continents et vos méthodes sont devenues l'Evangile de la profession. Depuis des années, je les étudie. Aujourd'hui, j'ai assimilé les leçons du maître, et je viens d'organiser un petit groupe, qui, je l'espère, se montrera digne de votre exemple. »

— « Nous vivons au pays de la libre entreprise, Barney, » dis-je.

« Lancez-vous dans l'arène, je n'y vois aucun inconvénient. Néanmoins vous auriez grand tort de marcher sur nos brisées. Vous risquez de piétiner des plates-bandes strictement réservées. Pourquoi vous lancer du premier coup dans un art qui exige la perfection ? Pourquoi ne pas choisir une autre spécialité plus modeste mais qui exige de l'initiative, comme l'attaque des diligences ou la protection rétribuée des prospecteurs de l'Orégon ? »

Il se mit à rire.

— « Ça ne te plaît pas qu'on vienne grappiller dans ta vigne, » dit-il, « pourtant il me semble que l'audace se perd dans le métier. Je me suis laissé dire que vous aviez beaucoup perdu de votre dynamisme. Serait-ce que les raisins se dessèchent sur une vigne devenue trop vieille ? »

Je dédaignai ces insinuations perfides, bien sûr, mais revenu chez moi, je me pris à réfléchir. Barney n'avait peut-être pas tellement tort. Nous avions tendance à nous reposer sur nos lauriers : ayant gravi les sommets escarpés de la renommée, nous nous étions accordé quelque répit pour souffler.

Mais la menace d'une concurrence allait changer l'aspect de la situation. Qu'arriverait-il si Barney et ses hommes, pour leur coup d'essai, faisaient un coup de maître ? Nous serions rejetés au second plan. Une seule solution : donner un nouvel éclat à notre carrière : je réunis mes associés et leur tins à peu près ce langage :

— « Un seul moyen de parer à cette redoutable menace, » dis-je. « Il nous fait accomplir un exploit, qui, pour l'audace de sa conception et l'habileté de sa réalisation, surpassera tout ce que Barney et sa bande pourront concevoir et auprès duquel nos performances passées feront figure de jeu d'enfant ; un coup de maître qui réchauffera tous les cœurs dans l'Asile des Vikings sur le Retour, qui fera naître l'inspiration chez les novices et réveillera l'espoir chez les ratés, une performance enfin qui servira de leçon durable à Barney Blue et sa bande. »

J'insistai sur le mot *durable.*

— « Formidable ! » dit Jack.

— « Il faudra que ce soit formidable, » dis-je, « le plus grand enlèvement de l'Histoire. Nous allons réaliser un coup d'une telle ampleur qu'il plongera nos rivaux dans un bain de honte, d'un éclat tel que les historiens, abandonnant leurs manuscrits poussiéreux, saisiront incontinent leur plume pour clamer notre gloire à la postérité. »

Jack était transfiguré ; mes associés savaient toujours se montrer à la hauteur des circonstances. Quant au grand Buck, il ne fallait pas se fier à sa mine maussade. Au fond, il était plein d'enthousiasme.

— « As-tu fait choix d'un *sujet* ? » demanda Jack.

— « Devinez : quel est l'homme le plus riche du monde ? »

— « Oh non, pas lui ! » dit Jack, outré.

— « Si, lui ! » dis-je.

— « Mais il est pratiquement impossible de l'approcher, » dit Jack. « Il ne se méfie que trop des gens de notre acabit. Sa voiture est un véritable tank et ses gardes du corps des hommes de Neandertal ! »

— « Incontestablement, ce sont ses points forts, » dis-je « mais comme tout le monde, il a ses points faibles : les millionnaires et

autres célébrités douteuses l'impressionnent et lui font perdre ses moyens ! »

— « De qui est-il question ? » demanda Buck.

Il avait le verbe rare.

C'était la personnification du muscle.

— « De J. J. Griggen, le multimilliardaire bilieux, » dis-je.

— « Le roi du pétrole, » dit Jack.

— « Oui, » dis-je, « du pétrole. A chaque fois qu'un rouage se bloque, grince ou se détraque dans le monde, une pluie d'or s'abat dans les coffres de J. J. Grigen ! »

— « Exactement l'homme qu'il nous faut ! » dit Buck.

— « Nous pouvons demander une rançon de cinq millions de dollars et l'obtenir ! » dis-je. « A peine une semaine de son salaire. Il lui suffira d'acheter quelques sénateurs qui déposeront une loi adéquate à la suite de quoi les rançons seront portées au chapitre des frais généraux et viendront en déduction des revenus sur les feuilles d'impôts et le tour sera joué. »

— « Comment se fera l'enlèvement ? » demanda Jack.

— « J'ai mûri un plan spécial, » dis-je. « L'intrusion de Barney Blue sur notre chasse réservée m'a inspiré un projet génial. Dans deux semaines, J. J. Griggen doit assister au bal de charité organisé au bénéfice des enfants gâtés. Il s'agit de réunir les fonds nécessaires pour construire des terrains de handball en mosaïque dans les camps d'été des Adirondacks pour ces pauvres chéris. Le plus intéressant, c'est qu'il s'agit d'un bal costumé. Amis, » dis-je, « faites choix de vos costumes, changez de personnalité. Haut les cœurs ! nous allons au bal. »

Handy Harry, le faussaire du coin, se chargea de nous fournir les invitations.

Il n'était question que de ce bal dans la ville : c'était l'événement mondain de la saison. Les invités ne se doutaient pas à quel point il ferait date.

Le bal aurait lieu dans l'une de ces confortables maisons de Long Island, où par temps de pluie, on organise des parties de polo dans la salle de séjour. Nous allâmes inspecter les lieux à plusieurs reprises et petit à petit s'échafauda un plan qui se révéla successivement réalisable, infaillible, génial et diabolique.

Je choisis les costumes de mes complices. Buck serait déguisé en homme des cavernes, avec le pagne, la massue et les sourcils de l'emploi. Jack emprunterait l'apparence de lord Byron avec le jabot, les plissés et les couplets assortis. Quant à moi, je serais un Millard Fillmore, digne, mais effacé. Nous nous faisions accompagner d'un invité clandestin, qui serait appelé à jouer un rôle important un peu plus tard dans la soirée.

Nous arrivâmes au bal vers neuf heures trente. La salle resplendissait de lumières et de bijoux. Tous, ils étaient là, les ducs et les duchesses, les princes et les princesses, les Titans et les freluquets, et ceux qui vivent à l'ombre de Wall Street. Tous costumés. La grande salle était un maelstrom de célébrités.

Je serrai la main d'Olivier Cromwell, de Talleyrand, de William McKinley (ils étaient trois), de Jules César, du beau Brummel, de madame du Barry et de douzaines

d'autres personnages plus ou moins fameux.

Après une heure de savantes déambulations, je finis par apercevoir J. J. Griggen ; ce modeste s'était déguisé en Moïse, non pas le Moïse de Michel-Ange, mais le Moïse de Griggen, court sur pattes et pansu, avec des yeux de furet. A en juger par la façon dont les gens s'effaçaient devant lui et le regardaient avec des yeux ronds, on aurait pu croire qu'il s'agissait du vrai.

Au bar, je fis exprès de le bousculer.

— « Excusez-moi, Moïse, » dis-je. Il se mit à rire : ça lui avait plu.

— « Alors, vous m'avez reconnu ? » dit-il.

— « C'était facile ! »

— « Et vous, vous êtes... ? »

— « Le président Millard Fillmore, » dis-je.

— « Président de quoi ? »

— « U. S. »

— « Steel ? Ah ! l'acier, » dit-il en me tapotant le dos affectueusement. Très heureux... très heureux. Ainsi vous êtes vraiment dans l'acier ? »

— « Si l'on veut. »

Nous bavardâmes et tout en lui racontant une foule d'anecdotes pour distraire son attention, je l'attirais insensiblement vers le balcon.

A l'extérieur, sur le balcon, nous trouvâmes un homme des cavernes. Avec une massue.

— « Ah ! » dit Griggen en riant, « un représentant des syndicats ouvriers. » Il tendit la main, mais l'homme des cavernes n'aimait pas tous ces raffinements mondains.

Un petit coup de massue et J. J. Griggen se trouva allongé sur le balcon.

Puis nous nous mîmes à l'œuvre. Buck recouvra le paquet que nous avions dissimulé dans cet endroit. Il contenait une peau d'ours que nous avions achetée dans une boutique où l'on vend, en plus des peaux d'ours, des hallebardes, des morions, des têtes réduites et des balles ramassées sur le champ de bataille de Gettysburg. Tandis que je soutenais le vieux, J. J. Buck lui passait la peau d'ours dont il refermait la fermeture « Eclair ».

Il chargea ensuite le plantigrade sur ses épaules et je pris la tête du cortège pour rentrer dans la salle de bal.

— « Thomas Jefferson guidant symboliquement la force brutale de l'Amérique, » annonçai-je à l'assemblée des invités, tous souriants, tous déguisés. De nombreux hommes, dont Napoléon Bonaparte, nous acclamèrent. »

— « Comme c'est original ! » dit une femme.

Je conduisis mon cortège symbolique à la porte, puis par le sentier qui menait au parking. Lord Byron nous attendait au volant de notre voiture, moteur en marche et portière arrière ouverte. Buck posa l'ours sur les coussins du siège arrière et s'assit à côté de lui. Puis le véhicule s'engagea dans le chemin d'accès où les policiers commandés pour la soirée nous saluèrent gentiment ; il n'est pas donné de voir tous les jours, allant de compagnie, Millard Fillmore, lord Byron, l'homme des cavernes et l'ours le plus riche du monde.

La voiture fila par les sombres sentiers boisés de Long Island vers la petite cabane que j'avais prépa-

rée, au bout d'une route de décharge, dans un endroit parfaitement discret. Ce n'était pas une de ces demeures princières auxquelles était habitué Griggen, mais il faudrait bien qu'il s'en contente pour quelques jours.

Lorsque nous atteignîmes notre destination, la nuit était déjà noire et Griggen commençait à s'agiter dans sa peau d'ours.

Il se doutait peu qu'il se trouvait dans la peau d'un plantigrade où il avait été introduit à son insu. Sans doute se sentait-il à l'étroit, car il se mit à pousser des cris d'orfraie, convoquant des hordes de subordonnés, des escouades de serveurs, bousculant des régiments de portiers, ordonnant qu'on le délivre sans délai de cette infâme pelure. Nous n'étions pas d'humeur à supporter ses impertinences. Buck, qui n'était riche qu'en muscles, lui dit de se taire, après quoi, Griggen, impressionné, sans doute, ne souffla plus mot.

Nous le portâmes jusqu'à la cabane et l'extirpâmes de sa peau d'ours. Il considéra avec une stupéfaction non déguisée l'étrange défroque qu'il venait de quitter puis nous examina d'un œil interrogateur. Le léger traumatisme crânien que nous avions dû lui infliger avait probablement eu pour conséquence de lui faire perdre momentanément le sens de l'orientation, car il demanda :

— « Où suis-je tombé ? Dans une machine à remonter le temps ou dans un asile de fous ? »

— « Ni l'un ni l'autre, Mr. Griggen, » dis-je. « Nous sommes tous des transfuges du bal de charité et vous êtes notre hôte. Je pourrais, dans l'esprit de la soirée, prétendre que nous avons simulé votre enlèvement, et que vous jouez le rôle de la victime. Mais n'y croyez pas trop — le bal est bien terminé et les farces aussi. »

— « Mais c'est insensé ! » hurla-t-il.

— « D'accord ! » dis-je, mais ce n'est pas pour faire le quatrième au bridge que nous vous avons amené ici. Je vous préviens, nous ne reculerons devant aucune extrémité pour obtenir ce que nous voulons. Prenez la peine de vous asseoir, je vous prie et prenez vos aises. Cette désagréable histoire ne durera pas plus d'un jour ou deux. Tout dépendra de la bonne volonté dont vous ferez preuve ! »

— « Bonne volonté ? De quoi voulez-vous parler ? » demanda-t-il, drapé dans sa toge et offrant à nos yeux le spectacle d'une noble indignation.

— « Nous avons l'intention de troquer votre précieuse personne contre la somme de cinq millions de dollars. Du même coup nous vous rendrons célèbre non seulement dans le monde de la finance et celui des louches combinaisons, mais encore dans les manuels d'histoire, Mr. Griggen. Vous étiez dans les notes de bas de page. Ce soir, vous montez aux têtes de chapitres. »

Tous mes beaux discours ne semblaient pas l'impressionner outre mesure.

— « Vous ne vous en tirerez pas à si bon compte, monsieur... »

— « Fillmore. »

— « La peste vous étouffe, Fillmore. Vous ne pouvez me faire une pareille chose à moi ! C'est un scandale et de plus je ne puis me per-

mettre d'être livré en pâture à la curiosité publique.... »

— « C'est déjà chose à moitié faite, Mr. Griggen. Il y a de la bière et quelques babioles dans la glacière, je vous invite... »

Un peu plus tard, nous abandonnâmes nos déguisements et il n'y eut plus ni Moïse, ni Byron, ni Fillmore, ni homme des cavernes. Comme on pouvait s'y attendre de la part d'un tel géant de la finance, Griggen se rendit insupportable. Il ne cessait de réclamer une batterie d'appareils téléphoniques pour entrer en contact avec ses avocats. Il fallut le menacer de le réintégrer dans sa peau d'ours pour qu'il consentît enfin à se calmer et à s'endormir. Buck prit la garde près de lui, tandis que Jack et moi buvions de la bière dans la cuisine en nous congratulant de notre succès.

— « Barney Blue et ses acolytes ne sont vraiment pas de taille à lutter avec des gaillards de notre trempe, » dis-je avec un orgueil excusable. « Lorsqu'ils apprendront la nouvelle, il ne leur restera plus qu'à fermer boutique et à laisser le champ libre aux véritables professionnels. »

— « Il faut que je te rende cette justice, Bush, » dit Jack. « Tu as vraiment du génie. Mais crois-tu vraiment que nous obtiendrons cinq millions de dollars en échange de ce poussah ? »

— « Ça ne fait pas l'ombre d'un doute, » dis-je. « S'il s'agissait du roi d'Angleterre ou du petit-fils d'un multimillionnaire, ce serait différent. Mais Griggen est capable de gagner cent fois cette somme en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. C'est pourquoi on ne sera que trop heureux de verser l'argent pour le récupérer. Il suffit qu'il retourne à son bureau, qu'il retrousse ses manches et l'argent arrive à flots, tu comprends ? »

— « Quelle étincelante théorie ! » dit Jack avec admiration, « ce n'est pas du talent que tu as, c'est du génie. » Bien que le compliment fût modeste, je rougis.

Le lendemain nous fîmes lever Griggen, lui donnâmes à déjeuner et ce fut le moment de s'attaquer aux problèmes concrets, comme avait l'habitude de dire mon vieux grand-père.

— « Pour le paiement de la rançon, avec qui devrons-nous entrer en contact ? » demandai-je.

— « Je ne dirai pas un mot, » dit Griggen.

— « Monsieur Griggen, » dis-je en arborant mon air le plus féroce, « il existe dans le sous-sol de cette cabane, une chambre de torture complète en parfait état de marche, avec fouets, roues, brodequins et tutti quanti. Je vous conseille d'être accommodant si vous ne voulez pas faire connaissance avec le côté le plus barbare de la nature humaine. Maintenant, répondez à ma question. »

Il soupira. L'homme d'affaires perspicace qu'il était savait fort bien qu'il était battu.

Il fit contre mauvaise fortune bon cœur.

— « Adressez-vous à ma femme : Mme Hildegarde Griggen.» Il nous donna son numéro de téléphone : « Elle est seule à pouvoir faire quelque chose : elle possède la clé de mon coffre. »

— « Est-ce une femme nerveuse ? »

— « Froide comme un glaçon ! »

— « Elle suivra fidèlement mes instructions ? »

— « Si elle sait que ma sécurité en dépend, certainement ! »

Dans l'après-midi je pris la voiture, retournai en ville et pénétrai dans une cabine téléphonique, comptant bien transformer mes dix cents en cinq millions de dollars. Je formai sur le cadran le numéro que J. J. m'avait donné. A l'autre bout du fil la sonnerie se mit à tinter à intervalles réguliers : pas de réponse. Au bout de cinq minutes, je dus me rendre à l'évidence, il n'y avait personne. Je revins à la cabane.

— « Que m'avez-vous donné là ? » demandai-je à Griggen, « le numéro du Père Noël ? »

— « Que voulez-vous dire ? » demanda-t-il. « C'est le téléphone privé de Mme Griggen. »

— « Il est tellement privé que personne n'a répondu. »

— « La chose n'a rien d'anormal, Mme Griggen est une personne active. »

— « Ne va-t-elle pas s'alarmer de votre absence ? »

— « Pas encore. Je découche fréquemment. Mes intérêts sont vastes, Mr. Fillmore ; ils exigent une attention constante, de jour et de nuit, comme vous l'apprendrez bientôt ! »

Je recommençai ma tentative un peu plus tard dans l'après-midi puis dans la soirée. En vain. Je commençais à m'inquiéter. Un homme du calibre de J. J. Griggen ne disparaît pas pendant longtemps sans que des tas de gens s'émeuvent de son absence. Sitôt la nouvelle connue, ça chaufferait suffisamment pour faire cuire tous les œufs du New Jersey.

— « Votre femme ne vous a-t-elle pas accompagné au bal ? » demandai-je au magnat.

— « Non, » dit-il, « elle n'aime pas les mascarades. Je voudrais bien que vous puissiez entrer en contact avec elle et qu'on en finisse. Je commence à en avoir par-dessus la tête de cette cabane. »

La nuit passa et ce fut de nouveau le matin.

— « Il faut que nous obtenions une décision aujourd'hui, » dis-je à Jack. « De deux choses l'une, ou nous entrons en contact avec la vieille, ou nous relâchons le bonhomme. Cette nuit sa disparition deviendra tellement évidente, que je ne serais pas étonné de voir Wall Street et la Muraille de Chine s'écrouler dans les flammes. Bientôt, nous aurons l'Armée, la Marine, l'Aviation et les garde-côtes à nos trousses. »

Je retournai une dernière fois en ville, en pensant encore à la mince piécette qui nous séparait des cinq millions de dollars. Primo : recommander à Mme Griggen de ne pas s'affoler. Secundo : de ne rien dire à personne. Tertio : d'aller à son coffre avec une pelle et une brouette. Après quoi, je lui rendrais son mari.

Mais je n'eus rien à lui dire du tout. Elle n'était pas là. Je n'obtins en échange de ma piécette que le périodique et lancinant tintement de la sonnerie à l'autre bout du fil. Il ne me restait plus qu'à raccrocher et à rentrer à la cabane.

— « Mr. Griggen, » lui dis-je, « vous êtes libre de retourner à vos chers puits de pétrole. »

— « Avez-vous obtenu les cinq

millions de dollars ? » interrogea-t-il avec un intérêt purement professionnel.

— « Rentrez chez vous, Mr. Griggen, » dis-je. J'avais hâte de le voir disparaître. Sa vue me faisait positivement mal.

Nous le regardâmes franchir la porte, descendre le sentier et rejoindre la route.

— « Voilà cinq millions de dollars qui s'envolent, libres de toutes taxes ! » dis-je à mes associés dont le masque tragique faisait peine à voir. « Envolés, faute d'une voix de femme. Il eût suffi qu'elle quittât son institut de beauté ou le thé de Mrs. Vanderfeller, pour venir dire « allo » dans le récepteur, et nous avions gagné cinq millions. »

— « Pour moi, ce sera désormais un jour de deuil ! » dit Jack. Buck grogna.

J. J. Griggen était un étrange personnage qui avait la publicité en horreur. Aussi ne souffla-t-il mot de son aventure à la police. En ce qui me concerne, je serais muet comme la tombe. Naturellement. Pourquoi informer la bande à Barney que nous avions laissé cinq millions de dollars s'enfuir par la porte ? Ma réputation en aurait reçu une tache que nul détergent n'aurait jamais pu effacer.

Je rencontrai Barney Blue, quelques semaines plus tard dans une taverne des bas-fonds de la ville, où les gentlemen d'un certain milieu ont l'habitude de se rencontrer.

— « Comment va mon honorable concurrent ? » demandai-je.

Au lieu du sourire épanoui et de la joyeuse saillie auxquels je m'attendais, je n'obtins en réponse qu'un regard morne.

— « Nous avons abandonné, Buck, » dit-il. « Nous te laissons le champ libre. J'ai pu constater à quel point les affaires sont compliquées dans la profession. Eh bien, il faut que je te tire mon chapeau : tu as droit à toute mon estime et à toute mon admiration. »

— « Merci beaucoup, Barney. Alors c'est vrai ? Tu renonces ? »

— « Nous avons tenté un grand coup. Ça n'a pas marché. Il nous manquait ton expérience. Sais-tu qui nous avions enlevé Bush ? »

— « Non ! »

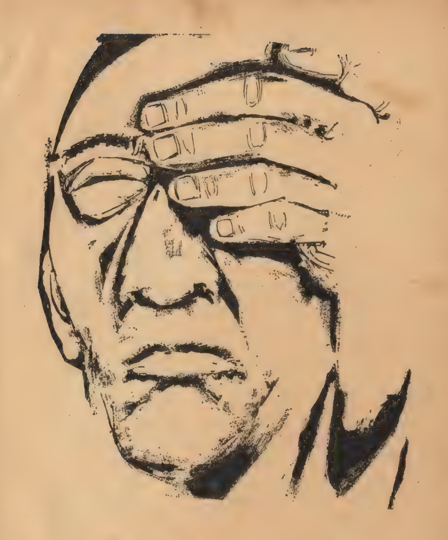
— « Je te le donne en mille : la femme de l'homme le plus riche du monde : Mrs. J. J. Griggen. Tout s'est bien passé, sauf que nous n'avons pas pu atteindre le vieux au téléphone. »

— « Cela a dû se passer il y a environ trois semaines ? » demandai-je en m'efforçant de conserver mon impassibilité alors que je sentais le sang se retirer de mes veines.

— « Exactement ! Comment le sais-tu ? »

— « Il n'y a pas de secrets dans le métier, Barney, » dis-je sentencieusement. Et pour la première fois de ma vie, je me vis en imagination assis sous le porche de l'Asile des Vikings sur le Retour, discutant de sonneries d'alarme, de policiers habiles, de témoins oculaires et de toutes les chausses-trapes qui guettent les gens du métier.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Nice work if you can get it.



Le visionnaire

par JACK DILLON

Les dramaturges font de magnifiques meurtriers. Ils ont l'imagination et le temps pour cela. Et ils sont enclins à choisir des victimes intéressantes.



— « VOUS avez entendu ce qui est arrivé à Buccley, Mr. Bent ? »

Ces mots me firent l'effet d'une décharge électrique. Je m'arrêtai à l'entrée de mon bureau et je regardai Peg, ma secrétaire, qui était installée dans l'antichambre.

— « Non, » répondis-je. « Que lui est-il arrivé ? »

— « Vous n'avez pas écouté la radio ? Il a été assassiné hier soir. »

— « Vous plaisantez ! »

— « Je ne plaisante pas, Mr. Bent. Ils disent que quelqu'un a ouvert sa porte et l'a tué d'un coup de feu avant même d'entrer dans la pièce. Ils ont trouvé une douille à l'entrée de la chambre. »

— « Connaît-on l'assassin ? »

— « On sait seulement que ce doit être quelqu'un qui portait des boutons de manchettes en tête d'otarie. Il y en avait un sur le plancher. »

— « Des boutons de manchettes en tête d'otarie ? »

— « Oui, vous savez bien, arrondis en forme de tête d'otarie. »

— « Je suis étonné que le criminel n'ait pas aussi laissé sa carte de visite. »

J'entrai dans mon bureau je m'assis et regardai mes mains. Aucun tremblement ne les agitait. Et pourtant une sorte d'horreur profonde me tenaillait tandis que dans ma tête résonnaient ces mots : c'est toi qui l'as tué... c'est toi qui l'as tué. Qui d'autre, en effet, pouvait bien avoir des boutons de manchettes de cette sorte ? Et le pire de tout, c'est que je me voyais en train de l'assassiner. J'ignore comment les psychiatres avaient qualifié l'espèce d'envoûtement dont j'étais parfois la victime. Cela avait commencé quelques années plus tôt et n'avait fait que croître et embellir jusqu'à l'obsession. Je me souvenais d'événements qui ne s'étaient pas produits comme si je les avais vécus et je m'identifiais à d'autres personnes.

Al Nines, le producteur, avait dit que j'étais responsable de cet état de choses.

— « Il est impossible de se conduire comme tu le fais, Steve, » m'affirmait-il, « sans que ton imagination ne finisse par te jouer des tours. La façon dont tu te calfeu-

tres quand tu écris une pièce n'a rien à voir avec un comportement normal. C'est inhumain. »

— « Tu as peut-être raison, » lui rétorquais-je, « mais avoue que nous avons eu plus de succès que d'échecs. C'est ce qui importe, non ? »

En effet, j'avais écrit des pièces si proches de la réalité, si vivantes que les critiques les crurent tout d'abord autobiographiques avant de conclure, devant les succès répétés de mes ouvrages sur les scènes de Broadway, qu'ils étaient le fruit d'une sorte de génie, et qu'une fée m'avait accordé ce don au berceau.

Mais c'était un don terrifiant et maléfique car j'étais littéralement obsédé par les dérèglements fantastiques de mon imagination. Cela avait pris, depuis quatre ans, d'inquiétantes proportions. Soudain, je me transformais, je devenais quelqu'un d'autre, je me fondais pour ainsi dire dans des personnalités tout à fait différentes de la mienne et différentes aussi les unes des autres. Qui était moi, qui ne l'était pas ? C'est après avoir vécu une opération subie par un aveugle que j'écrivis « *La naissance de la nuit* ». La faillite d'un petit artisan, bien qu'insuffisante pour une pièce à succès, fut à l'origine d'un excellent scénario de film.

Je pouvais tomber dans l'un de ces états seconds à quelque moment et à quelque endroit que ce fût et j'étais alors entraîné à cent lieues d'où je me trouvais réellement. Un jour, alors que je roulais en taxi, je secouai soudain la tête, me demandant si j'avais vu ou non un homme franchir le parapet d'un pont. Une autre fois, je me réveillai en sueur. Avais-je vraiment été ce mineur terrorisé sous l'éboulement de la galerie ? Je ne fus rassuré qu'en prenant conscience des objets familiers qui m'environnaient. Cela n'avait été qu'un rêve. Mais quand le décor qui m'entourait réellement jouait un rôle dans mes crises d'extravagance, alors cela prenait une tournure dramatique.

Ce matin, je m'étais réveillé en nage, imaginant le cadavre de Buckley étendu sur le plancher. Non, c'était impossible... je ne pouvais pas !...

Je m'étais levé pour vérifier que je n'avais pas utilisé mon revolver. Mais comme nombre d'objets ramenés de la guerre, je ne me souvenais plus où je l'avais mis ou même si je le possédais encore à la suite de mes divers déménagements.

Après avoir avalé mon café, j'avais allumé une cigarette et tenté de me remémorer mes faits et gestes de la veille au soir. J'avais quitté le théâtre de bonne heure, j'étais rentré chez moi pour y ingurgiter quelques petits verres et je pouvais me souvenir que la colère m'avait pris en pensant à Buckley qui m'avait détroussé sans vergogne, et puis... oui, il me semblait être parti pour son hôtel. Et qui pouvait alors savoir où finissait la réalité et où commençait le rêve ?

Je voyais encore son visage aux pommettes saillantes. Je me rappelais son sourire imprégné d'une séduction à laquelle peu de femmes devaient résister. Il me disait : « Moi, vous avoir ruiné, Steve ? Je ne me souviens pas vous avoir obligé à prendre ces actions. Non. Je ne me vois pas pointant un automatique dans votre direction en vous criant : la bourse ou la vie.

À vrai dire, c'est vous qui avez tenu à en acheter en me priant d'en faire profiter aussi vos amis les comédiens. »

Je m'entendais encore répondre :

— « Peut-être, mais c'est vous qui m'avez dit que vous deviez téléphoner au Canada pour obtenir l'accord car toute cette affaire devait se passer sous le sceau du secret. Quelle sorte de bête féroce êtes-vous donc, Buckley ? Tout ce battage autour de cette soi-disant affaire d'uranium. Comment vous êtes-vous conduit à l'égard de ces pauvres gens du théâtre ? Comme un brigand. Peu vous importe, sans doute. »

Il s'était alors adossé à la chaise et avait levé les deux mains devant sa poitrine comme pour se protéger.

— « Doucement, l'ami, doucement. Je vous ai déjà pris assez d'argent comme ça et je ne voudrais pas, à présent, vous poursuivre pour diffamation. »

— « Ecoutez, » lui avais-je dit, « je vous propose un marché. Vous m'avez possédé et nettoyé, d'accord. Moi, je peux me refaire rapidement. Al Nines va trouver des commanditaires pour ma prochaine pièce. Mais je vous en prie, faites quelque chose pour ces malheureux comédiens. Ils se sont saignés aux quatre veines pour disposer de ces fonds. Et maintenant que la pièce actuelle arrive à son terme, ils risquent de se trouver dans la débine. Ne pourriez-vous au moins leur rendre leur argent ? »

Ses mains esquissèrent alors un geste pour protester ironiquement de son innocence : « Mais Steve, cela reviendrait à admettre que je les ai volés. »

J'avais sorti mon revolver à cet instant précis. Je ne m'attendais à rien d'autre de sa part et j'étais résolu par avance à me conduire comme j'allais le faire.

— « C'est bon. Vous ne direz pas que je ne vous ai pas offert une dernière chance. »

Il me regarda, l'œil plein d'inquiétude.

— « Allons, Steve. C'est une scène ridicule, indigne de votre talent d'auteur. »

Je pouvais encore entendre le coup de feu, voir la surprise laisser place à l'horreur sur son visage tandis qu'il portait les mains à sa poitrine. Je n'avais pas bougé du seuil et je le vis s'affaisser peu à peu sur lui-même avant de rouler à terre.

Je me souvenais même avoir pensé que si les anges étaient du sexe féminin, une confortable éternité pouvait lui être assurée. Buckley avait toujours été un grand séducteur. A quinze ans, la fille d'Al Nines ne l'avait pas laissé indifférent.

Voilà. Et à présent je ne pouvais m'empêcher de regarder mes manches de chemise avec inquiétude. A ma connaissance, personne d'autre ne possédait de boutons de manchettes en forme de tête d'otarie. En avais-je perdu un hier soir ? Je me souvenais avoir porté une chemise à poignets mousquetaire mais je possédais une ribambelle de boutons de manchettes et je prenais toujours ceux qui me paraissaient le plus pratiques sans plus y faire attention.

La police découvrirait certainement quelqu'un sachant que cet objet m'appartenait. Et ce que je pensais de Buckley n'était un secret pour personne. Je n'étais même pas seul à me savoir proprié-

taire d'un revolver ramené de la guerre. Je pouvais me souvenir en avoir informé Al en lui précisant que j'ignorais s'il fonctionnait encore. Mais que pouvais-je en avoir fait ? L'avais-je jeté à la rivière ?

Tout cela était absurde. Moi, tuer quelqu'un ? Et pourtant ! Seul devant la baie de mon bureau d'où je pouvais admirer la ville tout entière, je me mordais les poings, incertain de ma propre personnalité.

Mais cette histoire au sujet des valeurs minières n'était que trop vraie. Peg, ma secrétaire la connaissait bien, comme tous les comédiens qui jouaient dans ma pièce, d'ailleurs.

J'avais rencontré Buckley pour la première fois voici plusieurs mois. Il se trouvait alors avec Al Nines, le producteur, à la maison de campagne de ce dernier. Al y avait donné une réception et c'est en cette occasion que j'avais vu notre homme. Al me confia qu'il souhaitait convaincre Buckley de financer son prochain spectacle.

— « Il a le portefeuille bourré. » me dit Al à l'oreille, « mais il ne s'intéresse qu'aux mines. »

Al était le type classique de l'ancien étudiant de l'Université de Yale : vêtements discrets, nonchalance ennuyée, une coupe de cheveux le rajeunissant de dix ans, les muscles entretenus par l'exercice pratiqué régulièrement au « Club ». Pour Al, il était inélégant de se faire du souci pour son travail. Vous pouviez vous casser la tête pour le tennis ou pour le golf, mais penser à gagner sa vie ne semblait relever pour lui que du plus vulgaire dada.

Je lui avais demandé comment il avait connu Buckley et il m'avait répondu : « Ce sont des amis à moi de Montréal qui le fréquentent. Vous l'aimerez, Steve, j'en suis sûr. C'est un type épatant. Il veut affréter un sloop pour une croisière aux Antilles. » C'était Al tout craché. Du moment qu'un bonhomme faisait quelque chose que lui, Al, considérait comme étant de grande classe, alors on pouvait lui faire confiance aveuglément.

A vrai dire, Buckley se révéla fort sympathique au cours des semaines suivantes. Il me demanda si, à mon avis, il devait investir des fonds dans la nouvelle pièce que Al se proposait de monter à l'époque. Physiquement, Buckley avait l'allure d'un costaud, d'un gars musclé que l'obésité pouvait envahir d'un moment à l'autre en cas de relâchement. Il avait un léger accent britannique et on pouvait l'imaginer amoureux du grand air, installé à la barre du sloop dont Al m'avait parlé, ou manœuvrant l'écope ou encore se livrant à la pêche dans l'une de ces rivières glaciales du Grand Nord : « Tout ce train-train de bureau est mauvais pour le sang, Steve. Que diriez-vous d'une bonne pêche au thon dans le courant de la semaine ? Tâchez de vous libérer. »

— « Je me contente de pêcher le thon dans les boîtes de conserve, » lui répondis-je. « Sur un bateau, j'ai trop de mal à cacher à mes voisins que je souffre du mal de mer. »

Je lui avais conseillé — si toutefois cela ne le gênait pas — de risquer jusqu'à cinq mille dollars dans la pièce que Al lui demandait de financer.

— « C'est un de ces trucs du genre allégorique, » lui dis-je. « Ce-

la peut être un triomphe ou tomber à plat au bout d'une semaine. »

Il m'avait dit qu'il allait courir sa chance, et il ajouta :

— « Voilà une franchise qui me plaît, Steve. Je n'aime pas qu'on me dore la pilule. Quand quelqu'un joue cartes sur table, il ne faut pas hésiter à lui faire confiance. »

C'est alors — quelle mouche me piquant ? — que je changeai de conversation :

— « Dites-moi, Buck. Je voudrais être un peu plus au courant de ce que vous faites. Al m'a dit que vous étiez dans des affaires de mines. Si je pouvais obtenir un bon tuyau et me procurer des valeurs sûres, je serais tranquille pendant un moment et je pourrais travailler à la pièce que je projette d'écrire sur George Washington. J'ignore pourquoi, mais personne n'a jamais rien fait pour le théâtre sur Washington, jusqu'à présent. »

Le regard qu'il me jeta me parut empreint de surprise.

— « Ah, bon ! » fit-il. « Je ne savais pas que vous portiez de l'intérêt à l'industrie minière, Steve. »

— « C'est-à-dire que... vous comprenez, quand une pièce fait un triomphe, alors l'argent afflue à toute vitesse mais dans le cas contraire, le pognon se fait plus rare, alors... »

Tout s'est joué à cet instant. Il me regarda sans ciller.

— « Al vous a-t-il dit ce que je faisais à New York ? »

Et de fil en aiguille, il me raconta que lui et ses associés à Montréal avaient découvert un gisement d'uranium qu'ils s'apprêtaient à exploiter.

— « Mais il ne faut pas trop ébruiter l'affaire, Steve. Nous sommes certains qu'il y en a encore plus qu'on ne l'imagine dans cette zone. C'est pourquoi le secret ne doit pas déborder un cercle d'amis éprouvés, sinon, nous aurions la moitié du Canada sur le dos. »

— « Buck, » lui dis-je, « j'ignore si Al vous l'a dit, mais en réalité, la pièce que l'on va jouer maintenant, c'est ce genre de truc qui enthousiasme les critiques mais chasse généralement les spectateurs. Je souhaiterais donc voir quelques camarades de la troupe profiter de votre tuyau. On peut leur faire confiance, ils se tairont. Et puis au moins, ils ne seraient pas sur le sable quand le rideau tombera pour la dernière fois sur le drame en question. »

Et maintenant, seul dans mon bureau, un sentiment de panique m'envahissait. Oui, les raisons que j'avais de rêver de l'assassinat de Buckley n'étaient que trop réelles. Six parmi mes amis comédiens avaient râclé leurs fonds de tiroirs pour acquérir des actions. Je m'étais porté garant de l'affaire et de celui qui la proposait. Et pourquoi, s'il vous plaît ? Eh bien, voyons ! Parce que Al Nines avait confiance en lui, tout simplement. Ses amis de Montréal aussi, d'ailleurs.

Comme la pièce approchait de sa dernière représentation, Harold Skinner, un vieux de la vieille qui jouait les pères d'ingénues, avait fait un saut au Canada pour voir sur place ce que représentaient vraiment ces actions. C'est ainsi que le pot-aux-roses fut découvert.

— « Steve, » m'avait-il dit, « il n'y a rien. Rien qu'un terrain nu et vide ! »

Harold avait encore un gabarit imposant. Susceptible et bagarreur dans sa jeunesse, il devait aujour-

d'hui, à plus de soixante-dix ans, se priver de tabac et d'alcool et se contenter de lire des revues sportives pour ménager son cœur. A vrai dire, les médecins lui avaient recommandé d'abandonner la scène, mais jusqu'au moment où cette affaire mirobolante de mine d'uranium s'était présentée, ce métier était son seul gagne-pain.

J'avais tenté de rassurer le vieux comédien. ,

— « C'est parce que le chantier n'est pas encore ouvert, Harold. C'est pour cela que Buckley est ici. Pour collecter de l'argent. »

— « Des clous ! » s'écria-t-il d'une voix profonde et furieuse. « Je me suis renseigné là-bas. Ça fait cinq ans que ces escrocs ont manigancé cette histoire et qu'ils en profitent. Ils ont déjà plusieurs terrains avec « mine d'uranium » alentour, et un tas de pauvres types ont déjà été possédés comme nous. Oh ! ils achètent un peu de matériel, font une société quelconque — les affaires n'ont jamais été mon fort — et ensuite, ils se déclarent en faillite ou en liquidation. Et en définitive, grâce aux statuts de la société, ils justifient l'argent qu'ils possèdent. Steve, sais-tu ce que j'ai dû faire pour disposer des fonds ? J'ai fait hypothéquer le pavillon de ma sœur. Que vais-je devenir, à présent ? »

Je m'étais rendu de ce pas auprès d'Al Nines.

— « Al, » lui demandai-je, « que savez-vous réellement de Buck ? »

— « Vous aussi ! » s'était écrié Al. « Ma parole, vous vous êtes donnés le mot. C'est un vrai bureau des pleurs. »

Il s'était déjà trouvé aux prises avec plusieurs de ses amis que Buckley avait détroussés de la même façon.

— « Mais je croyais que vous le connaissiez par vos amis de Montréal ? »

— « Je viens de me renseigner auprès d'eux. Ils l'ont simplement rencontré à quelques cocktails et lui avaient demandé de venir me saluer à New York, à l'occasion. »

— « Qu'allons-nous faire, à présent ? Il m'a soutiré vingt mille dollars sans compter le fric des gens de la troupe. »

— « Je voudrais pouvoir vous laisser un peu d'espoir. Hélas ! Et je crois même que ce serait aller contre la loi que de lui flanquer une râclée. »

Al m'apprit qu'il avait chassé Buckley et que celui-ci avait pris une chambre au Mid-City Hotel. Je m'y rendis. Il fut très aimable mais demeura sur ses positions.

— « Voyons, » me dit-il, « tout investissement comporte des risques. Mais quand le travail débutera là-bas, vous verrez que vous avez fait une bonne affaire. Dites à vos amis de se rassurer. »

Quelques jours plus tard, Al m'apprit que les complices de Buckley avaient été arrêtés au Canada pour quelque autre escroquerie. Le peu d'espoir qui restait s'évanouissait. Quand j'essayai de le joindre de nouveau, il était « absent ».

Voici deux jours, à présent, que l'on avait parlé pour la première fois de tuer Buckley. Pas sérieusement, bien sûr. C'était mardi et la pièce devait se terminer à la fin de cette semaine. Nous prenions un verre tous ensemble dans un petit bar près de Broadway. Janet Bairn, notre ingénue un peu sur le retour, prit la parole.

— « Je ne sais pas comment cela

se passe pour vous, mais moi, j'ai emprunté deux mille cinq cents dollars à mon mari pour acheter ces actions, et cela nous renvoie quatre ans en arrière. Ned économisait cet argent pour acheter une maison de campagne. Je n'ai encore rien osé lui dire. »

Avec ses cheveux soigneusement coiffés et ses jambes fines, Janet avait conservé l'allure de ses vingt ans bien qu'elle en eût à présent trente-cinq. Elle personnifiait la version théâtrale de l'éternelle fiancée et n'avait jamais pu sortir de son personnage.

— « C'est une fille énergique, Steve, » m'avait dit Harold qui jouait le rôle de son père dans la pièce. « Elle n'a pas eu de chance. Son premier mari a été tué dans un accident d'auto le jour même de leur mariage et le second s'est enfui avec tout l'argent du ménage avant de disparaître dans une catastrophe aérienne. Et Ned son mari actuel, n'a rien d'un prince charmant. Je me demande vraiment pourquoi elle a épousé un employé de commerce. Il hait les gens de théâtre et assure qu'elle le fait mourir à petit feu. »

J'ignore comment la pauvre femme pouvait enfouir ses ennuis au plus profond d'elle-même et jouer chaque soir le rôle d'une fiancée au regard plein de bonheur et d'espoir. Harold la considérait comme une véritable comédienne.

En tout cas, et pour l'instant, le vieil homme disait :

— « Ainsi, ton mari ne sait encore rien de cette catastrophe ? »

— « Non. J'étais résolue à lui raconter tout dimanche dernier mais le courage m'a manqué. Ça va le tuer d'apprendre que nous sommes revenus à notre point de départ. Ce Buckley, j'aimerais le voir balayé de la surface de la terre. »

Ben, le petit gars sympathique qui tenait l'emploi du jeune frère de Janet, se tourna vers moi :

— « Alors, Steve. Qu'est-ce que tu attends ? Tu ne peux pas entrer en transes et courir lui faire le coup du père François ? »

Mon rire sonna faux. J'avais eu une de mes crises au moment du déjeuner, imaginant qu'un couple attablé derrière moi parlait de cette affaire. La voix de l'homme disait : « A mon avis, Steve Bent et Buckley sont ensemble dans le coup. » A quoi la femme répondait : « Je pense même que Buckley n'y est pour rien. C'est un homme trop en vue pour s'occuper de choses pareilles. » Tout à fait ce qu'une femme pouvait dire de Buckley. Mais lorsque je me retournai, il n'y avait personne derrière moi. Encore un tour de mon imagination !

Quoi qu'il en soit, je regardai Ben qui venait de me provoquer malicieusement.

— « Ne me tente pas, » lui avais-je répondu.

Harold passa la main dans ses cheveux blancs.

— « Mon docteur m'a recommandé d'abandonner le métier, mais si cette histoire ne me tue pas, je ne crois pas que le boulot y réussisse. Et si je ne décroche pas un autre rôle, je me trouverai dans un drôle de pétrin quand on va arrêter de jouer la pièce. J'ai cru que ma sœur allait tomber du haut mal quand je lui ai tout révélé. Elle voulait appeler la police. Comme si elle y pouvait quelque chose, la police ! Les lois semblent

parfois faites pour protéger les escrocs du genre de Buckley. »

Ben reprit la parole.

— « Eh bien ! moi, je suis verni ! Cela ne me coûtera rien de plus que ma voiture. Mais ça ne fait rien ; si je pouvais entrer en catalepsie comme l'ami Steve, j'en profiterais pour lui régler son compte, quitte à plaider ensuite la crise de folie accidentelle. Mais j'y pense, vous ai-je dit que j'avais été voir Buckley ? »

Sacré Ben ! A trente-quatre ans, d'apparence chétive, il admettait volontiers être « un peu faible d'esprit, de portefeuille et d'allure ! Mais j'ai un goût formidable, oui, formidable ! »

Chaque fois qu'il avait quelque argent , surgissait une blonde du tonnerre dont la mère nécessitait une opération qui coûtait juste ce dont il disposait, comme par hasard. En une occasion il fut refait par une fille qui s'était fait passer pour une étoile de cinéma.

Je regardai Ben.

— « Tu as réellement vu Buckley ? Comment as-tu fait ? Je ne peux même plus l'atteindre par téléphone. »

— « J'ai frappé à sa porte en disant que j'étais le garçon d'étage. »

— « Qu'a-t-il répondu quand tu lui as dit ce que tu voulais ? »

Ben ricana :

— « Il m'a brisé mon pauvre petit cœur, Steve. Il s'est comporté comme si nous n'avions pas pour lui la moindre reconnaissance alors qu'il s'était mis en quatre pour nous rendre service. Nous étions injustes de lui en vouloir à cause d'une malchance dont n'importe qui peut être la victime. »

Janet arrangeait un foulard autour de ses cheveux. Elle ne paraissait pas plus de dix-huit ans, mais ses yeux noisette reflétaient la méfiance et l'amertume que bien des soucis et des déceptions avaient contribué à développer au fil des ans.

— « J'espère quand même que tu ne l'as pas manqué ? Un coup de poing, au moins ? »

— « Eh bien, même pas ! le croiriez-vous ? » s'exclama Ben. « Je jurerais qu'il sait lire dans la pensée des gens. Oui. Il a dû comprendre que j'étais décidé, en dépit de ma petite taille, à lui avoir la peau car il m'a dit que si une possibilité de remboursement surgissait, il saurait qui dédommager en premier lieu. Et le plus terrible, c'est que je savais qu'il mentait, ce bandit. Il disait cela pour se protéger mais une petite voix intérieure me suggérait que c'était peut-être vrai et qu'il ne fallait pas brutalement mettre fin à cet espoir. Ah ! il y a des moments où je me flanquerais des coups ! »

— « Nous voilà tous dans le même bain, » fit Janet, « et lui, les pieds au sec, il nous regarde et se gausse de nous. J'aurais vraiment mieux fait de ne pas me lancer dans cette histoire. Ned avait raison quand il disait que j'étais toujours de celles qui se font avoir. »

— « J'ai été refait moi aussi, » dis-je timidement.

— « Ah, oui, parlons-en ! » fit-elle en élevant le ton. « Tu vas en mourir, pas vrai ? Ne raconte pas d'histoire. Dès septembre, tu auras une pièce qui va te rapporter une nouvelle fortune. »

— « Tu crois que cela m'arrange de perdre vingt mille dollars ? Et quand je pense que je croyais vous indiquer une bonne affaire ! »

— « La bonne affaire, c'est ce

bandit qui l'a réalisée, » dit-elle sèchement. « Eh bien, mon cher Steve, je me félicite de t'avoir connu ! Encore quelques amis de ton espèce et je n'aurai plus de souci à me faire. »

Ben intervint.

— « Allons, Sarah Bernhardt, tais-toi, tu n'es pas chic. Notre Shakespeare s'est fait posséder comme un petit auteur de province. »

— « Je crois que notre Shakespeare n'a pas pris les moindres garanties avant de nous lancer dans cette affaire. Il est vrai que pour lui c'est sans doute moins grave. »

— « Steve, » me dit Harold, « Al Nines avait-il investi de l'argent, lui aussi ? »

— « Il m'a dit que non, mais vous connaissez Al. Il préfère perdre un million plutôt que d'avouer qu'il s'est conduit comme un gogo. »

— « Oh, vas-y Steve ! » reprit Ben. « Entre dans un de tes rêves et pousse-le sous le métro ! »

Harold secoua lentement la tête.

— « Qu'un homme comme ça puisse faire fortune aux dépens des pauvres gens, non, ça ne devrait pas être permis. »

— « Eh bien, mes chers amis, » fit Janet qui s'apprêtait à nous quitter, « je vais aller voir mon homme d'affaires pour savoir si je peux éventuellement récupérer quelque chose. »

— « Elle aurait dû en parler à son mari, » déclara Ben après qu'elle fut partie.

— « Elle a peur, » lui répondis-je. « Ils ont déjà été sur le point de se séparer pour des questions d'argent, l'an passé. En réalité, je ne sais pas ce qu'ils font de leur fric. Ils travaillent tous les deux, ils n'ont pas d'enfant et malgré cela, ils ne cessent de se disputer pour des questions de gros sous. »

— « Moi, je sais où va leur argent. Ça fait deux ans que son mari se fait psychanalyser par les plus grands spécialistes. Ça revient cher. Et puis, ils faisaient quand même des économies. »

— « Pourquoi se fait-il psychanalyser ? Il est malade ? »

Ben haussa les épaules :

— « Il est comme nous tous. Il est dingue ! »

Le lendemain de cette conversation, c'est-à-dire hier, Al Nines m'avait invité à déjeuner.

— « Steve, » m'avait-il dit, « je me sens fautif au sujet de toute cette histoire. Si je ne vous avais pas fait connaître Buckley, rien ne serait arrivé. »

J'eus un pauvre petit rire.

— « Tout ça, c'est de la faute au Canada, » lui dis-je, « puisque c'est du Canada qu'il est venu. »

— « Comment les types de la troupe prennent-ils cela ? »

Al se plaisait à appeler les gens des « types », qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes. C'était sa coquetterie, son petit côté « démocratique » auquel il tenait beaucoup.

— « C'est un coup dur pour la plupart, » lui répondis-je. « Heureusement que j'ai une nouvelle pièce pour septembre. Harold et Janet sont particulièrement dans de sales draps. Janet a peur d'en parler à son mari. Ben dit que ce n'est pas un type marrant. »

Nous déjeunions au Club auquel Al était inscrit. Il buvait du vin rouge, sans doute parce qu'un ancien de l'Université de Yale se doit de le faire plutôt que d'ingurgiter un « dry ».

— « Justement, » fit-il, « au sujet de la pièce, c'est de cela que je

voulais vous entretenir. Je crains que ça ne marche pas. »

— « Plaît-il ? »

Il me sourit d'un air gêné.

— « Si vous voulez tout savoir, Buck m'a eu, moi aussi. Oh ! je n'y ai pas laissé beaucoup. Mais les bailleurs de fonds que j'avais rassemblés pour financer votre pièce, oui... eh bien, cet animal a fait des ravages dans leurs rangs. Pire qu'un percepteur ! »

— « Il a détroussé les B.O.F. ? »

— « Oui, et ils sont retournés à leurs beurre, œufs et fromages. J'ai téléphoné à l'un d'eux ce matin. Il m'a abreuvé de sottises. »

— « Combien d'actions at-t-il donc bien pu vendre ? »

— « Je l'ignore. Mais par contre je sais bien qu'il a démoli mes affaires. Oh ! voulez-vous prendre encore un verre ? »

— « Non, merci. Je dois me précipiter du haut de l'Empire State Building cet après-midi, et je ne veux pas manquer cela ! »

Al ne releva pas mon amère plaisanterie.

— « Vous savez, » dit-il, « les producteurs de théâtre ont chacun leur méthode. Moi je travaille toujours dans le même milieu et j'y trouve régulièrement les fonds nécessaires pour financer mes spectacles. Et depuis dix ans, mes bailleurs de fonds n'ont pas eu à s'en plaindre. Ça leur a rapporté gros. Et il s'est répandu, comme une traînée de poudre dans le syndicat des crémiers, qu'investir de l'argent dans une production Al Nines constituait un excellent placement. »

— « Eh bien, vous avez dû ainsi élargir le cercle de vos commanditaires. Pas le rétrécir. »

— « Mais Steve, à présent ils croient tous que je les ai trompés. Ils pensent que j'étais de mèche avec Buckley. »

— « C'est de la folie, » m'exclamai-je. « Ne leur avez-vous pas dit que vous étiez parmi ses victimes ? »

— « Heu... pas tout de suite. J'aurais dû, bien sûr, mais vous savez, on n'aime pas passer pour une poire aux yeux des gens. »

— « Et à présent, si vous le leur disiez, ils ne vous croiraient pas, hein ? »

— « Oh ! cela s'arrangera ! Mais je ne peux plus compter sur eux pour financer votre pièce en septembre. Il ne faut pas prévoir mettre quelque chose en chantier avant le premier janvier. » Il hésita quelque peu et ajouta : « A supposer que je puisse trouver des gens qui soient disposés à jouer sur votre nom. »

Une froide angoisse m'envahit et je l'interrompis.

— « Voudriez-vous me répéter cela ? »

— « Je leur ai dit qu'ils n'étaient pas les seuls à y avoir laissé des plumes. Je pensais que ça les calmerait un peu d'apprendre que Buckley avait collectionné un tas d'autres victimes. »

— « Al, je voudrais que vous me répétiez ce que vous avez dit au sujet des gens disposés ou non à me commanditer. »

— « Heu... vous devez avouer que ça pouvait sembler bizarre à première vue de constater que vous aviez introduit Buckley auprès des comédiens pour qu'il y étende ses ravages. Non... ne faites pas une tête pareille ! Moi, je sais à quoi m'en tenir. Je suis dans le même cas que vous. Mais il n'en reste pas moins que les choses sont ainsi. »

Je le regardai fixement.

— « Et vous avez laissé croire que j'étais dans le coup ? »

— « Non, non, **absolument pas.** D'ailleurs, c'est juste un aspect de la question. Et qui pouvait penser que l'affaire prendrait une telle tournure ? »

— « Eh bien ! Je vous remercie sincèrement de vos révélations. »

— « Allons Steve, cela ne doit pas vous empêcher de déjeuner. »

Je dus attendre un moment et faire un effort pour retrouver mon calme et éviter de le malmener sérieusement. Enfin, je repris mon sang-froid.

Qui allait donc payer pour avoir bouleversé la vie de presque tous les gens que je connaissais ? Pas Buckley, en tout cas. Il menait la grande vie avec notre fric tandis que les amis de Nines le blâmaient et que les miens m'adressaient de durs reproches.

Je passai la plus grande partie de l'après-midi à errer à travers la ville, regardant les choses sans les voir, échafaudant des plans fantastiques pour faire rendre gorge à Buckley et les écartant successivement pour leur évidente naïveté. Pauvre de nous tous, Harold, Janet, Ben, Al et moi-même, sans compter tous les autres ! Oui, ça lui rapportait plus qu'un vulgaire hold-up à cet escroc, et c'était moins dangereux.

... Je quittai de nouveau mon fauteuil de bureau pour regarder à travers la baie de mon cabinet de travail le flot de la circulation qui courait dans les artères de la ville. Etais-je l'assassin ? Avais-je en réalité franchi quelque seuil invisible où la réalité et l'irréel se confondaient et avais-je tué un homme dans une sorte d'état second ? En tout cas, je pouvais non seulement me souvenir de l'expression qui déformait le visage de Buckley tandis qu'il passait de vie à trépas, mais encore d'avoir projeté et combiné ce meurtre.

J'étais arrivé au théâtre à vingt heures, quarante minutes avant le lever du rideau et j'avais interrompu le dialogue que Ben entretenait avec l'une de nos figurantes du deuxième acte.

— « Ben, » lui avais-je demandé, « sais-tu où se trouve Harold ? »

L'habituelle nonchalance du jeune homme semblait avoir fondu au voisinage de la capiteuse blonde.

— « Je crois qu'il est parti tenter sa chance auprès de notre financier. »

— « Buckley ? »

Il secoua la tête affirmativement.

— « La sœur de Harold est dans une situation dramatique. Elle sera obligée de liquider son pavillon s'il ne trouve pas tout de suite du travail ou si Buckley ne rend pas l'argent. »

— « Harold aurait dû penser à tout cela avant d'acheter les actions. »

Ben me regarda, goguenard.

— « Rappelle-toi, l'affaire était sûre. Un vrai placement de père de famille. Harold ne voulait conserver les valeurs que jusqu'au moment où la mine commencerait à produire. Il croyait pouvoir faire un bénéfice substantiel à court terme et prendre sa retraite sans plus tarder. »

Je secouai la tête d'un air soucieux.

— « Il n'aurait pas dû se rendre chez Buckley. Avec son cœur, ce n'est pas prudent. »

Toutefois, un quart d'heure avant le lever du rideau, Harold était revenu, le visage un peu plus coloré

qu'à l'accoutumée mais apparemment en bonne forme. Non, l'autre n'avait pas voulu lui ouvrir. Quand il avait frappé à la porte, Buckley avait demandé :

— « Qui est là ? »

— « C'est Harold Skinner, le comédien. »

— « Désolé, mon vieux. Je crois bien que je ne suis pas chez moi en ce moment. A tout hasard, revenez donc la semaine prochaine. »

Harold nous regarda, frappant sa paume droite de son poing gauche fermé.

— « Non seulement il était là, mais il n'était pas seul. J'ai entendu une femme qui pouffait. Elle se fichait de moi, probablement. »

Ben formula son avis.

— « Quel homme à femmes, ce Buckley ! » Et il ajouta : « Moi, j'ai fait une croix sur mon argent. »

— « A propos de femmes, » déclarai-je avec un à-propos douteux, « sait-on comment le mari de Janet a pris la mauvaise nouvelle ? »

— « Comment crois-tu qu'il pouvait la prendre ? » fit Ben. « Le gars en est resté assis. »

— « Il ne lui est pas tombé dessus à bras raccourcis ? »

— « Non. C'est plutôt le genre de type qui se cache pour bouder à son aise. Je pense qu'il a fini par digérer le coup... Ah ! Le rideau va bientôt se lever. »

Janet apparut dans les coulisses. De près, elle semblait outrageusement fardée, mais nous savions bien que cela était nécessaire. Sous l'éclat des projecteurs et de la rampe, ce rouge aux pommettes, ce bleu aux paupières donneraient tout à l'heure à son visage l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse. Je m'approchai d'elle.

— « Janet, je regrette de t'avoir procuré tous ces ennuis. »

Elle eut un pauvre sourire.

— « Tu as des regrets ? Est-ce une marchandise que l'on peut négocier sur le marché, celle-là ? »

Je n'avais su quoi lui répondre. Elle passa devant moi sans rien ajouter, portant le petit arrosoir qu'elle devait incliner sur ses fleurs au moment du lever du rideau.

Comme je m'apprêtais à partir, j'entendis quelques applaudissements qui saluaient le début du spectacle. L'audience devait être maigre. Une cinquantaine de spectateurs, tout au plus.

C'est alors que j'avais compris ce qu'il fallait faire. Buckley nous avait ruinés les uns après les autres. Comme une araignée gavée, il allait rester tranquille tant qu'il n'aurait pas dépensé notre argent. Ensuite, il recommencerait à chercher d'autres pigeons.

A moins que quelqu'un ne mît un terme à ses activités. Quelqu'un qui ne craindrait pas d'encourir la plus grave des condamnations pour avoir envoyé « ad patres » cet individu malfaisant.

....

J'étais rentré chez moi tout en réfléchissant à cette éventualité. Il fallait tout de suite écarter Al Nines en tant que justicier possible. Il était trop attaché à sa famille. Harold devait veiller sur sa sœur et Janet reconstituer les économies de son mari. Ben n'avait pas été assez échaudé. Mais moi, je n'avais pas de famille et rien ne me retenait. Mon honneur avait été entaché, mon argent volé et, par ma faute, mes amis se trouvaient, pour le moins, dans une situation difficile. Et ceci, du fait d'un homme qui se disait à présent trop occupé

pour nous recevoir. C'était intolérable.

Dans le taxi qui m'avait ramené chez moi, j'avais donc pensé à la meilleure méthode à employer. Il suffisait simplement d'aller chez lui, de lui flanquer une balle dans la peau et de s'en aller. Agir le plus simplement possible, c'était le meilleur moyen d'éviter des ennuis. Et dans le cas de Buckley, la police ne pourrait jamais découvrir les coupables parmi les suspects. Il y en aurait trop !

Mais échafauder un projet et passer à son exécution sont deux choses bien différentes. Qui n'a pas rêvé d'assassiner Hitler, par exemple ? Et pourtant, mis au pied du mur, le revolver en main, combien d'entre nous appuieraient sur la détente ?

Mais savais-je moi-même de quoi j'étais capable ? J'ignorais presque quel homme j'étais devenu. Avais-je réellement pris mon arme ? Etais-je allé chez Buckley ? Est-ce que j'avais jeté le revolver dans un endroit où la police le découvrirait, à moins que ce ne fût quelque gamin, ce qui reviendrait au même ? Et la douille qu'ils avaient trouvée sur le pas de la porte ne les conduirait-elle pas à identifier mon revolver ?

Soudain, je sursautai. Un éclair fulgurant m'avait traversé l'esprit. Un revolver n'éjecte pas les douilles !

Je me sentis soulagé d'un poids énorme. L'assassin avait dû utiliser un automatique. Ce ne pouvait être moi. J'ignorais même où m'en procurer un, le cas échéant.

Aussi bien, les choses devenaient-elles plus claires pour moi, tout en me laissant en fâcheuse posture. Si je n'avais pas laissé un de mes boutons de manchettes là-bas, quelqu'un d'autre l'avait fait. Quelqu'un qui voulait signer son crime de mon nom.

— « Peg, » criais-je en sortant de mon cabinet de travail, « j'ai quelques petites affaires à régler. J'ignore quand je serai de retour. »

Dans l'ascenseur, je réalisai que la police finirait tôt ou tard par découvrir quelqu'un sachant que ce bouton de manchette m'appartenait. Et il y avait des quantités de gens qui pouvaient renseigner les enquêteurs sur mes sentiments à l'égard de Buckley et aussi sur mes crises d'envoûtement.

Je sautai dans un taxi, donnant au chauffeur l'adresse de mon domicile. Je voulais tout de suite vérifier cette histoire de boutons de manchettes.

Comme le taxi approchait de mon immeuble j'aperçus un policeman qui stationnait devant la porte d'entrée.

— « Chauffeur, ne vous arrêtez pas. Allez jusqu'au bout de la rue. »

Le bruit du trafic bourdonnait dans ma tête, mes yeux se brouillaient. Il me fallait conserver mon sang-froid. Voyons, Buckley devait se trouver seul au moment de son assassinat. Il était assis sur une chaise, face à la porte. Si j'avais été Buckley, l'incursion du vieil Harold m'aurait contrarié et donné à réféchir. A peine ma compagne partie, je me serais empressé de pousser le verrou. Oui, je voyais tout clairement à présent... j'étais Buckley...

... C'était un appartement d'hôtel à deux pièces. J'avais pris un nouveau Gilby et je sirotais mon whisky en réfléchissant. Je ne voulais plus que se renouvelât la scène que j'avais eu avec Ben après que

ce dernier eût prétendu, pour m'abuser, être le garçon d'étage.

Ils en faisaient une comédie tous ces types pour quelques malheureux dollars ! Ma parole, ils n'auraient pas crié plus fort si on les avait écorchés vifs ! Ils voulaient se faire passer pour des petits saints, mais à y regarder de plus près, s'ils n'avaient pas espéré tout simplement recevoir quelque chose en échange de rien, ils ne se seraient jamais mêlés de cette affaire. Comme s'ils n'auraient pas perdu leur argent de la même façon en jouant aux courses ou à la loterie...

Tout en buvant, consultation des pages financières du journal. Plutôt moche, cette histoire des copains qui s'étaient fait boucler au Canada. Il aurait fallu avoir une ou deux petites usines pour rendre plus vraisemblable ce « gag » du filon d'uranium ; et à présent, cela demanderait des mois pour reconstituer une équipe. Oui, à bien y réfléchir, cette histoire d'uranium était quand même un peu osée. Il serait plus malin de se tourner vers l'électronique. Ne pourrait-on « faire partie d'une nouvelle affaire de construction et d'installation d'appareils électroniques ? » Supposez encore que l'on ait une petite entreprise industrielle qui construise des relais ou des accessoires pour fusées. On se bousculerait pour y investir des capitaux, ne le croyez-vous pas ?

Des bruits de bank-notes ou de titres que l'on froisse, un bénéfice pris à la clôture de la Bourse... Facile d'embarquer quelques types de Broadway dans le genre de ceux-là ! Une vraie source de profits. C'est quand on réussit à mener à bien une telle opération et en y intéressant des gens triés sur le volet qu'on a vraiment l'impression d'avoir fait du bon travail. Ce Steve Brent, par exemple ; il s'était presque traîné à genoux pour acheter des valeurs !

Mais voilà que l'on frappe à la porte.

— « Oui ? »

— « Mr. Buckley ? »

— « Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? »

— « J'ai entendu dire que vous vous intéressiez à des affaires de mines. L'un de mes amis m'a dit que j'avais intérêt à faire votre connaissance. »

— « Qui ? Comment s'appelle-t-il ? »

— « Al Nines. Ce n'est pas un ami intime. Une relation, plutôt. Je l'ai rencontré à la réception donnée par Mr. Abbott et il m'a parlé de vous. »

Réfléchissons. La réception chez Abbott, c'était il y a plus d'un mois, donc avant que Steve Brent et Al Nines soient au courant de la mine d'uranium.

— « Une seconde je vous prie. »

Vous ouvrez la porte.

— « Vous désirez obtenir des renseignements ? »

C'est alors que vous avez vu le pistolet. Votre voix s'est étranglée.

— « Attendez, attendez, je vous en supplie ! »

Et vous avez reculé en balbutiant :

— « Non. Cela ne vous avancera à rien... non... je... »

Le bruit de la détonation avait résonné dans la pièce. Vous avez ressenti un coup terrible en pleine poitrine. Vous avez vacillé, essayé de parler. Les murs se sont mis à tourner. Vos genoux ont cédé tandis que la carpette se rapprochait de vos yeux déjà brouillés...

... Ça y était ! J'avais compris ! J'ordonnai au chauffeur de taxi de continuer jusqu'à la Cinquante-Cinquième rue et là, je le fis arrêter devant un immeuble assez élégant d'aspect. Je grimpai d'un trait les escaliers jusqu'à l'appartement du second étage. Je sonnai.

— « Tiens, c'est toi, Steve ? » fit Janet en ouvrant la porte. J'entrai. La jeune femme portait des pantalons et une chemisette de coupe masculine.

— « Jusqu'où voulais-tu m'emmener comme ça, Janet ? » lui demandai-je. « Tu voulais me pousser jusque sur la chaise électrique ? »

— « Quoi ? »

— « Comment as-tu trouvé le moyen de te procurer mon bouton de manchette ? »

— « Mais qu'est-ce que tu racontes ? »

— « Etait-il tombé de mon poignet ? Ou bien me l'avais-tu chipé quand nous étions tous allés prendre un verre chez moi, voici quelques jours ? Ou sinon, comment l'as-tu pris ? »

La panique balaya son regard.

— « Mais Steve, tu as perdu la raison. »

— « Ah ! oui ? Ton mari a fichu le camp, hein ? Tu lui as raconté toute l'histoire de Buckley et des actions et il a pris le large, n'est-ce pas ? »

Elle s'écroula dans un fauteuil.

— « Cela signifie-t-il que tu m'accuses d'avoir tué Buckley ? »

— « Ma chère amie, je sais que la vie n'est pour toi ni simple, ni facile. Ton premier mari est mort et le second t'a laissée tomber avant de se tuer dans un accident. Tu croyais que ton mariage avec Ned était plus solide mais le voilà parti, lui aussi. Et cela, c'est de la faute de Buckley et accessoirement de la mienne. Sans Buckley et sans moi, tu aurais encore un foyer. J'ai raison, n'est-ce pas ? Et c'est pour ça que tu as monté cette machination contre moi. »

Elle se leva brusquement.

— « Tais-toi. Tout cela est absurde. »

— « Ne t'en fais pas. Tu pourras sans doute t'en sortir en invoquant une crise de folie, mon chou. Ned avait un automatique. Tu as perdu les pédales. Tu ne savais même plus ce que tu faisais. »

— « Mais enfin, de quoi parles-tu ? Je n'en ai pas la moindre idée. »

— « Est-ce que par hasard tu ignorerais tout d'une certaine personne qui se tenait hier soir devant la porte de l'appartement de Buckley ? Tu ne te souviens pas que cette dame a pris la voix de la jeune fille dont elle tient le rôle au théâtre et que, sans méfiance, le type a ouvert sa porte ? Il ne l'aurait ouverte ni à Harold, ni à Ben, ni à moi, mais il n'a pas résisté à une voix si charmante. »

Elle devint livide.

— « Mais comment, comment peux-tu savoir ?... »

Je risquai le tout pour le tout.

— « Buckley n'était pas seul à l'étage, ma belle. Tu aurais dû penser qu'il pouvait y avoir quelqu'un d'autre dans le couloir.

Je la rettrapai de justesse comme elle perdait connaissance. Je l'étendis sur un divan et je téléphonai à la police.

Un certain lieutenant Ryan, de la Brigade Criminelle, ne tarda pas à arriver. Il était accompagné d'un brigadier. Je les attendais dans le

vestibule pour leur dire de quoi il retournait.

— « Elle croit que quelqu'un l'a vue et entendue, hier soir, devant l'appartement de Buckley. Si vous lui faites comprendre que vous avez un témoin, je crois qu'elle vous racontera toute l'histoire. »

Quand Janet rouvrit les yeux et qu'elle vit Ryan et le brigadier, je me penchai vers elle :

— « Alors, Janet ? Veux-tu tout leur dire ou préfères-tu qu'ils te le racontent eux-mêmes ? »

Ryan, un charmant Irlandais au faciès de boxeur, haussa légèrement les épaules en la regardant.

— « Vaudrait mieux que ce soit vous, mademoiselle. Venez simplement avec nous pour que quelques-uns de nos copains puissent profiter aussi de votre joli conte de fée. »

Janet essaya de sourire en me regardant.

— « Eh bien, voilà ! Tout se passe comme si j'avais réussi à décrocher un grand premier rôle, pas vrai, Steve ? »

Quelque temps après, Ryan me demanda comment j'avais deviné que Janet était la coupable.

— « En réfléchissant, » lui répondis-je, « et en me livrant à certaines déductions. Tout d'abord, je pensai que si l'un de mes amis avait voulu me trahir et faire croire que j'étais l'assassin, il n'aurait pas utilisé un automatique. Ils savaient bien que j'avais un revolver. Mais une femme, elle, pouvait ignorer qu'à l'inverse d'un revolver, un automatique éjecte ses douilles. Et en outre, Janet avait été la seule à me reprocher violemment la mystification de Buckley. Harold et Ben s'en abstinrent. Quant au producteur, Al Nines, il n'aurait pas commis une pareille bêtise. Mais ce qui renforça ma conviction, c'est que jamais Buckley n'aurait ouvert sa porte à un homme. Ce devait donc être une femme. Et une femme décidée à agir. »

Que pouvais-je raconter d'autre au ieutenant Ryan ? Même pas que, d'une certaine façon, je me trouvais sur les lieux du drame. Cela n'eût fait que compliquer les choses sans le moindre intérêt pour personne.

Traduit par Emil e Herbey.
Titre original : Murder in a dream world.





LA roulotte était arrêtée dans un petit espace découvert, légèrement en retrait de la route. Vanya, qui s'était hâtée jusque-là, ralentit un peu le pas en traversant les buissons. Elle aperçut Sandor couché sur le dos, sous l'arbre le plus proche. Il avait son violon à la main mais ne jouait pas.

Vanya s'arrêta un instant pour regarder Sandor avant qu'il ne la vît arriver. C'était un Romani que n'importe quelle gitane pouvait être fière d'aimer. Il était grand et avait beaucoup d'allure. Ses cheveux noirs frisaient autour des oreilles et il jouait du violon comme ceux d'autrefois. Vanya, elle-même, était une jolie petite brune ; mais elle avait encore peine à croire qu'elle eût réussi la conquête d'un pareil Romani. En le contemplant, elle sentait son cœur étreint d'amour et d'orgueil.

Elle s'avança et Sandor leva la tête pour la regarder venir. Il fronça les sourcils, mais elle devina que c'était une attitude préparée.

— « Alors, Vanya, » dit-il, « c'est bientôt fini, ces allées et venues ?

BORDEN DEAL



Les gitans ne sont pas toujours aussi bien informés par l'au-delà qu'ils veulent le faire croire. Les esprits, en certains cas, ne peuvent être d'un grand secours.

C'est hier qu'on devait se mettre en route. »

— « Nous pourrons nous mettre en route demain, » répondit-elle, le souffle un peu court. « Aujourd'hui, c'est le jour pour dire la bonne aventure. »

— « Combien as-tu gagné ? » questionna-t-il d'un air indifférent.

— « Rien, » dit-elle. Elle vit la ride réapparaître entre les yeux noirs et se dépêcha d'annoncer la nouvelle. « Mais j'ai déniché le « grand coup ».

Sandor se mit sur son séant. Vanya le regarda, les yeux brillants de joie et de fierté. Il y avait un an qu'ils étaient mariés et elle n'avait pas encore réussi le « grand coup ». Une bonne épouse gitane doit réussir le « grand coup » pour son Romani, sinon ce n'est pas une bonne épouse. Pendant un an, elle avait cherché l'occasion en vain.

— « Boro tout-puissant ! » fit Sandor d'une voix vibrante d'excitation. « Ce n'est pas possible ! Qui allons-nous filouter ? »

Vanya s'assit sur l'herbe, à côté de Sandor. Elle dénoua le mouchoir noué autour de sa tête et secoua sa chevelure pour retrouver un peu de fraîcheur. « Il y a une vieille femme *gadjo* qui vit un peu plus loin, » dit-elle. « Hier, je lui ai demandé un verre d'eau. Elle habite dans une grande maison qui se trouve juste à l'entrée de la ville, au milieu d'un vaste terrain. Une grande maison, avec dix-sept chambres, qui n'a pas été repeinte depuis une vingtaine d'années. Elle y vit seule. »

— « Et alors ? » demanda Sandor avec impatience.

— « Eh bien, hier, je me suis encore arrêtée chez elle. Et aujourd'hui, je lui ai dit la bonne aventure. Elle y croit, tu sais. Pendant plus d'une heure, je lui ai parlé de tous les malheurs qu'elle a connus et de tous les bonheurs qui vont lui arriver. C'est une vieille femme très solitaire. »

— « Elle a probablement tout juste de quoi payer l'épicier et le boucher. C'est ça que tu appelles le « grand coup » ? » grommela Sandor. Mais ses yeux brillaient d'excitation, trahissant le sourire qu'il ne voulait pas laisser venir sur ses lèvres.

— « Je lui ai raconté que j'étais la reine des gitanes, » dit Vanya. « Et je lui ai fait croire que j'avais le pouvoir de bénir l'argent de telle sorte qu'il double en un rien de temps. Elle a cru tout ce que je lui ai dit, j'en suis certaine. »

Vanya posa sa main sur le bras de Sandor qu'elle serra fortement. « Elle m'a montré son argent. Elle a ouvert un coffre et j'ai vu un gros paquet enveloppé dans du papier journal entouré d'une ficelle. Je lui ai dit que j'allais préparer le charme et que je reviendrais cet après-midi bénir l'argent parce qu'elle était une gentille vieille dame qui n'avait pas refusé de donner un verre d'eau à une gitane. »

Sandor, cette fois, sourit franchement. Il aimait Vanya. Mais un Romani aime aussi être fier de sa femme. Il allait pouvoir raconter à ses amis comment sa jeune femme avait su organiser le « grand coup ».

— « Le vieux tour de la substitution ? » questionna-t-il.

Vanya hocha la tête. « Oui. »

Il fronça légèrement les sourcils. « Tu sauras t'en tirer ? » s'inquiéta-t-il. « As-tu déjà essayé ? »

Vanya se redressa de toute sa petite taille. « Ma mère a réussi le « grand coup ». Elle a gagné dix mille dollars à mon père en un jour. »

Il eut un sourire mi-figue mi-raisin. « J'en sais quelque chose. On m'en a assez rebattu les oreilles quand j'ai entrepris de t'acheter à ton père. Ça t'a mise à un prix qui n'était guère dans mes moyens. »

Elle lui prit encore le bras. « Je réussirai le grand coup, » dit-elle. « Sinon, tu ne me reverras pas. »

Elle alla préparer le repas. Le

cœur débordant d'allégresse, elle chantait tout en s'affairant. Elle savait que le prix réclamé par son père était élevé et que Sandor, en payant une somme aussi importante, avait prouvé combien il l'aimait. Et, jusqu'à présent, elle n'avait réussi qu'à les faire vivre, tous deux, sans plus.

Ils s'assirent sur le sol et savourèrent de bon cœur leur repas de midi, sans parler une seule fois de l'escroquerie qu'ils projetaient. Il serait assez tôt tout à l'heure. Lorsqu'ils eurent terminé, ils se mirent à l'ouvrage. Sandor aida la jeune femme dans ses préparatifs. Il partit en voiture à la ville et en rapporta deux rames de papier blanc ainsi que quelques journaux. Ils découpèrent des morceaux de papier ayant les dimensions d'un billet d'un dollar et les empilèrent soigneusement. Vanya évaluait de temps en temps avec la main l'épaisseur du tas.

— « Comme ça, c'est à peu près le même volume, » dit-elle enfin.

— « J'ai peur que tes filles n'aient du mal à se marier, » dit Sandor en riant. « Aucun Romani ne pourra y mettre le prix. »

Elle rit aussi, heureuse de le voir joyeux. Ils enveloppèrent l'énorme liasse dans du papier journal qu'ils lièrent avec une ficelle rouge. Vanya entra dans la roulotte pour changer de vêtements. Elle mit sa large robe à volants et se couvrit les épaules d'un châle. Puis elle plia quelques feuilles de journal inutilisées et en fit un petit paquet qu'elle lia avec un restant de ficelle rouge. Après quoi, elle mit un minuscule brûle-parfum dans une de ses poches.

Sortant de la roulotte, elle ramassa le paquet de faux billets.

— « Tu es sûre de pouvoir le manipuler comme il faut ? » fit Sandor avec quelque inquiétude. « C'est un gros paquet ! »

— « Ne t'en fais pas pour ça ! » répliqua-t-elle avec assurance. Et, tout en lui souriant, elle fit prestement disparaître le paquet dans sa robe volumineuse. « Tu vois ? »

— « Mais, pour la substitution... »

Elle rit. « N'aie aucune crainte, Sandor. Ce sera pour moi un jeu d'enfant. Je suis la fille de ma mère et je suis la femme de Sandor. »

Elle pivota sur ses talons et partit.

— « Je me tiendrai prêt, » lui cria Sandor, comme elle atteignait la route. « Nous décamperons dès que tu seras revenue. »

Elle s'efforçait de marcher d'un pas tranquille. Mais elle avait hâte que son exploit fût une chose accomplie, que fût inscrit, dans sa vie de gitane, un « grand coup » comme sa mère elle-même n'en avait jamais réalisé. L'amour qu'elle éprouvait pour Sandor et le désir de se distinguer la poussaient en avant, malgré un petit rien de peur, au fond d'elle-même, qu'elle s'efforçait d'ignorer. Vanya n'avait que vingt ans et sa mère était déjà une vieille femme lorsqu'elle avait réussi son exploit.

Arrivée devant la maison, elle ne remarqua rien de suspect. Elle franchit l'entrée du jardin marquée de deux piliers de ciment crevassés et remonta l'allée. Elle s'arrêta sous le porche. La porte s'ouvrit avant qu'elle eût frappé.

— « Je suis venue, » dit Vanya d'une voix grave.

— « J'ai suivi vos instructions, » murmura la vieille dame. « Il faut que vous bénissiez mon argent

pour qu'il soit en sûreté chez moi. »

— « Et pour qu'il double, » dit Vanya.

— « Cela ne m'intéresse pas. Tout ce que je veux, c'est être sûre de ne pas le perdre. Autrement, je n'oserais plus regarder mon père en face. »

Vanya se dirigeait déjà vers la pièce où elle avait dit la bonne aventure quelques heures plus tôt. Elle s'arrêta pile et se retourna.

— « Votre père ? Est-ce qu'il... »

— « Il est mort, » dit la vieille dame. « Si je perdais l'argent, je crois que je n'oserais plus me présenter devant lui. »

Vanya, suivie de la vieille dame, pénétra dans la pièce qu'elle parcourut du regard. Son aspect n'avait pas changé depuis le matin. Haute de plafond, fraîche, les épais rideaux tirés y faisaient régner l'obscurité en dépit du soleil qui brillait au-dehors. Aucun préparatif ne serait nécessaire.

Au milieu de la pièce, il y avait une petite table et une chaise. Sur la table, la vieille dame avait posé le paquet de billets enveloppé dans un vieux journal jauni et déchiré.

— « Asseyez-vous sur cette chaise ! » dit Vanya.

La vieille dame obéit. Vanya alluma le brûle-parfum et le plaça sur la table. La fumée de l'encens étira ses volutes dans la pièce, faisant papilloter les yeux de la vieille dame. Vanya prononça quelques mots en calo — la langue des gitans — d'une profonde voix de poitrine éveillant des échos entre les murs.

— « Maintenant, » dit-elle, « prenez ce journal et cette ficelle rouge et enveloppez soigneusement votre argent en faisant beaucoup de nœuds. »

Les mains tremblantes de la vieille dame s'avancèrent en hésitant vers le journal et la ficelle. « J'ai du rhumatisme dans les mains, » dit-elle. « Il vaut mieux que ce soit vous qui le fassiez. »

Vanya recula d'un air horrifié. « Oh ! non ! Si je touchais l'argent pendant que je le bénis, je mourrais aussitôt. »

Elle se mit à chanter en calo pendant que la vieille dame s'escrimait avec le journal et la ficelle. Elle ne laissa rien voir de son impatience pendant cette opération interminable.

— « Vous êtes vraiment très gentille, » remarqua la vieille dame. « Il y a longtemps que personne n'a été aussi gentil avec moi. Personne ne vient plus me voir, vous savez. Autrefois, il venait beaucoup de monde ici. Avant la guerre de Sécession, on dansait souvent dans cette maison. Mon père recevait quantité de visites. Mais c'est fini depuis longtemps. »

— « Quand on est gentil avec une gitane, on s'attire beaucoup de bénédictions, » affirma Vanya. « C'est pour ça que je bénis votre argent. »

— « Mais je veux quand même vous payer, » dit la vieille dame. « Je veux vous donner cinq dollars. »

— « Je ne peux rien accepter pour bénir votre argent, » fit Vanya en secouant la tête. « C'est une chose que les gitans réservent à leurs amis et un gitan ne se fait jamais payer par un ami. »

Vanya chassa de son esprit la pitié que lui inspirait cette pauvre vieille femme solitaire et concen-

tra sa pensée sur Sandor. Comme il allait l'aimer, maintenant ! Comme il allait être fier d'elle ! Après tout, cette femme n'était qu'une gadjo.

Enfin ce fut terminé. Le paquet, tout prêt, reposait sur la table, au centre de la pièce que la fumée de l'encens, troublant l'esprit autant que les sens, rendait encore plus obscure.

— « A présent, » dit Vanya, « vous allez fermer les yeux car personne ne doit voir la bénédiction. Vous recevriez un choc si vous regardiez, car c'est une chose terrible. »

Elle se pencha pour s'assurer que la vieille dame lui obéissait, observant ses yeux étroitement fermés et ses mains crispées sur les genoux.

Vanya recommença à chanter en calo, d'abord à une certaine distance, d'une voix douce. Puis elle haussa progressivement le ton en scandant le rythme à contretemps avec ses talons. Ses jambes se mirent à marteler frénétiquement le plancher et son chant devint une mélopée déchirante. Elle s'approcha de la table en surveillant attentivement la vieille dame qui, les yeux docilement clos, ne put la voir sortir le faux paquet de dessous ses jupes. D'un geste rapide et silencieux, elle opéra l'échange sans cesser ses cris et ses trépignements : puis elle baissa graduellement le ton jusqu'à ce que sa voix mourût sur une dernière note à peine perceptible.

Alors, elle s'assit sur le plancher et dit : « Maintenant, vous pouvez ouvrir les yeux. »

La vieille dame tourna la tête vers elle. Vanya, se composant un visage épuisé et lointain, se mit lentement debout.

« J'ai béni votre argent, » dit-elle d'une voix lasse. « A présent, il est en sûreté et d'ici trois mois, il aura doublé. Remettez-le dans sa cachette et n'en parlez à personne ! Dans trois mois, vous pourrez ouvrir le paquet et vous constaterez l'effet multiplicateur de mon incantation. »

— « Vous sentez-vous bien ? » s'inquiéta la vieille dame en la scrutant du regard. « Vous avez l'air... »

— « Il faut que je dorme pendant vingt-quatre heures, » répondit Vanya de la même voix lasse. « Pour reprendre des forces. La magie des gitans est une chose violente. Rappelez-vous bien ! Vous ne devez pas regarder l'argent. Vous ne devez pas en parler. Sinon, l'effet magique sera détruit. »

Vanya, pressée de partir, se dirigea vers la porte, suivie de la vieille dame qui lui demanda avec anxiété : « Vous êtes sûre que cela a bien marché ? Mon argent est vraiment en sûreté maintenant ? C'est mon père qui me l'a remis, comme son père le lui avait donné. »

— « L'incantation a parfaitement réussi, » répondit Vanya. « Maintenant, il faut que je parte. Si je ne dors pas tout de suite, je risque d'être très malade et peut-être même de mourir. »

Elle atteignit la porte, mais la vieille dame la retint par le bras. « Vous êtes sûre que tout a bien marché ? » répéta-t-elle.

— « Bien sûr ! » dit Vanya d'une voix tendue. « Bien sûr ! Tout a parfaitement réussi. »

— « Il vaudrait peut-être mieux regarder, » insista la vieille dame en proie à une soudaine excitation. Tout à coup, elle marcha vers la table.

Vanya sentit son sang se glacer dans ses veines. Elle cria presque : « Non ! Pas avant trois mois ! »

La vieille dame se retourna pour la regarder et Vanya comprit qu'elle était brusquement devenue méfiante. C'était la recommandation de ne pas regarder son argent avant trois mois qui avait dû éveiller ses soupçons.

— « Il faut que je sois sûre, » dit la vieille dame. « Je ne tiens pas à ce que mon argent double. Mais il faut qu'il soit à l'abri de tout risque. Je vais regarder et, s'il est intact, même s'il ne double pas... »

Elle était déjà en train de défaire la ficelle. Vanya fut tentée de fuir. Mais elle comprit que ce serait une erreur. La vieille dame se mettrait sans doute à crier. Pendant un instant, elle resta immobile, la main sur la poignée de la porte, ne sachant que faire et pensant seulement : J'ai essayé trop tôt. Je suis encore trop jeune pour réussir le « grand coup ».

Les mains impatientes de la vieille dame avaient défait le journal. Le papier blanc apparut. La vieille dame se retourna, tenant une des feuilles coupées aux dimensions d'un dollar.

— « Qu'avez-vous fait de mon argent ? » cria-t-elle.

Presque en courant, elle s'avança vers Vanya et l'agrippa de ses deux mains. Prise de panique, Vanya la repoussa, n'ayant plus qu'une chose en tête : s'enfuir. Elle avait encore l'argent. Si elle pouvait s'échapper.

La vieille dame tomba à la renverse, ses deux mains battant l'air. Elle poussa un cri bizarre en touchant le plancher et s'immobilisa d'une manière si instantanée que Vanya en eut la chair de poule. Figée sur place, la gitane regarda un moment ce corps étendu dans une position étrange qui avait quelque chose de fascinant.

Enfin elle se décida à quitter la porte et à s'approcher. Elle resta un instant debout puis se pencha et posa la main sur le visage de la vieille dame. « Mullah ! » murmura-t-elle. « Elle est morte ! »

Elle s'accroupit près du corps. Elle ne lui avait donné qu'une petite poussée. Mais la pauvre femme gadjo était si vieille ! Un sentiment de désastre l'envahit. Voilà où l'avait conduite son orgueil ! Elle se sentait perdue aux yeux de Sandor et à ses propres yeux. Elle ne méritait pas qu'on l'appelât une romani !

Au bout d'un certain temps, qu'elle eût été incapable d'évaluer, elle se mit à penser avec plus de calme. Après tout, n'avait-elle pas l'argent ? Elle pouvait cacher le paquet de faux billets, faire disparaître toute trace de son passage et filer. La vieille dame vivait seule. Quand on la trouverait, tout le monde croirait qu'elle était tombée. En fait, n'était-ce pas ce qui lui était arrivé ? Vanya l'avait à peine poussée.

Vanya enleva le brûle-parfum de la table et jeta un regard autour d'elle. Elle ne savait que faire du faux paquet. Elle le prit et se dirigea vers le coffre où la vieille dame

cachait son argent. Elle l'enfouit sous une couverture et tourna la clé. Les parents de la vieille dame se demanderaient sans doute pourquoi elle gardait un paquet de feuilles blanches enveloppé dans un journal et entouré d'une ficelle rouge. Mais ils imagineraient ce qu'ils voudraient...

Elle gagna la porte et avança prudemment la tête pour jeter un coup d'œil dehors. Rien en vue. Elle sortit, s'éloigna de quelques pas et se retourna pour faire un signe de la main comme si elle prenait congé de la vieille dame. Puis elle gagna la route d'une allure nonchalante. Elle se contraignit à marcher lentement pendant plus d'un kilomètre. Après quoi, elle pressa le pas.

Elle ne dirait rien à Sandor. Elle lui annoncerait seulement que le « grand coup » avait réussi et qu'elle était en possession de l'argent. Il n'avait pas besoin de savoir que la vieille dame était tombée. Aucun de leurs amis ne s'en douterait jamais.

Lorsqu'elle arriva, Sandor était prêt. Elle se glissa près de lui dans l'auto qui démarra aussitôt.

— « Tu l'as ? » demanda-t-il brièvement.

— « Oui, » répondit-elle. Elle sortit le paquet de dessous sa robe et le posa sur le siège, entre eux deux.

Ils roulèrent longtemps. Vanya, qui se sentait fatiguée, commença par dormir. Lorsqu'elle se réveilla, ils se mirent à manifester leur joie en chantant et en riant. L'amour de Sandor réchauffait le cœur de Vanya et elle pensait à l'admiration que ne manquerait pas de susciter dans la tribu le récit de son « grand coup ».

Ils ne s'arrêtèrent qu'à la pointe du jour.

— « Il serait peut-être temps de manger un petit quelque chose, » dit Sandor d'une voix caressante. Il mit la main sur ses cheveux qu'il ébouriffa gentiment. « Mais on va d'abord jeter un coup d'œil sur notre fortune. »

Ses longs doigts, agiles et forts, s'attaquèrent à la ficelle rouge. Vanya ne regardait pas le paquet ; elle fixait le visage de Sandor, guettant son enthousiasme à la vue de l'argent. Elle ne put comprendre ce qui se passait lorsqu'elle le vit changer d'expression. Il leva enfin la tête vers elle et dit d'une voix étrange : « Eh bien, ma petite Vanya, nous voilà riches. Riches comme Crésus, à condition que le Gouvernement Confédéré revienne au pouvoir. »

Vanya baissa les yeux et aperçut le paquet de billets confédérés, larges et d'aspect bizarre, mais soigneusement conservés. Son cœur se serra brusquement.

Sandor ne l'avait jamais battue, comme le font tous les gitans pour punir leurs femmes. Mais elle comprit qu'il allait le faire. Elle eut un mouvement de révolte intérieure. Elle ne méritait pas ça après une telle malchance. Cependant elle attendit sans broncher le châtiment qui se préparait.

Il y eut un silence. Puis Sandor ouvrit la portière de la voiture, de son côté, et dit : « Descends et fais du feu ! »

Elle le rejoignit de l'autre côté de la voiture, les yeux obstinément

fixés sur le sol. Mais il ne la toucha pas.

« Fais du feu ! » répéta-t-il. « Tu vas préparer mon déjeuner. »

— « Sandor, » dit-elle d'une voix dans laquelle il n'y avait ni pleurs ni supplications.

— « Tu vas faire cuire mon déjeuner avec ton « grand coup. » articula la voix sèche de Sandor au-dessus d'elle.

Elle s'éloigna docilement et commença à ramasser du bois mort. Ses mouvements étaient devenus ceux d'une vieille femme. Sandor, debout, l'observait sans rien dire tandis qu'elle entassait les branches. Il jeta une allumette à ses pieds. Hébétée, elle la frotta sur une pierre.

« Un plus grand feu ! » ordonna Sandor.

Elle ajouta encore des branches. Du bout du pieds, il poussa vers elle le paquet de billets confédérés. Elle en prit quelques-uns dans ses mains. Mais elle s'arrêta.

— « Je ne peux pas brûler de l'argent, » murmura-t-elle, « même si... »

— « Brûle-le ! » dit-il.

Elle obéit et commença à jeter les billets dans le brasier. Les flammes s'en emparèrent, retroussant les bords, tordant et carbonisant le papier sur lequel les gravures restaient encore visibles. Chaque fois que, d'un mouvement régulier, elle jetait une nouvelle poignée dans le feu, elle éprouvait un pincement au cœur. Cette punition était plus cruelle que s'il l'avait frappée avec sa large ceinture de cuir.

Sandor s'éloigna et revint avec les ustensiles de cuisine. Il les laissa tomber par terre à côté d'elle. « Tu m'as roulé comme il faut avec ton « grand coup ». Tâche au moins de me faire un déjeuner convenable ! »

Elle jeta la dernière poignée de billets et chercha dans les plis du vieux journal pour voir s'il y en avait encore. C'est alors qu'elle découvrit une petite brochure qui était restée dissimulée sous le paquet et qui s'ouvrit entre ses mains. Elle la regarda un instant, comme paralysée, puis elle se mit à rire, d'un rire coupé de hoquets qui ressemblaient à des sanglots.

Sandor revint vers elle, l'air furieux. « Qu'est-ce qui te prend, femme imbécile ? »

Elle leva les yeux vers lui pour la première fois. Puis, lui jetant la brochure : « Regarde ! » dit-elle. « Regarde à l'endroit qu'elle a souligné au crayon ! »

Dès qu'il eut jeté un coup d'œil sur la brochure, il pâlit. Sans un mot, il retourna vers la voiture à grands pas.

Vanya reprit la brochure et relut le passage souligné par la vieille dame.

« Et c'est un vieux catalogue ! » cria-t-elle. « A cette époque, chaque billet valait déjà seize dollars. Seul le Grand Boro sait ce qu'ils valent maintenant ! »

Il était rentré dans la roulotte. Debout, elle continua de crier : « Le père de cette femme gadjo était un malin. Il savait ce qu'il faisait en lui disant de ne jamais s'en séparer. Et tu l'as brûlé ! Tu as brûlé mon « grand coup » ! Seize dollars pour chaque billet ! »

Sandor, dans la roulotte, resta silencieux. La colère et le rire sanglotant de Vanya finirent par

s'apaiser. Elle s'accroupit de nouveau à côté du feu et regarda son cœur rougeoyant. Elle put encore distinguer le contour carbonisé du dernier billet. Elle le toucha avec un morceau de bois et il tomba en cendres, se confondant avec le reste.

Alors, elle jeta aussi le catalogue dans les flammes et se mit en devoir de préparer le déjeuner de son Romani.

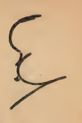
Traduit par Michel Beauquey.
Titre original : The Big Bajoor.





Une question brûlante

par CARL HENRY RATHJEN



Pyromane ? Meurtrier ? Il y a des enquêtes très délicates à mener. Il faut beaucoup d'expérience, de ruse, de sang-froid... et de patience.

A une heure du matin les pompiers étaient encore en train d'arroser les débris fumants de l'appartement du cinquième étage, quand leur capitaine Ed Manning éclaira avec sa lampe le corps qui gisait sur les restes calcinés du lit. La colère lui monta à la tête et son visage déjà rougi par le feu parut encore plus foncé sous le casque blanc. La mort par le feu était déjà horrible quand elle était due à l'imprudence, mais ce pauvre type n'était pas mort d'avoir fumé dans son lit. Le matelas s'était consumé d'une façon trop régulière. Manning se pencha pour renifler, essayant de ne pas être indisposé par la puanteur de chair calcinée. Avec sa grande expérience, il identifia rapidement une odeur faible mais tenace.

— «Essence «Special-Barbecue,» aboya-t-il. «On en a aspergé l'homme et le lit.»

Son adjoint Sims, un boîteux d'un certain âge, lui montra une terrasse au-delà d'un amoncellement de débris de verre qui provenaient d'une porte que la chaleur avait fait éclater.

— «Il y a un barbecue portatif là-bas et mes gars ont trouvé un bidon vide dans l'allée en dessous. C'est pourquoi je vous ai appelé.»

Manning hocha la tête, pensant tristement aux scènes auxquelles il avait assisté dans la rue en venant. Des locataires échevelés, surpris dans leur sommeil, une femme qui s'était cassé la jambe en tombant dans l'escalier. Des gosses piétinés, effrayés, et que la fumée rendait malades. Tout cela à cause de ce qui était arrivé dans cette chambre ! Incendie volontaire pour camoufler un meurtre, et Dieu sait combien d'autres personnes auraient pu en être victimes, elles aussi...

— « Avez-vous alerté la Brigade Criminelle ? » demanda-t-il.

— « Je l'ai fait après vous avoir appelé, » répondit Sims à regret. « Ecoutez Ed, on ne va pas laisser passer ça, n'est-ce pas ? »

Sims, dans l'incapacité de travailler dans un service actif, détestait son boulot d'inspecteur de la Protection contre l'Incendie et, trop souvent, il essayait de faire passer sa rancœur sur ceux qui ne respectaient pas les ordonnances contre le feu. Récemment, dans un autre cas d'incendie criminel, il avait empiété sur les attributions de la police et Manning avait reçu un avertissement du Vieux. Manning savait qu'il n'y aurait pas d'avertissement si cette affaire n'était pas réglée rapidement. Il se retrouverait sur le trottoir parce qu'il y avait en prison un pyromane qu'on allait juger pour avoir mis le feu à un groupe d'immeubles et à des hôtels. Les avocats sauteraient sur

l'occasion pour prétendre que Manning avait fait arrêter un faux coupable.

— « Nous travaillerons en coopération avec la police, » dit Manning mal à l'aise. Il inclina son casque vers le lit. « Savez-vous quelque chose sur lui ? »

— « Il s'appelle... il s'appelait Burgess, » répondit Sims. « Il vivait ici tout seul. C'était un retraité et il était veuf. Ce sont ses deux fils mariés qui lui ont succédé dans son commerce de quincaillerie. Je les ai envoyé chercher. Il participait avec eux à un banquet cette nuit et les femmes y étaient aussi. Autant que je sache, ils ont raccompagné Burgess jusqu'à sa porte mais ils ne sont pas entrés avec lui. » Il regarda Manning d'un air soucieux. « Si leurs alibis sont vérifiés... »

— « Alors, il nous faudra trouver quelqu'un d'autre, » acheva Manning. « Qu'est-ce que vous savez encore sur lui ? »

— « Il avait une secrétaire qui le secondait dans son commerce depuis près de trente ans. Elle l'aidait à écrire ses mémoires et elle a les clefs de l'appartement. Elle était aussi au banquet mais elle n'est pas rentrée dans la même voiture. »

— « Vous parlez comme une vieille commère ! »

— « J'en ai trouvé une dans l'immeuble. Ça aide dans des cas comme ça, Ed. J'ai écouté aussi ce qu'on disait au sujet du pyromane. Si cette affaire-ci est classée, nous sommes fichus ! »

— « Amenez-moi cette secrétaire, » ordonna Manning d'un air farouche. Il sursauta quand le téléphone sonna dans le salon à moitié brûlé. Bousculant les pompiers et sortant son mouchoir, il dit vivement au chef de brigade : « Laissez, je m'en occupe. » Il décrocha avec précaution le combiné. « Allô ? »

— « Ah, enfin ! » dit une voix d'homme. « Excusez-moi de vous déranger à cette heure, Mr. Burgess, mais il est difficile de vous joindre ! J'ai essayé toute la journée et toute la nuit. »

— « Retenu par un banquet, » murmura Manning. « Qui est à l'appareil ? »

— « C'est Frank Al... » Il y eut une pause. « Vous êtes Burgess ? »

— « Il ne peut pas répondre au téléphone pour le moment, » dit Manning tout en gesticulant de sa main libre. Sims se précipita à la recherche d'un autre appareil. « C'est de la part de qui ? Mr. Frank... »

— « Allenbeck. Pourquoi ne peut-il pas répondre au téléphone ? »

— « Je peux lui faire une commission ? » suggéra Manning.

— « Vous êtes son avocat ? »

— « Quel message puis-je lui transmettre ? » insista Manning.

— « Euh... je le rappellerai dans la matinée. » La communication fut coupée trop rapidement pour qu'on puisse espérer en retrouver l'origine. Manning raccrocha lentement, puis il demanda à Sims, déçu, de commencer une enquête sur ce nom : Frank Allenbeck.

— « Ça sonne comme une sorte de cloche, » murmura Sims. Manning hocha la tête.

— « Voyez si vous pouvez tirer ça au clair, » dit-il. Il alluma une cigarette et rôda dans l'appartement jusqu'à l'arrivée de la Brigade Criminelle. Incapable de trouver un cendrier et trop scrupuleux pour secouer ses cendres sur le sol

même noirci et inondé, il tenait sa cigarette au-dessus du creux de sa main. Il résuma la situation au lieutenant Ricardo Torrey, un homme massif avec une tignasse noire comme du jais et des paupières toutes gonflées de sommeil.

— « Burgess a été trop profondément brûlé pour qu'on puisse dire si on l'a poignardé, si on lui a tiré une balle ou quoi avant de le déposer sur le lit tout habillé. Le médecin légiste nous dira ça après l'autopsie. A mon avis, il a été tué par quelqu'un qu'il connaissait. »

— « C'est votre avis, à vous ? » commenta Torrey.

Manning hésita. D'ordinaire, Torrey était un type régulier et coopératif dans les cas d'incendies criminels, pour lesquels il était toujours très dur de se procurer des preuves. Dans la récente histoire de l'arrestation du pyromane, il avait décidé de prendre son temps. Des gens très haut placés faisaient pression sur lui et il avait six enfants à élever. Mais Sims lui avait marché sur les pieds, ce qui l'indisposait maintenant contre Manning, le chef de la Protection contre l'Incendie.

— « Je n'ai pas l'intention de faire votre travail, » expliqua prudemment Manning. « J'ai déterminé le point d'origine et la cause de cet incendie, mais pour le reste je n'ai fait qu'une enquête superficielle. Jusqu'ici, je n'ai pas trouvé trace de vol. » Il vit le regard de Torrey glisser vers la chambre jonchée de détritus. « C'est à cause du feu, mes gars ne peuvent pas être soigneux quand tout ce qu'ils touchent est brûlant ! »

— « C'est ça qui est empoisonnant quand il faut que je travaille avec vous, » soupira Torrey. « Vous laissez tout brûler. Pourquoi ne faites-vous pas tomber votre mégot pour achever le travail ? »

— « Qu'est-ce que vous espériez ? Une petite enquête joliment emballée, avec une faveur ? » demanda Manning en souriant. Il leva son mégot : « Voici un indice. Pas de cendrier. Celui qui a voulu nous faire croire que la victime fumait dans son lit ne savait pas que ce n'était pas un fumeur ? Ça donne peut-être un alibi à la famille. »

— « Nous verrons bien, » dit Torrey. Il tourna la tête vers la porte quand Sims entra avec les employés du laboratoire de la police. « Merci pour votre aide. Nous reprendrons l'enquête là où vous l'avez laissée, Ed. »

Manning le regarda dans les yeux et grimaça en disant : « Je suis célibataire et Sims s'est disputé avec sa femme. Nous allons nous faire un plaisir de rester et de vous aider pour que vous puissiez retrouver plus vite votre petite famille. »

— « Je n'ai pas de temps à perdre à dire des gros mots, » déclara Torrey. « J'ai six gosses. Ça va, Ed, on mange tous les deux au même râtelier, inutile de nous disputer le fourrage ! »

Les fils du mort arrivèrent. Leurs alibis ainsi que ceux de leurs femmes étaient irréfutables. Manning les interrogea sur le nom qu'il avait entendu au téléphone : Frank Allenbeck. L'un eut un regard inexpressif et l'autre secoua la tête. Torrey soupira, excédé d'avoir été interrompu et reprit l'interrogatoire.

— « La secrétaire de votre père, Miss Driscoll, a quitté le banquet de son côté. C'est exact ? D'autre

part, elle a la clef de l'appartement. » Manning fronça les sourcils et offrit une cigarette à Torrey pour lui rappeler que quelqu'un ignorait que Burgess ne fumait pas. Mais le lieutenant poursuivit son idée. « Y avait-il entre eux quelque chose de plus que des relations d'affaires ? »

Le fils aîné, celui qui avait des cheveux bruns clairsemés, interrogea son frère du regard. « Voici la vérité, lieutenant. Papa se sentait très seul depuis que notre mère est morte, il y a trois ans. Nous pensions que d'écrire ses mémoires serait un bon dérivatif pour lui. Ce serait en quelque sorte revivre sa vie avec elle. Il n'y avait rien eu de bien marquant dans son existence... »

— « Excepté ce soir, » coupa Sims.

Le fils accusa le coup. « Nous pensions que ça l'aiderait d'écrire ce livre bien que nous sachions qu'il n'aurait aucune valeur commerciale. Papa nous le faisait remarquer mais nous lui répondions que nous le garderions pour nous et pour ses petits-enfants. »

— « Vous pensiez qu'il allait bientôt mourir ? » demanda Torrey.

— « Bien sûr que non ! » s'exclama l'autre fils. « Il était en bonne santé et avait encore beaucoup d'années devant lui. Tout ce que nous voulions, c'était le tirer de son cafard. »

— « Miss Driscoll savait ce qui se passait, » suggéra Torrey, « et elle a accepté de vous aider, comme une fidèle employée bien payée. C'est exact ? »

— « Elle voulait le faire bénévolement, » dit le fils aîné. « Mais bien sûr nous n'avons pas voulu entendre parler de ça. »

— « Bénévolement, » répéta Torrey d'un air entendu. « Un homme âgé, financièrement à l'aise je pense, un veuf solitaire et... »

— « A la vérité, » dit le jeune fils, « Papa nous avait remis les pleins pouvoirs et la propriété de son commerce. Il avait constitué des rentes pour nos enfants. En fait, il avait disposé du plus gros de sa fortune pour nous épargner des droits de succession. Il ne restait rien d'assez important pour intéresser une intrigante, si c'est ce que vous pensiez. »

— « Mais assez quand même pour la faire vivre confortablement, » reprit Torrey.

— « Nous l'avons même suggéré à Papa, » ajouta le frère aîné. « Ça l'aurait changé de sa solitude. Il a... Il avait pour Miss Driscoll une grande estime, que nous partageons tous d'ailleurs, mais elle ne l'attirait pas. »

Manning jeta son paquet de cigarettes à Torrey. « Cigarette ? » demanda-t-il fermement. Mais Torrey se détourna car un de ses inspecteurs apparaissait sur le pas de la porte.

— « Une Miss Driscoll vient d'arriver par l'ascenseur. »

— « Faites-la entrer, » dit vivement Torrey. Puis se tournant vers les fils : « Je me mettrai en rapport avec vous. »

A leur grand regret ils comprirent qu'elle serait interrogée séparément.

En attendant la secrétaire, Manning fit face à Torrey.

— « Et Allenbeck, vous l'oubliez ? »

— « Je ne peux pas le questionner tant que nous ne l'aurons pas retrouvé, » rétorqua Torrey. « Pour-

quoi ne voyez-vous pas ce que vous pouvez faire dans ce sens, si vous pensez que c'est une bonne piste ? »

— « Je pourrais m'en occuper, » reconnut Manning. « Vous savez que les pyromanes, quand ils ont fait leur coup, ont l'habitude de revenir sur les lieux de l'incendie et même de se mêler aux pompiers pour donner un coup de main. Ils pensent que ça nous empêchera de les suspecter. La même chose peut arriver pour les meurtres. Pourquoi Allenbeck n'aurait-il pas téléphoné cette nuit pour prouver qu'il ne savait pas ce qui était arrivé à Burgess ? »

Torrey ne répondit rien, il s'était tourné vers la porte.

— « Miss Driscoll ? Veuillez entrer. »

C'était une femme mince, grisonnante. Manning estima qu'elle devait avoir la cinquantaine. Son tailleur strict ne cachait pas trop sa silhouette. Il se dégageait d'elle une impression d'honnêteté et d'efficacité, et la maturité lui conférait un charme et une grâce qui n'apparaissent souvent chez certaines femmes qu'au milieu de leur vie. Le vieux Burgess avait dû vraiment être aveuglé par le chagrin d'avoir perdu sa femme.

Miss Driscoll jeta un coup d'œil vers la chambre, se raidit, puis avança lentement, luttant contre les larmes prêtes à jaillir de ses grands yeux bleus.

Elle répondit aux questions de Torrey presque dans un murmure.

— « Mademoiselle ? » s'étonna Torrey. « Vous ne vous êtes jamais mariée ? »

— « Non. »

Manning vit la rougeur envahir ses joues légèrement creuses. Il s'approcha.

— « Miss Driscoll, avez-vous entendu parler d'un certain Frank Allenbeck ? »

Elle le regarda distraitement. « Je ne suis pas sûre, mais il me semble... »

Sims vint se placer à côté de Torrey. « Trente ans à la même place, » dit-il brutalement. « Vous deviez être très attachée à votre patron ? »

Manning vit sa rougeur s'accentuer.

— « C'était merveilleux... de travailler avec lui. »

Torrey fit un petit signe à Sims.

— « Durant tout ce temps est-ce que Burgess ne vous a pas fait de réflexions sur votre célibat ? »

— « Bien sûr que si, » murmura-t-elle. « Il désirait toujours voir sa famille... et ses employés... heureux et mener une vie aussi agréable que possible. »

— « Ce devait être un type formidable, » commenta Torrey. « Je pense Miss Driscoll, que vous ne lui avez jamais confié la vraie raison de votre célibat ? Même lorsqu'il est devenu veuf ? »

Elle ferma les yeux et une larme s'en échappa. « Il... il n'a jamais deviné. Je ne lui en ai jamais donné l'occasion. »

Ça, Manning pouvait le croire. « Quant à Frank Al... »

Torrey lui coupa la parole. « Etes-vous sûre de n'avoir jamais tendu la perche à Burgess ? »

— « Ses fils l'ont fait, » ajouta Sims. « Et je parie que vous étiez d'accord. »

— « Oui, mais... »

— « Le vieux a refusé, » suggéra Torrey. « Alors il se pourrait bien que, furieuse de vous sentir ba-

fouée... » Il fit un geste vers la chambre saccagée.

— « Oh, non ! » cria-t-elle.

Torrey continua sur sa lancée. « Vous ne pouvez pas nous donner d'alibi pour cette nuit après le banquet et vous avez une clef pour pénétrer ici... »

Manning l'interrompit. « Fumez-vous, Miss Driscoll ? »

— « Non. »

— « C'est bien ce que je pensais. Burgess non plus, n'est-ce pas ? » Elle secoua la tête en pleurant. « Buvait-il beaucoup ? » Autre dénégation. Manning se tourna alors vers Torrey : « Il ne fumait pas dans son lit et il n'est pas mort d'avoir trop bu. Il était en bonne santé, nous pouvons donc éliminer la crise cardiaque. Il était plutôt robuste et cette femme n'aurait certainement pas eu la force de soulever ce poids mort jusqu'au lit et... »

Torrey étouffait de colère en voyant l'affaire discutée devant un suspect, et Manning réalisa qu'il était allé trop loin. Torrey essaya de respirer profondément.

— « C'est à moi de diriger cette partie de l'enquête, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Pourquoi ne vous en tenez-vous pas à l'incendie ? »

— « J'en serais enchanté, » répliqua Manning. « L'ennui, c'est que je n'arrive pas à le dissocier du côté humain de l'affaire. » Il se tourna vers Miss Driscoll. « Tout ceci est aussi pénible et embarrassant pour nous que pour vous. Mais nous ne pouvons pas vous l'éviter, étant donné les circonstances. Je suis sûr que vous comprendrez et que vous voudrez bien nous aider dans notre enquête. »

— « Bien sûr... Mais pas... comme ça »

— « Miss Driscoll, » dit fermement Torrey. « J'aurai d'autres questions à vous poser. »

— « Des questions de routine, » précisa Manning.

Torrey soupira. « ... de routine, au Quartier Général. Je ne vous inculpe pas, mais si vous refusez de nous aider... »

— « J'irai, » promit-elle en se levant.

Torrey fit signe à l'inspecteur près de la porte, puis il se tourna vers Manning. « Au lieu de monter sur vos grands chevaux, vous devriez admettre que jusqu'ici c'est notre suspect N° UN. »

— « Le vôtre, » dit Manning irrité.

— « Oh, ça va ! Nous sommes tous les deux sous la pression de qui-vous-savez pour une autre affaire. Si nous laissons qui que ce soit s'en tirer trop facilement dans celle-ci, il est sûr comme deux et deux font quatre qu'on nous reprochera de n'avoir pas été aussi coulants avec le pyromane. »

— « J'ai assez de preuves pour le faire condamner, » maintint Manning. « Pourquoi essayez-vous de confondre Miss Driscoll ? On dirait que nous en faisons notre bouc émissaire pendant que nous laissons le vrai criminel... qui s'appelle peut-être Allenbeck... s'échapper. Si nous ne le retrouvons pas, on va suggérer qu'il a pu aussi bien allumer les autres incendies. J'entends d'ici les avocats ! »

— « Vous vous faites trop de mauvais sang, Ed. » dit Torrey. « Je vais évidemment faire rechercher Allenbeck. Maintenant est-ce que nous coopérons, oui ou non ? »

— « Oui, » marmotta Manning.

Comme ils sortaient pour regagner leurs voitures respectives, il se tourna vers Sims : « Vous avez bien changé votre façon de collaborer avec lui, sans doute pour racheter vos erreurs passées ! »

— « Pourquoi pas, Ed ? » répliqua Sims. Si nous ne collons pas cette histoire de Burgess sur le dos de quelqu'un, nous nous mettrons la corde au cou. De toutes façons, qu'est-ce que cette Miss Driscoll représente pour vous ? »

— « Rien de spécial », dit Manning d'une voix dure. « Seulement elle me rappelle tous ceux que j'ai vus en venant chez Burgess. Une victime innocente, voilà ce qu'elle représente pour moi. » Il se souvint qu'il avait enfilé sa tenue pardessus son pyjama quand Sims était venu le chercher chez lui. « Je retourne à la maison pour me changer. Pendant ce temps voyez ce que vous, vous pouvez trouver sur Allenbeck. »

Il était sur le chemin du retour quand il entendit un chef de bataillon demander un inspecteur par radio. Manning répondit à une borne d'appel. On avait examiné l'ivrogne qui était mort sur son grabat en fumant. Pas une brûlure sur lui. La fumée qui sortait du matelas l'avait asphyxié. Si on avait senti cette fumée plus tôt, on aurait pu le sauver. On n'avait pas laissé cette chance à Burgess. Pourquoi ? Qui pouvait désirer tuer un vieillard bon et généreux ? Dans la plupart des romans policiers qu'il avait lus la victime était toujours représentée sous les traits d'un méchant gêneur, haï par des tas de suspects. Dans cette affaire, seule Miss Driscoll pourrait, à la rigueur, avoir un motif. Mais Manning ne pouvait se résoudre à y croire.

Du Quartier Général des Pompiers, il téléphona à la police. Torrey lui dit que le médecin légiste n'avait trouvé aucune trace de violence sur le corps de Burgess. Le lieutenant demanda à Manning s'il avait lu les journaux du matin. Les avocats du pyromane avaient leurs plaidoiries toutes prêtes s'il n'y avait pas d'arrestation dans cet incendie d'appartement.

— « Il y a encore une petite chance, » dit-il. « Il me reste à peu près soixante heures sur les soixante-douze avant d'avoir à inculper Miss Driscoll ou à la relâcher. »

— « Jusque-là je suis d'accord, » répondit Manning. « Mais alors essayons de retrouver Allenbeck. »

— « Ça paraît assez aléatoire, » grogna Torrey. « Il n'y a pas de Frank Allenbeck ni en ville ni dans la banlieue. Je me suis aussi mis en rapport avec l'avocat de Burgess puisque vous m'aviez dit qu'Allenbeck prétendait qu'il serait ici aujourd'hui. L'avocat n'est au courant de rien, excepté que Burgess lui avait demandé de venir chez lui demain, ou plutôt ce matin. Quelque chose à voir avec une déclaration d'accident dont Burgess avait été témoin deux semaines auparavant. »

Manning raccrocha lentement. Il était maintenant certain qu'Allenbeck se trouvait quelque part dans cette ville. L'appel téléphonique de la nuit dernière ressemblait de plus en plus à un alibi pour qu'Allenbeck puisse se sentir en sécurité en ville, certainement pour voir l'avocat de Burgess ce matin. Mais pourquoi ? Manning se tourna vers Sims.

— « Interrogez les journalistes,

débrouillez-vous comme vous voulez mais je veux savoir *où* Burgess a été témoin d'un accident. Attendez un peu, décidément je dors debout ! Ses fils doivent être au courant. »

En effet. Leur père avait vu une voiture quitter la route et tomber dans le ravin. En dépit de son âge, le vieillard avait réussi à y descendre pour essayer de venir en aide au couple qui se trouvait dans la voiture, mais ils étaient morts devant lui. Ils s'appelaient Faucks.

Sims répéta le nom. « Ça prend tournure, Ed. Je vais peut-être pouvoir vous épargner du temps et un appel à longue distance. Ma femme lit tous les potins des journaux. » Il regarda la pendule et cligna de l'œil. « Elle n'est pas encore levée, mais tant pis. Trouvez-moi une paire de gants en amiante pour tenir le combiné ! »

Manning inventa un prétexte pour quitter le bureau pendant que Sims gueulait au téléphone. Il y avait parfois du bon à être célibataire. Sims passa enfin la tête par la porte.

— « Ed ! » appela-t-il. « Ce n'est pas la peine de vous enfuir comme ça ! Nous ne nous disputons pas pour de bon, c'est depuis que je boite que j'ai ce sale caractère. »

— « Qu'est-ce que vous avez découvert ? » demanda Manning.

— « Plein de choses. Par quoi je commence ? Les époux Faucks avaient déjà été mariés auparavant et tous deux avaient de grands enfants de leur premier mariage. Leur mort a déclenché une contestation formidable pour savoir laquelle des deux familles hérite de la fortune. Ça dépend de celui qui est mort le dernier dans cet accident. Qui a survécu à l'autre ? Lui ou elle ? Mrs. Faucks s'appelait lors de son premier mariage... Allenbeck ! »

Manning commença à entrevoir l'étincelle qui avait mis le feu à l'appartement de Burgess. Il regarda l'heure. Il lui était impossible de rester assis à attendre le Vieux.

— « Je vais au Quartier Général de la Police. »

Avant d'y arriver, il prit une poignée de jetons, entra dans une cabine téléphonique et appela le bureau du délégué du nord. Il monta les marches deux par deux jusqu'au bureau de Torrey.

— « J'ai mis la main sur l'individu que nous recherchions. »

Torrey s'adossa à son fauteuil d'un air excédé. « J'étais sûr que vous compliqueriez les choses. Ça va de plus en plus mal pour Miss Driscoll. Nous ne pouvons pas lui trouver d'alibi pour la nuit dernière et croyez-moi, Ed, nous avons essayé. Il y a quelque chose en elle... Si c'était un homme je dirais qu'il a du cran... L'ennui, c'est qu'elle est fatiguée et qu'elle s'embrouille, ou alors c'est sa mauvaise conscience qui commence à la travailler. En un mot, elle s'est tellement enferrée que nous ne pouvons plus la laisser partir. Alors pourquoi venir ajouter de la pagaille ? »

— « Attendez un peu que je sorte mon artillerie ! Passez-moi le téléphone. Il composa le numéro du Quartier Général des Pompiers et demanda à parler au Vieux. « C'est Manning, Chef, est-ce que Sims vous a parlé de l'affaire Burgess ? »

— « Oui Ed. Où en êtes-vous ? Je suis content de savoir que vous secondez la police. »

Manning grinça des dents et lança un coup d'œil à Torrey qui

fit semblant de ne pas avoir entendu. « Chef, vous savez comment c'est, avec les incendies criminels. Il est rudement difficile d'avoir des preuves suffisantes pour le tribunal. D'ordinaire tout est détruit par le feu. Je crois pourtant que j'ai mis la main sur le coupable, mais j'ai l'impression que c'est un dur à cuire. Il ne voudra pas se mettre à table, il faudra lui tendre un piège. Chef, est-ce que vous me soutiendrez si je demande à la police de relâcher un autre suspect, Miss Driscoll ? »

Torrey le foudroya du regard. Le Vieux prit son temps avant de répondre. Il devait certainement repasser dans son esprit les références de Manning, la droiture de son jugement, et penser en plus qu'il était déjà bien assez dur d'avoir à éteindre les incendies involontaires.

— « Je vous soutiendrai, Ed, » promit-il.

— « Merci, Chef. » Manning se tourna vers Torrey qui semblait prêt à l'abreuver de paroles. « Silence et écoutez-moi. » Il commença à lui raconter l'accident des Faucks, mais Torrey était déjà au courant. « Bon, » continua Manning. « Maintenant téléphonez à la police qui s'est occupée de l'accident et demandez deux choses : Primo, y avait-il d'autres témoins dans le ravin avec Burgess ? J'en doute. Mais si quelqu'un veut le savoir, priez-les de prétendre qu'il y en avait. Secundo, cherchez si leur rapport d'accident mentionne qui est mort en premier, Mr. ou Mrs. Faucks. Je parie que personne ne le sait. Si je me trompe, je paye une paire de souliers à chacun de vos six enfants ! »

— « Moi, j'aimerais bien, » dit Torrey. « Mais eux, ils préfèreront des glaces ! » Il regarda longuement Manning avant de prendre le combiné et de composer le numéro. Quand il raccrocha, il poussa un soupir. « C'est bon, c'est encore moi qui achèterai les chaussures. Je sais ce que vous pensez... Mais, au fait, si ça tourne mal je pourrai toujours dire que c'était votre idée à vous ! »

— « Merci de votre aide, » dit sèchement Manning. « Ecoutez, si Burgess était le seul à pouvoir témoigner que l'un des Faucks avait survécu à l'autre, son témoignage pouvait faire basculer toute la fortune du côté d'une des deux familles. Je crois qu'Allenbeck a vu Burgess la nuit dernière et qu'il a compris que ce dernier allait témoigner que Mrs. Faucks était morte *avant* son mari. Peut-être a-t-il essayé d'influencer Burgess pour que la fortune revienne à la famille de la femme et voyant qu'il n'y réussissait pas... il l'a tué. »

Torrey eut une moue désabusée. « Il a probablement deviné ou appris que Burgess n'avait pas encore fait de déposition à son avocat. »

Manning hocha la tête. « C'est pourquoi il faut lui tendre un piège. Il faut lui faire croire que Miss Driscoll était dans le ravin avec Burgess. »

Torrey gémit : « Pour l'amour de Dieu, Ed ! » Il s'assit, les yeux fermés. « Je ne la blâmerais pas si elle nous laissait tomber. C'est rudement risqué pour elle. » Il rouvrit les yeux. « Et pour nous tous. »

— « Elle était amoureuse de lui, » lui rappela doucement Manning.

Les journaux du soir racontaient l'histoire en première page dans un

article ni trop sensationnel ni trop insignifiant car on attendait les réactions des avocats du pyromane prisonnier. On en parla aussi à la radio et à la télévision. Manning entendit tout dans le bungalow en face de celui occupé par Miss Driscoll dans le groupe de maisonnettes. L'histoire disait simplement qu'on l'avait relâchée faute de preuves. Elle était libre d'aller et venir, mais si on lui demandait d'aller témoigner dans le nord pour l'accident des Faucks. elle ne pourrait quitter la ville qu'en compagnie d'une surveillante de police.

Sims secoua la tête en s'apprêtant à quitter furtivement le bungalow avec l'officier de police lorsque Manning et Torrey arrivèrent pour prendre leur tour de garde. « Moi. à sa place, je me méfierais. Qu'est-ce qu'Allenbeck gagnerait à venir se mettre la corde au cou ? »

— « Nous espérons bien qu'il ne se doute de rien. » dit Manning. « Soyez discret, pas un mot à votre femme. »

— « J'ai tout raconté à la mienne, » dit Torrey. « Je lui ai même dit que vous aviez presque acheté des chaussures pour les gosses, Ed. Elle m'a embrassé et m'a dit de prendre bien soin de vous. »

Manning sourit sans cesser de surveiller l'allée qui séparait les deux bungalows. Les capitaines de pompiers ne sont pas armés. Si on en venait aux armes, il savait qu'il pouvait faire confiance à Torrey.

Jusqu'à minuit, les allées et venues des autres locataires et de leurs visiteurs rendirent la surveillance difficile. Puis la nuit s'étira jusqu'au petit matin quand les laitiers et les livreurs de journaux firent leur apparition. Durant la matinée, il y eut les agents électoraux, les encaisseurs, les livreurs. La surveillance changea, avec des hommes déguisés en plombiers, en blanchisseurs, ou simplement en Monsieur Dupont. Torrey partagea la garde de nuit avec Manning. Rien n'arriva. Même chose la nuit suivante.

— « C'est un malin, Ed. » grogna Torrey. « Et bien d'autres choses en plus. Savez-vous comment je me figure qu'il a fait pour ne pas utiliser d'armes ? Juste assommé Burgess, et il l'a brûlé vivant ! » Torrey jura entre ses dents.

Manning regarda en direction de l'appartement de Miss Driscoll. « Cette attente doit lui être très pénible. Elle ne peut pas non plus rester longtemps à pleurer, sans travailler. Mais maintenant que nous avons commencé, il faut bien continuer. Il va falloir nettoyer ce piège pour qu'il ne puisse plus le sentir ! »

— « Je n'ai pas besoin de vous pour savoir ce que j'ai à faire, » dit Torrey. « Vous n'avez qu'à dire à vos hommes de ne pas bouger, je ne veux pas les voir se précipiter pour devenir des héros. »

De bonne heure l'après-midi suivant, dans la rue qui menait au groupe de bungalows, il y eut un carambolage de voitures qui dégénéra en bagarre avec couteaux et revolvers dont on fit semblant de se servir. Les voisins et les passants se tinrent à distance respectueuse, et bien sûr la police n'arriva que... vingt minutes plus tard ! Ce soir-là la Presse, la Radio et la Télévision déchaînèrent leur fureur sur cette honteuse carence de la police. Un petit article en première page, daté de province, se remarquait à peine. Les enfants du premier ma-

riage de Mr. Faucks avaient l'intention de faire valider le testament de leur père dans les jours prochains.

Il y eut plus de visiteurs que de coutume ce soir-là dans le quartier. Ils venaient discuter avec les locataires, de cette odieuse bagarre de rue. Au Quartier Général de la Police et des Pompiers les oreilles bourdonnaient, mais tout le monde tint sa langue. Finalement la nuit tomba, puis vint l'aube. Une autre nuit pour rien. Manning qui surveillait pendant que Torrey dormait, jura entre ses dents.

Il regarda de ses yeux vitreux le laitier arriver avec son casier à bouteilles. L'homme dépassa la maison de Miss Driscoll. Manning se détendit, bâilla puis ferma soudain la mâchoire. Le laitier n'était pas celui des jours précédents. Il se tourna vers Torrey qui ronflait. Non, attendons, ce n'était peut-être que le remplaçant du laitier habituel, et n'était-il pas passé indifférent devant la maison de Miss Driscoll ? De sa cachette et dans la lumière blafarde du petit jour, Manning ne pouvait pas bien voir. Mais y avait-il une ressemblance avec les photos de Frank Allenbeck que Torrey et lui avaient étudiées ?

Revenant sur ses pas, le laitier s'arrêta pour allumer une cigarette mais en tournant son visage de l'autre côté. Manning ne pouvait donc l'apercevoir. Il avança, les litres s'entre-choquant dans le panier, s'arrêta de nouveau puis saisit le goulot d'une bouteille remplie d'un liquide incolore. Posant rapidement son casier, il glissa sa cigarette allumée sous un élastique qui entourait le goulot puis empoigna le tout comme un ballon de football en se tournant vers le store de la chambre à coucher de Miss Driscoll.

Manning hurla : « Allenbeck ! Arrêtez-le ! » Ouvrant brutalement la porte, il se précipita dehors. Allenbeck pivota et lui lança la bouteille. Elle frappa Manning à la poitrine, rebondit sur sa joue, et il l'a rattrapa dans ses mains. Allenbeck bondit vers la rue avec trop d'avance pour que Manning puisse attendre l'aide de Torrey ou des autres policiers. Tout en courant il vit Allenbeck sortir son pistolet. Il lança la bouteille. Elle fit tituber Allenbeck et alla s'écraser sur le mur. Le mégot rougeoyant devait être tombé entretemps. Allenbeck leva son revolver.

— « Vous êtes fou, ne tirez pas ! » l'avertit Manning en se jetant à terre.

L'éclair du revolver traversa les vapeurs d'essence de la bouteille brisée. Une boule de flammes enveloppa immédiatement Allenbeck. Manning saisit un tuyau d'arrosage et essaya de vaincre le feu...

Quelques minutes plus tard, des compagnies de pompiers arrosaient le camion du laitier et les bungalows où le feu naissait. Torrey grinça des dents quand Manning et lui aperçurent le corps calciné d'Allenbeck.

— « Deux en une semaine, ça suffit. Ed. Tâchez de me laisser en dehors de vos incendies pendant un bon bout de temps... »

Manning fixait les restes carbonisés. « Il y a peut-être une justice dans tout ceci, » murmura-t-il. « Mais, tout de même, c'est une atroce façon de mourir. » Il leva les yeux et vit Miss Driscoll sur

le pas de sa porte. Elle avait des larmes dans les yeux, des larmes dont elle n'avait pas honte. Elle arriva à sourire un peu en faisant un signe de la main à tous ceux qui étaient venus la protéger : Manning, Torrey, les inspecteurs, les pompiers et la police.

— « Allons-y, » dit Manning à Torrey. « Je parie que même le café qu'elle fait doit avoir du cran. »

Traduit par Marie-Louise Girard.
Titre original : Legacy in flames.



Le marché du C.L.P.

Rubrique de petites annonces réservées aux membres du Club du Livre Policier.

DEMANDES

Recherche les n° 1 (2 tomes), 4 et 7 de la collection C. L. P. Faire offre à : M. Jean-Claude LANORE, 148, rue de la Pompe, PARIS (16e).

Recherche les tomes 1 et 2 des « *Aventures d'Arsène Lupin* ». Faire offre à : Capitaine HUOT, 5me R.T.M., AUXERRE (Yonne).

Recherche les « *Chefs d'œuvre du crime* » (collection C. L. P.) Ecrire à : Monsieur Roger VITON, 3 Square des Aubades, MARLY-LE-ROI (Seine et Oise).

Recherche les tomes 1 et 2 des « *Aventures d'Arsène Lupin* » ainsi que le n° 4, « *Arsène Lupin contre Herlock Sholmes* ». Faire offre à : Monsieur Pierre CHAPELON, Directeur « TOTAL LIBAN ». Boîte Postale 1225, BEYROUTH (Liban).

Recherche les volumes n° 1 (2 tomes), n° 4 et n° 7 (collection C. L. P.). Faire offre à Monsieur Pierre BERNIS 24, Avenue Victor Hugo, RIVESALTES (P. O.).

Les chefs d'œuvre du crime (collection C. L. P.).
Faire offre à M. LAY, 19 bis rue de Russie, CHERBOURG (Manche).

Tome 2 du n° 1 : *Les Aventures d'Arsène Lupin.*
Faire offre à M. Michel DAGOUSSET, 12 boul. de Port Royal, PARIS (5e).



Une farce trop bien mise au point peut avoir un résultat inattendu... la mort par exemple. Et le meurtrier farceur peut se retrouver lui-même en mauvaise posture.

« REGAN, es-tu là ? »

— « Oui ! » dis-je.

Albright secoua la tête.

— « Je me demande à quoi tu passerais ton temps si tu n'étais pas obligé de travailler pour vivre ? A contempler le ciel d'un bout à l'autre de la journée... à rêvasser ? »

— « Je t'écoute ! »

— « Je sais que tu m'écoutes, mais essaie d'en avoir l'air. Lorsque je te vois regarder par la fenêtre, je suis jaloux de ce qui te captive au dehors. Tu consacres dix pour cent de ton attention à ma personne et à mes misérables difficultés terre à terre, et le reste se disperse dans l'univers. »

— « Tu me parlais de Robert Cramer, si je ne m'abuse ? »

Sam Albright soupira et me tendit le dossier.

— « Robert Cramer a souscrit cette police voilà cinq ans. A cette époque, son cœur était en parfait état. Ou, au moins, normal. »

Je parcourus la première feuille.

Le monde à l'envers

par **JACK RITCHIE**



— « Mais il est mort d'une crise cardiaque ! »

— « Oui. »

— « A combien se monte le capital ? »

— « A deux cent mille dollars ! »

— « A-t-on procédé à l'autopsie ? »

— « Bien entendu. L'un des médecins de la compagnie était présent. Cause de la mort : une défaillance du cœur. Selon les médecins, la maladie remontait à deux ou trois ans. »

— « Tu désires néanmoins que je fasse une enquête ? »

— « Deux cent mille dollars, cela fait beaucoup d'argent ; la compagnie veut des certitudes ! »

Il se frotta la nuque.

— « A première vue, tout me paraît normal. Il n'y a qu'un petit détail qui me préoccupe. Au cours de l'autopsie, le docteur a relevé sur la main droite de Cramer — les doigts, le pouce et la base du pouce — des traces de brûlures. Pas très profondes, sans doute, mais qui se seraient transformées en ampoule si la victime avait survécu. »

— « Il s'était brûlé immédiatement avant sa mort ? »

— « Oui, » dit Albright. « Le docteur de la compagnie a extrait de sa main et de ses doigts de minuscules fragments de verre. Nous les avons fait examiner en laboratoire : c'étaient des fragments d'ampoule électrique. »

— « Est-on absolument certain qu'il soit mort d'une crise cardiaque ? Qu'il n'a pas péri électrocuté par exemple ? »

— « Absolument. Une décharge électrique aurait évidemment pu déterminer la mort. Mais nous n'avons aucun moyen de le prouver. Peut-être démontait-il une ampoule électrique lorsqu'elle lui a éclaté dans la main. »

— « Peut-être ! » Albright sourit.

— « Ce qui m'intéresse, c'est que cette éventualité n'a pas été mentionnée dans le rapport d'autopsie. »

— « Quand est-il mort ? »

— « Il y a trois jours, dans l'appartement d'un ami, un certain Peter Norton. D'après ce dernier, il est venu un soir bavarder en prenant un verre. Il semblait déjà passablement éméché. »

— « L'état de son cœur ne l'empêchait donc pas de boire ? »

— « Peut-être l'ignorait-il ? Peut-être n'en avait-il cure ? Quoi qu'il en soit, vers dix heures, il devint tout pâle et dit qu'il ne se sentait pas bien. Norton se précipita pour aller lui chercher un verre d'eau. Il se trouvait encore dans la cuisine lorsqu'il entendit Cramer pousser un cri. Lorsqu'il revint dans la salle de séjour, Cramer était étendu sur le plancher et offrait toutes les apparences de la mort. Norton demanda du secours, et pendant une heure entière on s'efforça de le ranimer, mais en vain. »

— « Norton n'a donné aucune explication au sujet des doigts brûlés et des fragments de verre ? »

— « Il n'y a pas fait la moindre allusion. Je te laisse le soin de lui poser la question. »

— « Qui est le légataire de Cramer ? »

— « Une certaine Miss Helen Morland. »

— « Miss ?... »

Albright eut un léger sourire.

— « C'est encore mieux que cela. Cramer avait une femme.

Thelma. Il y a six mois, elle était encore la légataire officielle. »

— « Sait-elle que son mari a modifié la police d'assurance ? »

— « Je l'ignore, mais elle ne tardera pas à le savoir. »

— « Cramer et sa femme étaient-ils séparés ? »

— « Pas que je sache ! »

— « Quelles relations le défunt entretenait-il avec la légataire actuelle ? »

— « Nous l'ignorons également. En principe, cela ne nous regarde pas. Nous ne pouvons que faire des suppositions. »

— « Que sais-tu d'autre sur Cramer ? »

— « Il avait fait un héritage, mais si mes renseignements sont exacts, il l'avait en grande partie dilapidé. Je crois bien qu'il a dû sérieusement râcler les fonds de tiroirs pour payer ses primes d'assurance. »

— « Sait-on quelque chose sur Norton ? »

— « Il est célibataire et riche. C'est à peu près tout ce que je sais. »

Je décidai de voir Peter Norton le premier. Il possédait un appartement au troisième étage du Meredith building, sur le bord du lac.

Lorsqu'il m'ouvrit la porte, je déclinai mon nom, exhibai ma carte professionnelle et lui expliquai l'objet de ma visite. Peter Norton était un homme de grande taille avec de petits yeux méfiants.

— « Pourquoi cette enquête ? »

— « Simple formalité, » dis-je. « un certain nombre de formulaires à remplir. »

Il me fit entrer dans la vaste salle de séjour et je ne pus rien voir d'autre. Mais j'avais l'impression que l'appartement comprenait au moins deux ou trois autres pièces.

— « Que voulez-vous savoir ? » demanda Norton.

— « Racontez-moi simplement ce qui s'est passé la nuit où Cramer est mort. »

Il alluma une cigarette.

— « Je n'ai pas grand-chose à dire. Cramer arriva ici vers huit heures du soir. Il voulait bavarder en buvant un verre ou deux. Jim Barrows — mon homme d'affaires — se trouvait là également. Nous trinquâmes tous les trois ensemble. Puis Jim prit congé. Cramer resta. Nous continuâmes à bavarder et à boire. Vers dix heures, Cramer devint soudain tout pâle et réclama de l'eau. Je me précipitai. Je me trouvais encore dans la cuisine lorsque je l'entendis pousser un cri. Lorsque je revins, il était étendu sur le plancher. J'ai appelé la brigade de secours. Mais tous les efforts ont été vains. Il était mort. »

Norton tira une bouffée de sa cigarette.

— « C'est tout ce que je puis vous dire. »

— « Que faisait Cramer au moment de sa mort ? »

Il fronça les sourcils.

— « Lui ? Rien ! Il était simplement assis sur le canapé. »

— « On a découvert, à l'autopsie que les doigts de Cramer étaient brûlés superficiellement et des fragments de verre étaient plantés dans sa chair. Sauriez-vous me dire comment cela s'est produit ? »

Norton se dirigea vers le bar.

— « Je crains de ne pouvoir vous renseigner. »

— « Alors, ce petit accident ne se serait pas produit ici ? »

— « Non. »

— « Il était donc déjà blessé à la main en arrivant chez vous ? »

— « C'est possible, mais je ne l'ai pas remarqué. »

— « Saignait-il de la main ? »

Le visage de Norton s'empourpra.

— « Je vous ai déjà dit que je n'avais rien remarqué. Pourquoi toutes ces questions ? Quel rapport cette blessure bénigne peut-elle avoir avec sa mort puisqu'il a succombé à une crise cardiaque ? »

Une faible odeur de peinture et d'essence de térébenthine flottait dans l'appartement.

— « Cramer ne se plaignait-il pas de sa main ? »

— « Il ne m'en a pas soufflé mot ! » Norton se versa un verre puis se souvint de moi.

— « Voulez-vous boire quelque chose ? »

— « Non, merci. »

— « Cramer était passablement éméché en arrivant ici. Il ne souffrait pas, je puis vous l'assurer. J'ignore où il a pu se blesser à la main. »

— « Depuis combien de temps connaissiez-vous Cramer ? »

Norton haussa les épaules :

— « Deux, trois mois. Nous avons fait connaissance dans je ne sais quelle soirée. Je ne m'en souviens plus. »

— « Connaissez-vous une certaine Miss Helen Morland ? »

Il me considéra pendant un moment puis il dit :

— « Pourquoi ? »

— « Elle est la légataire. »

Les yeux de Norton se rétrécirent et un petit sourire dur effleura ses lèvres. Mais il ne dit mot.

— « Cramer avait une femme, » dis-je. Norton étreignit fortement son verre.

— « Vous n'avez jamais vu Helen Morland ? »

— « Non, je ne la connais pas. » Sa bouche se crispa. « Personne ne la connaît. Elle promène un regard blessé sur tout ce qui l'entoure, cherchant probablement un sujet digne d'éveiller son attention. Elle n'a pas encore trouvé ce qu'elle cherche et ne le trouvera probablement jamais. Peut-être est-elle capable de s'émouvoir, mais c'est une faculté qu'elle n'exerce jamais. »

Norton ingurgita la moitié de son verre.

— « Ce n'est pas qu'elle s'ennuie. Non, elle éprouve une certaine surprise que d'autres êtres puissent exister en dehors d'elle-même. Elle souhaite les voir disparaître... La solitude lui pèse-t-elle ? Je me le demande parfois. A-t-elle même conscience de sa solitude ? je ne saurais le dire. On a parfois envie de lui demander : « De quelle planète venez-vous ? »

— « Cramer en était-il amoureux ? »

— « Oui ! » dit Norton avec une fureur concentrée. « Tous ceux... » Il termina son verre. « Je regrette de ne pouvoir vous aider davantage, Monsieur Regan. »

Par la fenêtre, je voyais le bleu du lac encadré par le bleu du ciel.

— « Vous avez mentionné la présence d'un certain Mr. Barrow, votre homme d'affaires. Cramer l'avait-il déjà rencontré auparavant ? »

— « Non ! »

— « Et naturellement, vous les avez présentés l'un à l'autre ? »

— « Bien entendu ! »

— « Ils se sont serré la main ? »

— « Natur... » Il s'arrêta. Je souris.

— « Si Cramer s'était blessé à la main avant de venir ici, je suis persuadé qu'il n'aurait pas serré de mains. A supposer qu'il l'eût fait, Mr. Barrows aurait sûrement fait une remarque. J'interrogerai Mr. Barrows. » Il y eut un silence pendant lequel Norton darda sur moi des prunelles irritées.

— « Encore une remarque, » repris-je. « Cramer s'est blessé très peu de temps avant sa mort, peut-être même au moment de mourir. »

Norton prit une grande inspiration.

— « Eh bien, soit ! Aux environs de dix heures, une lampe a brûlé. Cramer a voulu la remplacer. Il s'est brûlé la main au contact du verre et l'ampoule a éclaté. Je pense qu'il a dû serrer trop fort. Je vous ai déjà dit qu'il avait beaucoup bu. »

— « L'ampoule a éclaté, et puis, il est mort ?... » Norton revint au bar.

— « J'ignorais totalement qu'il eût une affection cardiaque. Il s'est effondré sous mes yeux, et il est mort. »

— « Pourquoi avoir nié que Cramer se soit brûlé et coupé dans votre appartement ? »

— « Je n'attachais pas la moindre importance à cet accident. Cramer est mort, c'est la seule chose qui compte. »

— « Quelle est la lampe qui a brûlé ? » Norton haussa les épaules.

— « Celle que vous voyez là ! » Je me dirigeai vers la table du fond, voisine du canapé. Je démontai l'abat-jour et examinai l'ampoule.

— « Que croyez-vous ? J'ai remplacé l'ampoule. » Je passai mon doigt sur la surface du verre.

— « Voyez, cette poussière est vieille d'au moins deux semaines. » Le visage de Norton s'assombrit.

— « J'ai emprunté cette ampoule à une autre lampe. Il se trouve qu'elle était couverte de poussière. » Mais ses empreintes auraient dû être visibles sur l'ampoule, or il n'y en avait aucune. Je décidai de n'en rien dire pour le moment et je pris mon chapeau.

— « Veuillez m'excuser du dérangement Monsieur Norton. »

Le gardien de l'immeuble était un homme efflanqué avec la mine harrassée si fréquente chez les gens de sa profession. Il parut soulagé lorsque je déclinai ma qualité : je n'allais pas lui imposer une corvée de plus.

— « Connaissiez-vous ce Mr. Cramer qui est mort il y a trois jours ? »

— « Je le voyais entrer et sortir. Il paraissait toujours plus ou moins éméché. »

— « Quel genre de locataire est Mr. Norton ? » Le gardien eut un sourire lent à s'épanouir.

— « C'est un bon locataire, mais il faut se méfier de lui ! »

— « Pourquoi ? »

— « C'est un farceur. Lorsqu'on lui serre la main, il y a toujours quelque chose qui vous gratouille ou qui vous chatouille la paume. Personnellement, ça ne me dérange pas tellement, surtout qu'à l'époque de Noël il se montre généreux. » Il hocha la tête. « C'est un incorrigible farceur. Il y a un couple qui habite l'appartement voi-

sin du sien. Eh bien, figurez-vous qu'un jour il m'a fait intervertir les robinets d'arrivée d'eau dans la salle de bains. Le robinet d'eau chaude donnait de l'eau froide et vice versa. Vous voyez ça d'ici ! »

— « Connaissait-il ces gens ? »

— « Oh, de simples relations de palier ! »

— « Vous vous êtes introduit dans leur appartement pendant leur absence ? » Il eut un hochement de tête prudent. « C'était histoire de leur faire une blague. Pas la moindre malice. Lorsqu'ils sont venus se plaindre de leur plomberie, j'ai simplement remis les choses en état. Mais ils se demandent toujours ce qui a bien pu se passer. Ni Mr. Norton ni moi ne leur avons jamais révélé le fin mot de l'histoire. »

— « L'appartement de Mr. Norton est-il actuellement en cours de réfection ? »

— « Le propriétaire de l'immeuble n'y est pour rien ! »

— « Cependant, on y effectue des travaux ? »

— « Certainement ! J'ai vu trois ou quatre ouvriers monter là-haut. Je suppose qu'ils en ont terminé. Je ne les ai pas aperçus aujourd'hui. »

— « Lorsqu'un locataire désire redécorer son appartement à ses frais, doit-il solliciter l'autorisation du propriétaire ? »

— « Sans aucun doute. Nous ne voulons pas de transformations saugrenues. »

— « Norton a-t-il sollicité une telle autorisation ? »

— « Euh... Il a oublié. Lorsque je lui en ai fait la remarque, il m'a répondu qu'il faisait effectuer quelques petits travaux pour rendre l'appartement plus gai. Alors je lui ai donné mon accord. C'est un bon locataire et il habite la maison depuis des années. »

— « Avez-vous vu quel genre de travaux il avait entrepris ? »

— « Non. J'ai autre chose à faire que de surveiller les locataires. »

Après l'avoir quitté, je pris la direction de l'avenue Lincoln. L'appartement de Cramer était encombré de meubles trop volumineux pour sa dimension. Ils devaient sans doute provenir d'un appartement beaucoup plus vaste.

Thelma Cramer était brune avec une certaine raideur dans l'attitude.

— « Vous désirez, Monsieur Regan ? » Je décidai de la mettre au courant du changement intervenu dans la police d'assurance, si elle ne le connaissait déjà.

— « Madame Cramer, savez-vous que vous n'êtes plus la légataire de la police d'assurance souscrite par votre mari ? » Le sang se retira lentement de son visage.

— « Mais... c'est... impossible. Lorsque Bob a souscrit la police, je suis certaine qu'elle était portée à mon nom. »

— « Je suis navré, Madame Cramer, mais il a changé tout cela. Depuis six mois ! » Ses yeux se rétrécirent.

— « Qui est la légataire actuelle ? »

— « Une certaine Miss Morland. »

— « Pourquoi votre compagnie ne m'a-t-elle pas prévenue avant ? »

— « Ce n'est pas notre rôle, Madame Cramer. Le souscripteur a toujours le droit de changer le légataire de son assurance quand il le veut et c'est à lui qu'il incombe de prévenir le ou les intéressés, si

toutefois il le désire. » Mme Cramer tordit son mouchoir.

— « Oh, mais je ne me laisserai pas faire ! Nous plaiderons ! »

— « C'est votre droit, Madame Cramer. Connaissez-vous Miss Morland ? » Elle eut un rire âpre.

— « Je l'ai vue, c'est tout ce que je puis dire. Quant à vous dire si elle m'a vue ou non, c'est une tout autre histoire. Pour elle, je n'ai pas plus d'importance qu'un objet. » Elle demeura silencieuse un instant puis elle poursuivit : « Il y a eu d'autres femmes dans la vie de Bob. C'était dans sa nature. Mais ces aventures ne constituaient pour lui que des accidents. Lorsqu'il rencontra Helen, ce fut bien différent. Je m'en suis aperçue immédiatement. Lorsque j'ai su de qui il s'agissait, je suis allée la trouver : je lui ai demandé de lui rendre sa liberté. Je ne sais trop ce que j'espérais, peut-être une scène. Puis elle posa sur moi ses étranges yeux gris et m'étudia pendant quelques secondes. — « Pour ce qu'il m'intéresse, » dit-elle, « vous pouvez le garder chez vous ! » Thelma rougit en évoquant ce souvenir. « Il était complètement ensorcelé par elle, mais elle ne voulait pas de lui. Elle ne désire personne, je pense. » Lorsqu'elle eut prononcé ces paroles, elle me tourna le dos et se remit à sa peinture. Je n'existais plus pour elle. Elle m'avait complètement oublié. Il ne me restait plus qu'à partir ! »

— « Mais votre mari a continué à la voir ? »

— « Oui. Que pouvais-je faire ? » Elle parut perplexe. « Je doute même qu'il se soit passé quelque chose entre eux. Il me parlait d'elle : il me racontait qu'il allait la voir travailler dans son atelier. Jamais su si elle était consciente de sa présence ou non. » Thelma secoua la tête. « Son visage n'exprime jamais aucun sentiment. A-t-elle des accès de joie ou de tristesse comme tout le monde ? Je ne le crois pas. »

— « Miss Morland est artiste ? »

— « Je suppose. Elle peint, mais je ne pense pas qu'elle ait jamais fait une exposition ou vendu un seul tableau. S'intéresse-t-elle même à la peinture ? Je ne saurais le dire. C'est pour elle une occupation... et elle attend. »

— « Elle attend ? » Ses yeux s'élargirent.

— « Je ne sais pas pourquoi j'ai dit cela. Mais c'est vrai. On a l'impression qu'elle attend, je ne sais quoi. »

— « Saviez-vous que votre mari souffrait d'une affection cardiaque ? »

— « Non, il ne m'en a jamais parlé. »

— « A votre avis, le savait-il lui-même ? »

— « Je ne pourrais pas le dire. Depuis six mois, c'est-à-dire depuis qu'il la connaissait, il était malade. C'était visible. Cela provenait peut-être de sa maladie de cœur, mais il y avait autre chose. Il buvait beaucoup trop. Au bout d'un moment il perdait conscience. Il ne pouvait pas dormir et il ne voulait pas manger. »

— « Comment votre mari avait-il rencontré Miss Morland ? »

— « C'est Peter Norton qui la lui avait présentée. » Elle serra les poings. « C'était une sorte de farce : il voulait voir ce que ça donnerait. »

— « Par qui était-il soigné ? »

— « Par le docteur Farrell. Son cabinet se trouve dans le building Brummer. »

Je me levai.

— « Merci d'avoir bien voulu me consacrer quelques instants Madame Cramer. »

Je me rendis au Building Brummer et pris l'ascenseur pour me rendre au cabinet du docteur Farrell. Son assistante m'introduisit et je présentai ma carte.

— « Docteur Farrell, l'un de vos patients, un certain Robert Cramer, assuré par notre compagnie, est mort il y a trois jours. » Le Dr. Farrell était un homme grisonnant, la cinquantaine bien sonnée.

— « J'ai appris cela ! » dit-il. Sur sa demande, l'assistante lui apporta une fiche qu'il étudia.

— « Cramer est mon client depuis dix ans. Il y a deux ans, j'ai décelé une affection cardiaque, j'en ai averti mon client sans l'alarmer inutilement. Je lui prescrivis un régime raisonnable et lui prodiguai les conseils et avertissements d'usage. Lorsque je l'examinai il y a six mois, je constatai que l'état de son cœur avait considérablement empiré. Par ailleurs, son état général n'était guère brillant — affaiblissement général. Cette fois, je m'efforçai de le convaincre de la nécessité de se soigner. Apparemment, il n'a pas suivi mes conseils. »

— « Il n'a jamais parlé à sa femme de l'état de son cœur. »

— « Je suppose qu'il ne voulait pas l'inquiéter ! »

— « Oui, sans doute ! »

Je me rendis ensuite au 231 de la rue Brainard. C'était un immeuble de quatre étages au milieu d'autres bâtiments en briques rouges, dans un quartier de l'ancienne ville où subsistait encore un certain calme. Je fumai une cigarette dans ma voiture et quand j'eus terminé, je pénétrai dans le bâtiment et montai jusqu'à l'atelier situé au dernier étage.

Oui, Helen Morland avait effectivement les yeux gris et un visage entièrement dénué d'expression. Je lui exposai les raisons de ma visite.

— « Saviez-vous que Cramer souffrait d'une maladie de cœur ? »

Je vis ses lèvres former le « non », puis elle parut se raviser, me fixa dans les yeux et répondit :

— « Oui, il me l'avait dit. » Puis elle me tourna le dos et s'éloigna.

— « Saviez-vous que la police d'assurance était souscrite en votre faveur ? » Elle s'arrêta devant son chevalet.

— « Oui. » Cela ne me regardait pas, mais je demandai néanmoins :

— « Pourquoi ? »

Elle saisit une brosse et traça un simple trait.

— « Il disait qu'il m'aimait. Il n'avait pas d'argent, mais il voulait me donner quelque chose plus tard. »

— « En somme il vous faisait don de sa vie. Est-ce que cela vous intéressait ? » Elle tira un autre trait. Je fis le tour de l'atelier. Il y avait un peu partout des toiles, les unes terminées, les autres inachevées. On avait l'impression que, sitôt quitté le chevalet, elles étaient oubliées. Certaines représentaient des sujets, d'autres une juxtaposition de teintes destinées sans doute à susciter une impression. Parfois ce n'était qu'un conglomérat de lignes désordonnées qui n'expri-

maient rien sinon la vacuité du cerveau de l'exécutant.

— « Vous sentez-vous le droit d'accepter cet argent ? »

— « Puisqu'il voulait m'en faire don, » ses yeux se dirigèrent sur moi, « cela vous déplaît ? »

Elle avait des cheveux fins et pâles, d'une couleur difficile à préciser. Ils semblaient luire au soleil.

— « Madame Cramer plaidera. »

— « Naturellement, » dit Helen. « Je m'y attends bien. Mais je ne pense pas que nous allions en justice. Nous trouverons un compromis. Je me contenterai de cinquante mille dollars. »

— « Après la mort de Cramer, sa main était légèrement brûlée et truffée de minuscules fragments de verre, le saviez-vous ? »

— « Non. » Je m'approchai des larges baies donnant sur les toits.

— « Que signifie l'argent pour vous... Ces cinquante mille dollars ? »

— « Cela me donne davantage de temps... »

— « Pour penser aux choses... aux gens ? Pour remuer des idées ? »

— « Pour m'étonner. »

Je revoyais en imagination la bibliothèque populaire, cette montagne de livres... Lorsque j'étais enfant, j'aurais voulu les dévorer tous, jusqu'au dernier. Peut-être n'aurais-je pas dû essayer... Et au-dessus des bâtiments, le ciel. Etait-ce le sommet d'une cage ? Je me surpris à lui demander :

— « Tendez-vous l'oreille lorsque vous regardez là-haut ? Entendez-vous quelque chose ? » Elle était à mes côtés...

— « Oui... mais si faiblement. C'est comme une musique que je n'arrive pas à comprendre tout à fait. » Ses yeux se posèrent sur mon visage.

— « Pourquoi me demandez-vous cela ? »

— « Je ne sais pas ! » Je repris pied sur la terre ferme pour retrouver la réalité quotidienne.

— « Merci de votre attention, Miss Morland. Je dois vous quitter maintenant. » A la porte nous



échangeâmes un dernier regard, puis je me détournai et partis.

La nuit suivante je quittai mon lit et vins me poster près de la fenêtre. Les étoiles qui scintillaient dans un ciel admirablement clair entraînaient ma pensée très loin de ce petit globe terrestre. D'autres yeux se perdaient peut-être dans l'infini... A quoi pensait-elle ?...

Le lendemain matin, je revis Albright. Je lui fis part des explications de Norton, je lui parlai de la poussière intacte sur l'ampoule électrique. Il fronça les sourcils.

— « Je ne vois pas très bien l'importance... Mais pourquoi aurait-il dissimulé un détail aussi insignifiant ? Crois-tu qu'il soit nécessaire de pousser l'enquête ?

— « Oui. »

— « Tu comptes retourner voir Norton ? »

— « Sans doute, mais j'aimerais examiner son appartement pendant son absence. » Albright parut gêné. « Peux-tu me procurer un trousseau de clés ? »

— « Bien sûr... Mais tu ne vas pas... »

— « Je viens de perdre la clé de mon appartement, et je ne veux pas déranger le concierge. » Il soupira.

— « Très bien, mais si tu te fais prendre, souviens-toi que la compagnie n'est au courant de rien ! » Il scruta mon visage :

— « J'ai comme l'impression que tu commences à t'intéresser sérieusement à cette affaire. »

— « Oui ! » dis-je.

Albright quitta le bureau pendant quelques minutes et revint avec le trousseau de clés.

— « Je ne m'en suis pas servi depuis quinze ans. J'espère que les serrures n'ont pas trop changé depuis ! »

Je téléphonai à l'appartement de Norton avant de quitter le bureau d'Albright. Pas de réponse. Je refis une nouvelle tentative à partir d'un drugstore situé à une centaine de mètres de son domicile avec le même résultat.

Lorsque j'atteignis le troisième étage, je sonnai pendant dix minutes à la porte et comme je n'obtenais pas de réponse j'en conclus qu'il était absent. Je saisis le trousseau de clés et au quatrième essai, la porte s'ouvrit. Norton était bien chez lui. Il était assis dans un fauteuil face à la porte et ses yeux étaient braqués sur moi. Il ne fit pas le moindre mouvement. Jamais il n'en ferait plus. Je fermai la porte derrière moi et m'approchai de lui. Aucune trace de blessure, ni par balle ni par lame. Je pénétrai dans l'appartement. Il était vaste et bien meublé, mais quelle que fût la personnalité de Norton, elle n'apparaissait pas dans ses meubles. L'endroit était impersonnel comme une scène de théâtre. Je pénétrai dans la chambre où subsistait encore une odeur de peinture fraîche. Elle offrait l'aspect neutre d'une chambre d'hôtel : lits jumeaux, tables et lampes et deux tablettes. J'ouvris les tiroirs : ils étaient vides. Le placard était vide également. La chambre était neuve. Tout était neuf. J'examinai les boiseries, les châssis des fenêtres, les moulures de plancher. Tout était en bois, fraîchement peint. Tout était parfaitement normal — une chambre à coucher classique. Tout était disposé comme d'habitude sauf toutefois le bouton électrique commandant le plafonnier.

Il était trop haut. On les dispose habituellement à un mètre du sol, environ. Celui-ci arrivait au niveau de la figure. J'appuyai sur le bouton et le plafonnier s'alluma. Je l'actionnai plusieurs fois de suite. Bizarre... Je sentais quelque chose d'anormal. J'examinai le bouton de plus près. Normalement, on doit soulever le bouton pour allumer et le baisser pour éteindre. Mais celui-ci était inversé. En l'abaissant, on allumait et vice versa. Je revins à la salle de séjour, et cette fois la corbeille à papiers, près du bureau, attira mon attention. J'en tirai du papier d'emballage brun et une ficelle. Au-dessous, je découvris les débris d'un cadre et des fragments de carton fort qui avaient été visiblement déchirés. Je rassemblai les morceaux : c'était une gravure encadrée de 30 x 40 centimètres. On pouvait lire le titre en petits caractères au bas de la page. *La reddition de Cornwallis.* Une colonne de soldats, resplendissants dans leurs uniformes rouges, quittaient leurs redoutes. Je défroissai le papier d'emballage. Le paquet avait été expédié par la Galerie d'Art Barclay. Il ne portait pas de timbre. Par conséquent, il avait été livré par porteur, et probablement depuis ma dernière visite, sans quoi j'aurais remarqué le papier d'emballage dans la corbeille en même temps que le cadre brisé et la gravure déchirée en petits morceaux.

Norton avait reçu le paquet, l'avait ouvert puis il avait brisé le cadre et déchiré la gravure.

J'étudiai de nouveau l'image que j'avais reconstituée. Yorktown, octobre 1781. Les troupes défilant musique en tête... Voyons, quel air jouaient-ils ?... Je regardai Norton. Un homme riche.. un homme qui trouvait spirituel d'intervertir des robinets d'eau... Peut-être... J'examinai son portefeuille et n'y trouvai rien d'intéressant à l'exception d'une carte commerciale :

Arthur Franklin
entrepreneur
2714, rue Virginia
Boardman 7-8136

Le pardessus de Norton se trouvait sur le dossier du canapé. Je fouillai les poches et dans l'une d'elles je trouvai un mouchoir souillé de brun clair. Du sang ? Je le mis dans ma poche et parcourus une fois de plus l'appartement en effaçant les empreintes digitales que j'aurais pu y laisser. En quittant l'appartement, je laissai la porte d'entrée légèrement entrebâillée. Je voulais que Norton fût découvert le plus tôt possible afin de savoir de quoi il était mort. Je portai le mouchoir au laboratoire Lytton et Brand et au bout d'un moment l'un des techniciens revint vers moi avec le résultat de l'examen.

— « C'est de la peinture, » dit-il, « brune ou plutôt auburn. Saturation lente, faible brillance. Peinture ordinaire à usage intérieur. Peut s'employer pour une infinité de choses. »

Le bureau d'Arthur Franklin se trouvait dans une petite bâtisse au fond d'une cour, sous le viaduc de la vingt-septième rue. C'était un homme de grande taille qui fumait avec délices un mégot de cigare.

— « Que puis-je faire pour vous ? » Je lui fis voir ma carte.

— « Vous avez récemment exécuté quelques travaux pour le compte d'un certain Norton. » Il sourit légèrement.

— « En effet ! »

— « En quoi ces travaux consistaient-ils exactement ? » Il réfléchit un moment.

— « Vous êtes de ses amis ? »

— « Non. Ceci fait partie de mon travail. » Il prit le parti de parler.

— « C'est la commande la plus extravagante que j'aie jamais reçue. Mais comme il payait bien... D'ailleurs, il ne tenait pas à ébruiter la chose. Pendant la durée des travaux il nous alloua un petit supplément pour s'assurer de notre discrétion. » Franklin se renversa dans sa chaise. « Nous avons eu des difficultés inouïes. Nous avons dû tout changer de fond en comble : nous avons cloué les tapis au plafond et vissé tous les meubles la tête en bas. Le lustre était planté à l'envers au beau milieu du plancher. » Je ne m'étais pas trompé — « une pièce à l'envers... un travail gigantesque pour une farce de carabins... mais il en avait les moyens. On plaça les lambris au plafond et l'on renversa les portes. Il fallait également boucher toutes les fenêtres pour les faire passer pour des murs. Il ne fallait pas que la victime pût jeter un coup d'œil à l'extérieur et s'apercevoir que le monde n'était pas du tout renversé. » Il savourait l'extravagance de la farce.

— « Norton ne m'a pas dit à quoi pouvait servir cette chambre mais c'était facile à deviner. J'ai déjà entendu parler de farces de ce genre. Il fait venir un ami à son appartement et le fait boire à tomber ivre mort. Puis Norton le transporte dans la pièce truquée. Pendant ce temps, il observe la scène à travers un judas. »

— « L'ami revient à lui, mais il est encore dans les vapeurs. Il regarde autour de lui et s'imagine qu'il marche au plafond, comme une mouche. Il est pris de panique. Il essaie de ramper le long des murs pour retrouver ce qu'il croit être le plancher. Une scène inénarrable ! »

Oui, pensai-je, Cramer s'est réveillé dans la pièce truquée. Il a vu les murs suspendus au-dessus de lui. Il s'est cru au plafond. La terreur s'est emparée de lui. Que s'est-il passé ? Il va choir d'un instant à l'autre. Instinctivement, il se raccroche à l'objet le plus proche, le lustre. Son cœur s'est mis à battre follement, puis c'est la crise et ses doigts qui écrasent l'ampoule.

— « La plaisanterie a été de courte durée, » poursuivit Franklin. « Norton nous a rappelés il y a deux jours et il nous a fait démolir tout le travail. Et pressé avec ça ! Il a fallut tout remettre en place, dans l'état exact où la chambre se trouvait auparavant ! »

Vous avez pourtant oublié une chose, pensai-je. Vous avez oublié de remettre le commutateur électrique à la hauteur normale et d'en inverser le sens. Cramer était mort dans la chambre à l'envers et cette fois ç'avait été le tour de Norton d'être pris de panique. Il ne fallait pas que Cramer fût trouvé dans cette pièce de cauchemar. La presse s'emparerait de l'affaire. Des poursuites seraient peut-être intentées contre lui. Norton aurait préféré sortir le cadavre hors de l'appartement, mais c'était impossible. On aurait pu le voir. Il l'avait donc traîné dans la salle de séjour et prétendu qu'il y avait trouvé la mort. Aucune raison, maintenant,

de fouiller l'appartement de Norton et de découvrir la chambre à l'envers. Peut-être n'avait-il pas remarqué la blessure que Cramer portait à la main ? Et s'il l'avait remarquée, peut-être l'avait-il dédaignée comme un détail sans importance. Cramer était mort d'une crise cardiaque, c'était le point essentiel. Pourquoi s'inquiéterait-on de la main ? La pièce à l'envers était parfaite jusqu'au moindre détail. Pour apporter la touche finale, il avait commandé une gravure spéciale afin de l'accrocher au mur. Elle était arrivée trop tard. Hier peut-être, ou de bonne heure dans la matinée. Il l'avait déchirée en petits morceaux et jetée dans la corbeille à papiers. La gravure montrait les soldats britanniques effectuant leur reddition musique en tête — une musique qui jouait un vieux refrain anglais : *Le monde à l'envers.*

— « Je me demande si la farce a réussi, » dit Franklin, que l'idée réjouissait visiblement. Il ne saurait jamais. Chaque jour des centaines de personnes meurent dans les villes de crise cardiaque. A la mort de Cramer, on n'avait pas fourni de détails. Une simple mention : « Mort dans l'appartement d'un ami. » En quittant Franklin, je repassai devant l'appartement de Norton. Une voiture de police-secours et une ambulance étaient parquées le long du trottoir. Je revins vers le centre de la ville, dans le bureau d'Albright. Il écouta mon histoire, puis secoua la tête.

— « C'est fantastique, mais cela ne nous apporte rien en dehors de la satisfaction de notre curiosité. Nous sommes toujours obligés de payer l'indemnité d'assurance. Norton aurait pu s'attirer des tas d'ennuis, mais puisqu'il est mort, nous n'avons aucun intérêt à ébruiter cette histoire. »

— « Tout dépend de la façon dont Norton est mort. S'il a succombé à une crise cardiaque, l'affaire est classée. »

Albright hocha la tête.

— « Je vais me mettre en rapport avec le coroner et lui demander de me téléphoner lorsqu'il s'occupera de Norton. On pratiquera probablement l'autopsie. Je n'ai pas l'impression que Norton ait été examiné par un médecin après sa mort. »

Le soir venu, je me trouvais dans mon appartement, lorsque je reçus un coup de téléphone d'Albright.

— « Norton est mort empoisonné, » dit-il sans aucun préambule.

— « Suicide ? »

— « C'est douteux. Pas de lettre. La police a pris l'affaire en mains. Je viens de parler au lieutenant Henricks. Il a fait fouiller l'appartement de fond en comble. Aucune trace de poison. »

— « Norton aura peut-être tout avalé. »

— « Peut-être, mais il l'aurait tout de même entreposé dans un récipient quelconque : une boîte, une enveloppe. Henricks n'a rien trouvé. Il semble que Norton soit rentré juste au moment où le poison faisait son effet. Son pardessus était jeté sur le canapé. Il semble probable qu'il ait été empoisonné au dehors. »

— « La police a-t-elle une idée à ce sujet ? »

— « Henricks ne m'en a rien dit, mais j'en doute. Le drame n'est vieux que de quelques heures.

J'imagine qu'il va passer au crible toutes les relations de Norton. »

— « Quand Norton est-il mort ? »

— « Le coroner estime que le décès a dû se produire aux alentours de onze heures. »

Je raccrochai, puis me versai un verre et allumai une cigarette. Je pensais à toutes sortes de choses et je pensais à elle. Attendait-elle ? Serais-je comme les autres ? Me suffirait-il d'être sur mes gardes et d'attendre ? A dix heures trente, j'écrasai une dernière cigarette sur le cendrier et me dirigeai en voiture jusqu'au 231 de la rue Brainard. En sortant de l'auto, je levai les yeux. De grands rais de lumière montant des lucarnes repoussaient les ténèbres. Lorsque j'ouvris la porte d'entrée, une odeur de peinture me monta aux narines. Dans la demi-obscurité de l'entrée, il était difficile de reconnaître les couleurs exactes, mais il me sembla que les murs avaient été peints en vert et la rampe de l'escalier en brun. Auburn. A deux mètres de hauteur, à demi-caché par l'ombre de la rampe, étant pendu un écriteau : *Peinture fraîche*. Je pressai le bouton de l'appartement n° 1. Le concierge était en pantoufles et répandait autour de lui une odeur de bière.

— « Vous désirez ? »

— « Quand avez-vous repeint votre entrée ? » Il se rembrunit.

— « C'est pour me demander cela que vous m'avez dérangé ? »

— « Oui. » Il reconnut mon visage et comprit que je voulais une réponse.

— « Aujourd'hui, » dit-il, assez mal à l'aise.

— « Aujourd'hui seulement ? »

— « Bien sûr. » puis il se reprit. « C'est-à-dire qu'on a commencé hier. Au dernier étage. Mon gendre s'est mis au travail à quatre heures de l'après-midi. Il a un emploi régulier, et ceci est pour lui un petit extra. »

Je montai l'escalier. Je l'entendis fermer la porte et tourner le verrou derrière moi. Helen ouvrit la porte et me fit entrer avec un regard lointain. Elle sourit doucement.

— « Je vous attendais. »

— « Peter Norton est mort, » dis-je, « empoisonné. »

Elle se dirigea vers l'électrophone et diminua légèrement le volume du son.

— « Vraiment ? »

— « Norton venait-il souvent vous voir ? »

— « Il venait bavarder et me regarder travailler. Quelquefois je l'écoutais. »

— « L'écoutiez-vous lorsqu'il parla de la chambre à l'envers ? »

— « Oui. »

— « Norton est venu ici la nuit dernière, n'est-ce pas ? »

— « Voulez-vous boire quelque chose ? »

— « Il était ici la nuit dernière ! » dis-je. « L'entrée est mal éclairée et il a touché la peinture fraîche. Il s'est essuyé la main avec son mouchoir, mais ses empreintes doivent encore se trouver sur la rampe. Elles prouvent qu'il se trouvait ici la nuit dernière. » Elle prit deux gobelets de cristal dans un petit meuble.

— « La police n'est pas venue ici. »

— « Elle ignore cette circonstance. Je suis le seul à la connaître. »

Elle sourit.

— « Alors, je n'ai pas à m'inquiéter ! »

— « Helen, je suis obligé de le leur dire ! » Elle me regarda.

— « Mais pourquoi ? »

— « Un meurtre a été commis ! »

— « Et les soupçons se porteront sur moi ? Il y aura une enquête ? La police découvrira qui je suis ? Où j'étais ? »

— « Oui. » Sur l'électrophone, la musique s'arrêta. Il y eut un déclic et un nouveau disque vint se poser sur le plateau. La musique reprit, mais la pièce était froide.

— « Vous n'aviez pas besoin de me le dire ! »

— « Mais vous me l'aviez demandé et je ne puis vous mentir. Vous savez pourquoi, n'est-ce pas ? Et vous ne préviendrez pas la police ? » Je ne répondis pas. Elle posa les verres et se dirigea soudain vers une toile adossée à une chaise.

— « Je ne me souviens même pas avoir fait cette peinture. A quoi pouvais-je bien penser ? »

— « Avez-vous trempé dans la mort de Cramer ? »

— « Norton m'avait dit qu'il mettait la chambre à l'envers. Je savais que le cœur de Cramer était en mauvais état, en très mauvais état. Et je savais que l'assurance qu'il avait souscrite était à mon nom. Je persuadai Norton de faire de Cramer la première victime de sa farce. Bien entendu, Norton ignorait mes raisons. » Ses yeux fouillèrent les miens.

— « Cela vous choque ? Pourquoi ? »

— « Supposez que Cramer ne soit pas mort ? »

— « J'aurais trouvé autre chose. »

— « La vie et la mort sont pour vous des choses tellement simples ? » Elle examina une autre toile. « J'aime le bleu. Je le préfère à toute autre couleur. Je n'ai jamais dit cela à personne. »

— « Pourquoi avez-vous tué Norton ? »

— « Il allait me dénoncer à la police... à moins que je ne lui cède. Ce n'est pas une mort désagréable. Le sommeil au bout d'une demi-heure, puis la mort un quart d'heure après. »

— « Mais qu'aurait-il pu dire à la police ? Il ne pouvait rien prouver et il se serait compromis lui-même. »

— « Il n'aurait même pas parlé de Cramer. Il aurait écrit une lettre anonyme à la police. Il aurait parlé des autres. Il ne les connaissait pas tous, mais pour celui qui a précédé Cramer, il savait. Et il soupçonnait qu'il y eût d'autres victimes ? »

— « Combien ? »

— « Cinq, » elle fronça les sourcils, « ou peut-être six. Cela n'a pas d'importance. Mais ils sont tous morts et la police finirait par découvrir quelque chose et me faire du mal. Je n'ai pas toujours été Helen Morland. » Elle fixa ses yeux sur moi. « Je ne veux pas aller en prison. J'aime mieux mourir. Je tuerais encore plutôt que d'aller en prison. »

— « Ce ne serait peut-être pas la prison. » Ses yeux s'élargirent.

— « Que d'autres pensent que je suis folle, je n'en ai cure. Mais vous-même, le pensez-vous ? »

— « Je dois prévenir la police, vous le savez bien ! »

— « Mais nous sommes différents des autres... devons-nous obéir à leurs règles ? »

— « Oui. »

Son visage était pâle.

— « Je n'ai jamais aimé personne avant vous. Faut-il que je perde tout maintenant ? » Je ne dis rien, je ne pouvais pas lui répondre.

— « Quand allez-vous prévenir la police ? »

— « Je ne sais pas. »

— « Demain matin ce sera assez tôt. Je ne m'enfuirai pas. Je ne saurais où aller. Je n'attends plus personne. » Elle eut un pâle sourire.

— « Un baiser ! Un seul baiser ? »

Ensuite, je rentrai chez moi. Je bus et j'attendis.

L'aube froide se levait lorsque je téléphonai à l'appartement d'Helen. Il n'y eut pas de réponse. Je n'en attendais aucune.

Elle ne s'étais pas enfuie, mais elle était partie.

Et de nouveau le monde était solitaire.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Upside down world.

Les professionnels



Triste jour pour un honnête représentant de l'ordre, que celui où il a le devoir de déclarer coupable un ami respecté.

par

MICHAEL ZUROY

Le docteur Hutchinson déclara :

— « Je ne pense pas qu'il y ait une véritable arthropatie dans votre main ; probablement une chondroarthrite, le cartilage de l'articulation est enflammé, peut-être des suites d'une blessure mineure que vous avez oubliée. »

L'inspecteur Timothy Shelley regarda le docteur qui, le cheveu rare et l'œil compréhensif, était assis de l'autre côté du bureau.

— « Ce qui signifie ? »

— « Je vous rendrai sans doute l'usage de votre main. Nous allons commencer un traitement diathermique. Je suppose que votre main droite vous est indispensable, n'est-ce pas inspecteur ? »

— « Si vous ne m'arrangez pas ça, docteur, je devrai quitter la police, » dit Shelley.

Le docteur jeta un regard aigu sur le visage tranquille et sombre de Shelley :

— « Et cela vous déplairait, hein, inspecteur ? Vous aimez votre métier ? »

— « C'est le seul boulot qui ait un sens... pour moi ! »

— « Je comprends, » assura le docteur Hutchinson, « il en est de même pour moi envers la médecine. » Ses manières se firent plus distantes. « Bon, voyons le premier traitement. Entre les traitements, je veux que vous vous massiez autour de ces articulations ; légèrement, à vos moments perdus. Regardez, voilà la technique. »

Le premier traitement diathermique sembla soulager les articulations douloureuses de Shelley.

— « Je suis rudement content, Docteur, observa Shelley. J'aurais pu aller voir un toubib de la police, mais on vous a chaudement recommandé. »

Le téléphone sonna. Le docteur répondit et tendit le récepteur à Shelley, paraissant un peu surpris :

— « C'est pour vous. »

Shelley écouta un court instant, répondit :

— « O. K. Sam, compris ! »

Il raccrocha.

— « C'était pressé, docteur, j'espère que cela ne vous gêne pas. D'habitude j'avertis mes subordonnés du lieu où je me rends, dans le cas où un coup arriverait... »

— « Je crois que c'est le cas ? » Le regard du docteur était franchement inquisiteur.

— « Cela va faire du bruit dans les journaux, répondit Shelley. Je peux même tout vous dire. Il s'agit d'un meurtre. La victime était un docteur, d'ailleurs. »

— « Curieux, » fut le commentaire d'Hutchinson, « vous semblez avoir beaucoup à faire aux docteurs. »

Shelley secoua la tête :

— « Rien d'étonnant, Doc. Ne me demandez pas pourquoi mais les choses semblent toujours vous arriver toutes à la fois. C'est la vie. Il s'agissait du Docteur Stewart Kenwood, habitant à l'est de la onzième rue. Vous le connaissiez ? »

Hutchinson réfléchit.

— « Kenwood... non, je ne le connaissais pas. »

— « Bon, je dois me remuer. Shelley prit son chapeau. Vous avez bien dit, jeudi soir à sept heures n'est-ce pas docteur ? A bientôt donc à moins que je ne sois empêché. »

— « Et n'oubliez pas de vous masser, » recommanda le docteur.

Tandis qu'il descendait vers la

ville, l'inspecteur eut tout loisir de penser, mais pas à sa main droite douloureuse, crispée sur le volant ; il se sentait rassuré sur ce point. Ce qui le tracassait était de savoir s'il devait ou non dire adieu à la police. »

Sa main blessée aurait pu faire pencher la balance. A présent, tout était à reconsidérer. La question, pure et simple, était... l'argent.

Après quatorze ans passés dans la rousse, cela lui serait un véritable arrachement de la quitter, mais il se devait à sa famille aussi. Les deux enfants grandissaient. Il comptait bien les envoyer à l'université un jour. Sa femme s'était toujours arrangée, bien sûr, avec son salaire, sans jamais se plaindre, lorsque c'était juste ; il voulait mieux pour elle. Elle n'avait jamais goûté au luxe avec sa paye d'inspecteur.

Il avait tourné et retourné cela dans sa tête depuis bientôt quinze jours, depuis que son beau-frère, qui travaillait dans les transports par camions, lui avait offert l'affaire :

— « Pourquoi travailler pour des haricots, Tim ? avait-il argumenté. Qu'est-ce qu'on te donnera à la fin ? Une retraite à la noix ou peut-être quatre planches avant que ton temps ne soit arrivé ? Je te donne une chance de faire du fric. Décide-toi, mon ami, je ne pourrai pas te faire cette offre longtemps ! » Ce qui, pensait Shelley, se comprenait fort bien si on ne voulait pas faire du sentiment.

Elsa avait dit :

— « C'est à toi de décider, chéri. J'ai épousé un flic et, si telle est ta vocation, je m'en contenterai. » Shelley savait que dans le cas contraire elle ne le lui cracherait jamais à la figure. Voilà quelle sorte de femme était Elsa. Un mari se devait d'entretenir généreusement une telle femme, du moins pendant qu'elle était encore assez jeune pour désirer et apprécier les cadeaux.

Shelley gara sa voiture en double file dans la onzième rue. Il fit un signe de reconnaissance aux policiers sur le trottoir et grimpa les escaliers usés du perron.

Toute pensée personnelle l'avait déserté, balayée par la conscience du problème présent. Cette concentration d'esprit lui était familière, ses sens s'aiguisaient, ses forces revenaient. C'était lui, le lieutenant Timothy Shelley de la brigade criminelle, un homme à l'aspect sombre, grand et mince, au regard franc, transparent, pénétrant mais indéchiffrable.

Shelley trouva dans la pièce quatre policiers, un homme qui relevait les empreintes digitales, un autre qui prenait des clichés, le Docteur d'Amico, le coroner adjoint et enfin trois hommes en civil.

Il examina les lieux.

La salle d'attente était si vieille qu'elle avait piètre apparence avec ses fauteuils affaissés d'un vert foncé. Le cabinet du docteur contenait un bureau avec des classeurs surmontés d'un amas de livres poussiéreux, de papiers et autres revues médicales. A côté des classeurs s'empilaient des paperasses, des carnets d'ordonnances qui semblaient avoir été jetés là, oubliés aussitôt que l'imprimeur les avait apportés. Une bibliothèque qui courait le long d'une paroi supportait encore plus de livres et de revues rangés au hasard. De toute évidence, le

docteur Kenwood n'avait pas dû être quelqu'un de très soigneux.

Le cadavre lui-même, cependant, était tout à fait en ordre, les membres bien droits, les vêtements bien propres et même le nœud papillon. Le visage irrégulier, la petite moustache, la tête dégarnie avaient un air de gravité figée. Tout paraissait en ordre... n'était la tache qui couvrait presque tout le plastron.

— « Poignardé, » dit laconiquement l'inspecteur Sam London.

Shelley acquiesça de la tête. Ses yeux fouillèrent le corps puis, sans hâte, comme pas à pas, firent le tour de la pièce. Il examina un carnet d'ordonnances posé sur le bureau. Il portait des traces de crayon, d'une écriture tremblante. Seulement deux lettres : D et R.

Après le R le crayon avait imprimé une ligne jusqu'au bas de la feuille. Shelley regarda de plus près et trouva des marques de crayon sur le vieux bureau verni, il baissa les yeux et trouva l'objet sur le tapis, un crayon à la pointe émoussée, auquel les inspecteurs n'avaient pas touché. ».

Shelley souleva la feuille imprimée pour étudier les profondes impressions laissées sur les suivantes. On avait dû appuyer très fortement sur le crayon.

Le regard de Shelley rencontra ceux des trois hommes en civil.

— « Il a essayé d'écrire un message avant de mourir, » dit Shelley.

— « Sans doute pour désigner le meurtrier, » approuva le gros Joe Beemis.

Ed Hawley sourit d'un air approbateur. Les yeux de London eurent une lueur glacée dans son visage de fouine.

Shelley commença à masser les articulations de sa main droite comme le lui avait montré le docteur Hutchinson.

— « Vous semblez avoir quelque chose derrière la tête, » dit-il, « videz votre sac. »

— « Nous avons fouillé dans les dossiers du docteur avant votre arrivée, » répondit London, « et nous y avons trouvé un certain Horace Drake, D. R., vous comprenez ? »

— « Comme ça ? » ironisa Shelley continuant ses mouvements de massage.

— « Et pourquoi pas ? Où trouve-t-on dans nos manuels qu'il faut toujours rechercher la difficulté ? »

— « Là, vous marquez un point, » reconnut Shelley, toujours en se massant la main.

— « D'après cette fiche, Drake n'est pas venu depuis plus d'un an. »

— « Supposons que Drake soit un client mécontent, ayant cru que le docteur s'était trompé gravement sur son cas. Hein ? cela arrive à tous les docteurs. »

— « Bon, de toute façon, c'est une piste, » concéda Shelley, « maintenant dites-moi tout ce que vous savez. »

Ed Hawley prit la parole :

— « Pas grand chose jusqu'ici, » commença-t-il d'une voix douce, « nous avons interrogé le concierge et fureté par-ci par-là. Kenwood laisse une femme et deux enfants, tous deux célibataires. Ils ne sont pas chez eux en ce moment. Ils habitent dans un appartement de six pièces en bas. Le concierge dit qu'ils mangent vers six heures trente, aussi devraient-ils bientôt arriver. Pas de domestiques à temps plein. Kenwood introduisait ses clients lui-même. »

— « On a trouvé le corps vers trois heures trente, » remarqua Joe Beemis d'une voix traînante. « Un client avait alors rendez-vous, une Mrs. Hummering. C'est elle qui l'a découvert. »

—« J'ai l'impression que cette Hummering n'est pas dans le coup, » ajouta Sam London. « Nous l'avons renvoyée chez elle. On pourra l'interroger quand elle sera plus calme. Le docteur d'Amico estime que la mort a dû se produire vers treize heures trente, quatorze heures. Il n'avait aucun rendez-vous avant quinze heures trente. »

— « Pas de signes de cambriolage ? »

— « Pas encore. Tout porte à croire que le meurtrier a agi rapidement puis s'est esquivé. D'après les apparences, il n'a pas dû y avoir beaucoup de lutte. Un client essayant de se venger aurait pu prendre le toubib par surprise... »

— « C'est vrai, » approuva Shelley. « Bon, essayons encore quelques possibilités : D. R. pourrait signifier « docteur ». Il a pu vouloir nous dire que son agresseur était docteur. Ou encore droguiste, drapier, perceur (1), ivrogne (2). Peut-être aussi s'agit-il de quelqu'un : Driscoll, Dryden, Drushberg, Drinwater... ou peut-être enfin commençait-il à peine à écrire une ordonnance quand on l'a poignardé !... »

— « D'accord chef, » interrompit London. « D'accord, ça n'a pas de fin, cependant Drake reste dans le coup et de toute façon c'est une idée. »

— « Bien sûr il faut vérifier la piste Drake, » dit Shelley, « mettez-vous-y tout de suite. »

(1) en anglais : driller.
(2) » » : drunk.

Après le départ de London, Shelley fit venir le concierge dans la salle d'attente. Il se laissa aller en arrière sur sa chaise et se massa les articulations tandis que Beemis et Hawley interrogeaient plus avant le vieux bonhomme au teint rubicond. Il se nommait Janus Gerstein. Il vivait avec sa femme dans l'entresol. Dans un flot de paroles il soutint ne rien savoir du meurtre.

— « Qui habite en haut ? » demanda Hawley.

— « Trois jeunes femmes font de courtes apparitions, paient le loyer aux Kenwood. Comme je vous l'ai déjà dit les Kenwood sont propriétaires de l'immeuble. »

— « Que savez-vous d'elles ? Quelles sont leurs occupations ? »

— « Elles travaillent toutes trois, ont des amis masculins, c'est tout. Elles rentreront bientôt. » Gerstein découvrit quelques chicots dans un sourire d'amusement féroce. « Elles vont avoir un choc, non ? »

— « Qui est entré ou sorti de la maison aujourd'hui ? »

— « Je ne vois pas tout le monde, » protesta Gerstein, « j'ai du travail et je suis dans l'entresol ; quelquefois même je travaille au fin fond de l'immeuble. »

— « Dites-moi exactement ce que vous avez vu de vos propres yeux, s'il vous plaît. »

— « Eh bien, ce matin, d'abord les trois jeunes dames sont sorties, puis Danny, le fils aîné du docteur, qui travaille en ville comme comptable ; aussitôt après Arthur, le cadet, pour aller à l'université ; vers dix heures le docteur a sorti l'auto pour faire ses visites ; une heure plus tard Mrs. Kenwood, sans doute pour faire des commissions

ou voir des amis ; une dame très occupée, Mrs. Kenwood. »

— « Rien ne semble vous échapper, » interrompit Joe Beemis de sa voix traînante.

— « Le matin, non, je travaille sur le devant, j'astique, je balaie, je sors et rentre les poubelles. L'après-midi, oui, beaucoup de choses m'échappent. Cependant, cet après-midi j'ai vu une espèce de représentant qui essayait d'entrer. »

— « Comment était-il ? »

— « Bien habillé, un type à l'air intelligent. Voyant la porte fermée il m'a demandé de l'ouvrir. J'ai répondu : pas la peine il n'y a personne, de plus, les représentants n'ont pas le droit d'entrer. Plus tard, vers une heure trente, le docteur est revenu. Ensuite je ne sais plus jusqu'à ce que la grosse dame hurle dans le bureau. Je grimpe quatre à quatre, vois le docteur sur le sol, aussi mort qu'un hareng mort et j'appelle les flics. »

— « Que vendait ce représentant ? » demanda Hawley.

— « Sais pas, sa valise était fermée. »

— « Etait-il venu en voiture ? »

— « Je n'en ai pas vu ! »

— « Est-il resté dans le voisinage ? »

— « Je l'ai vu pénétrer dans d'autres immeubles ! »

— « D'après ce que vous nous avez dit de votre emploi du temps, il aurait pu venir un peu plus tard sans que vous le remarquiez ? »

— « Oui. »

— « Très bien, je vous remercie. On aura encore besoin de vous. Voulez-vous dire à votre femme de nous rejoindre s'il vous plaît ? »

En franchissant la porte, Gerstein, s'arrêta tout à coup, comme s'il avait heurté un mur. Son dos massif pivota lentement.

— « J'oubliais, la grosse dame qui a découvert le corps est venue deux fois. »

— « Vous voulez dire qu'elle était déjà venue le matin, avant de le découvrir ? »

— « Oui, je l'ai vue descendre les escaliers. »

— « Elle avait pénétré chez le docteur ? »

— « Sais pas. Je l'ai seulement vue dans les escaliers. »

— « Quand ? Avant ou après le retour du docteur ? »

Le visage de Gerstein se plissa sous l'effort de réflexion.

— « Peux pas me rappeler. »

— « Bon, pensez-y, » dit Hawley. « Merci beaucoup. » Il se tourna vers Shelley après le départ de Gerstein.

— « Il semble que Mrs. Hummering ne soit pas aussi innocente qu'elle le paraît. »

L'interrogatoire de Mrs. Gerstein n'apporta rien de neuf. Les demoiselles du dessus revinrent enfin de leur travail. La nouvelle leur fit un choc et les rendit nerveuses mais on ne put rien tirer d'elles non plus. Mrs. Kenwood fit son apparition, c'était une femme osseuse. Ses cheveux couleur de chanvre étaient coupés à la hâte suivant la dernière mode. Elle arrivait d'un cocktail pour retirer le souper du four électrique ; elle trouva la maison grouillante de policiers. On n'y alla pas par quatre chemins pour lui annoncer la nouvelle. Elle s'évanouit. Un policier resta avec elle dans la chambre.

Les deux fils arrivèrent, à leur tour, séparément. Remarquant la

pâleur d'Arthur, Shelley ne se sentit pas le cœur de l'interroger tout de suite. L'aîné, les yeux perçants dans un visage mince, portait des lunettes et semblait mieux supporter le coup.

— « Dan, dit Joe Beemis pendant que Shelley se massait la main, vous avez une idée sur l'affaire ? »

Dan Kenwood secoua la tête :

— « Je ne peux pas encore y croire. Papa était un homme doux. Je ne lui connaissais pas d'ennemis. »

— « Les ennemis ne sont pas toujours au grand jour, » remarqua Beemis. « Ce que vous pouvez faire, Dan, est de nous dresser une liste de toutes les personnes qui, à votre connaissance, avaient des relations avec votre père. Et je dis bien tout le monde, y compris le coiffeur, les amis, les parents, les collègues médecins. Avec quels services ou hôpitaux travaillait-il ? Vous pourriez nous éviter une grosse perte de temps. S'il était empêtré dans une affaire louche, ne nous le cachez pas, Dan, la chose importante est de trouver le meurtrier, n'est-ce pas ? »

— « Je ne suis pas au courant d'affaires louches, » dit Dan, « mais je ferai mon possible pour le reste. »

— « Bien. Encore quelque chose d'important. Connaissez-vous quelqu'un dont le nom commence par DR ? »

Dan réfléchit quelques instants :

— « Je ne vois pas pour le moment. Peut-être mon frère ! »

— « Arthur ? »

— « Le Batteur » (1). C'est son surnom. Il tapait toujours sur les tambours, tout petit, mais on l'appelle encore le Batteur aujourd'hui. »

Shelley massait ses articulations. « Hum, pensa-t-il, rien n'est trop tiré par les cheveux dans notre boulot. » Les archives en contenaient la preuve.

Le cadavre enlevé et les experts partis, Shelley se trouva seul ; il se rendit dans le bureau intérieur. Il déambula à petits pas dans le bureau et la salle d'attente. Beemis et Hawley s'acheminaient vers le Commissariat Central pour faire leurs rapports. Dehors, un policier était de faction, mais ici le calme était revenu, calme qui emplissait l'esprit de Shelley ; il pouvait réfléchir.

Il téléphona à Elsa et lui expliqua tout. Il mangerait sur le pouce et rentrerait plus tard. Il commença par lire les papiers du docteur, examinant minutieusement chaque note, facture ou gribouillage. C'était un travail qu'il préférait faire lui-même ; un seul petit chiffon de papier pouvait fournir la réponse, mais un seul instant d'inattention pouvait aussi la faire manquer. La correspondance avec des clients, des collègues, des sociétés de matériel médical, les notes de blanchisserie, une facture d'un imprimeur pour la livraison de mille feuilles à en-tête, cent carnets d'ordonnance, mille enveloppes, le double d'un rapport de visite pour une compagnie d'assurance, le double, encore, d'une commande de deux paquets de coton chirurgical, tout pouvait avoir son importance. Mais après deux heures de travail, les yeux de Shelley commencèrent à papilloter ; il décida de s'arrêter pour ce soir. Il se

(1) Drummer en anglais.

laissa aller en arrière dans le fauteuil du docteur et promena son regard dans la pièce mal entretenue. Cela le tracassait, ce laisser-aller des files de bouquins, de revues, de paperasse. Il regarda, en fronçant les sourcils, les carnets d'ordonnance, les papiers à en-tête, les enveloppes empilés contre les classeurs, n'aimant pas l'air qu'ils avaient sous leurs emballages déchirés de papier marron ; non, ils n'avaient vraiment pas l'air catholique. Le téléphone sonna. Sam London. Il avait mis la main sur Horace Drake.

— « Bon, bon, Sam, amène-le tout de suite dans mon bureau, » soupira Shelley.

Bientôt sous la lumière solitaire des réverbères, il grimpait les marches de granit du bâtiment voisin. Il fit un signe au sergent des entrées, marcha dans la sombre galerie lambrissée, descendit le couloir peint en deux couleurs, passa la porte en verre dépoli sur laquelle s'étalait le mot « HOMICIDE », et rejoignit son propre bureau, après avoir dépassé de petites alcôves. Là, il trouva Beemis, Hawley et un homme mince, au visage amer, qui semblait avoir la trentaine.

— « Mr. Drake que voilà paraît avoir eu maille partir avec le Docteur Kenwood, » dit London.

— « Maille à partir, » répliqua Drake d'une voix coupante. « Soyons justes. Je détestais ce fumier. Je suis rudement content qu'il soit mort. »

Shelley le regarda d'un air pensif.

— « Pourquoi, Mr. Drake ? »

— « Il a tué ma femme, voilà pourquoi. C'était notre docteur, lorsque Joan attrapa cette maladie. Il lui a ordonné un mauvais traitement. C'était un criminel, un charlatan, non un docteur. »

— « Vous le haïssiez assez pour le tuer ? »

— « Et comment. Mais je ne l'ai pas fait. Je ne risquerais pas ma propre vie pour écraser cette punaise. J'aime trop vivre. »

— « Pouvez-vous prouver que vous n'étiez pas dans son bureau vers deux heures de l'après-midi ? »

— « Non, » rétorqua Drake d'une voix belliqueuse. « Pourquoi devrais-je le prouver ? »

— « Dites-nous tout simplement où vous étiez. Au travail ? »

— « Je suis sans travail. J'ai fait un petit tour en bateau. Seul. »

— « Donc, pas de témoin, » dit Shelley. « O. K. Nous aimerions prendre vos empreintes, Mr. Drake. »

— « Allez-y. Vous ne trouverez pas mes empreintes chez Kenwood. »

— « Vous pourrez rentrer chez vous après, » assura Shelley, « mais on aura encore besoin de vous. »

— « Chef, » dit London après le départ de Drake, « je crois que nous avons mis dans le mille. Le mot de Kenwood, le motif. Pas d'alibi. Moi je l'aurais bouclé. »

— « Je suppose qu'on en sait assez, » dit Joe Beemis.

— « Cela ne me satisfait pas, » se défendit Shelley.

Les jours suivants, l'enquête s'élargit. On mit encore plus de gens sur l'affaire. La toile d'araignée complexe qui se tisse toujours autour d'une seule vie commençait à s'ébaucher, et on en suivait jusqu'au bout tous les nouveaux fils.

C'était un travail de longue haleine, à moins que...

Shelley passait la plupart de son temps à fouiller les papiers du docteur. C'était drôle, un instinct de flic. Le bureau l'attirait. Dès qu'il avait vu ce D. R. et ce ramassis de papiers, il avait eu le sentiment que quelque chose se cachait et qu'il trouverait bien. Il le sentait mais ne trouvait rien.

La nuit le tenait éveillé dans son lit, tournant et retournant dans sa tête les divers aspects de l'affaire. London et Beemis murmuraient dans leur barbe le nom de Drake. Mrs. Hummering avait fini par reconnaître sa première visite mais déclarait qu'elle avait seulement voulu se libérer de son rendez-vous plus tôt, qu'elle avait trouvé porte close. Cependant, on avait des indications selon lesquelles elle aurait eu des rapports amoureux avec le docteur Kenwood, chose qu'elle avait cachée. Elle faisait bien partie des suspects. Du côté d'Arthur « le batteur » on avait agi avec discrétion, pour pas grand-chose jusqu'à maintenant. Cela pouvait soulever de la boue ; il n'y avait aucune raison de blesser la famille sans nécessité. Mais Arthur non plus ne possédait pas d'alibi. Il n'était pas allé à ses cours cet après-midi-là, avait-il déclaré, mais au cinéma. Cependant un voisin avait cru voir dans la rue ce même après-midi un jeune homme ressemblant à Arthur.

On avait repéré le représentant d'après son activité dans le voisinage. Il affirma ne rien savoir, mais reconnut avoir tenté de pénétrer dans l'immeuble. On ne pouvait pas encore l'éliminer. On s'aperçut un jour que Janus Gerstein, le concierge, avait eu à faire à la police dans le temps. Il aurait eu, ici, tout le loisir pour commettre un forfait. On ne pouvait pas le négliger. »

D. R. pouvait bien signifier « Docteur », le docteur Kenwood avait naturellement beaucoup de connaissances dans ce milieu. Quelque chose s'imposa doucement à l'esprit de Shelley : c'était le diplôme encadré du docteur Kenwood qu'il voyait sur le bureau. Il l'avait regardé à plusieurs reprises sans que cela ne lui dise rien. Maintenant, soudain, ça collait. Il commença à se masser lentement, puis s'endormit. Il se rendit à son rendez-vous chez le docteur Hutchinson, le jour suivant à dix-neuf heures.

— « Comment ça va ? » s'enquit le docteur après avoir prodigué ses soins.

— « Mieux. Vous me faites du bien, docteur. »

— « Je l'espère, » sourit le docteur. « Et votre affaire ? Je la suis dans les journaux. »

— « Ça prend du temps. » Shelley leva les yeux vers le diplôme du docteur Hutchinson, il était pourtant là, comme il se l'était vaguement rappelé.

— « Docteur, vous m'avez dit que vous ne connaissiez pas le docteur Kenwood. »

Les yeux d'Hutchinson se firent circonspects.

— « C'est exact. »

— « Kenwood avait à peu près votre âge. Vous êtes tous deux diplômés de la Faculté de Lenox, à une année d'intervalle. »

C'était inattendu. Shelley vit que le docteur était sérieusement touché. L'atmosphère était tendue. Enfin le docteur répondit sèchement :

— « Je ne vois là rien d'étrange.

Je n'ai pas connu tous les étudiants. »

— « Pas une excuse docteur. Je viens d'écrire à Lenox pour me renseigner mais d'après ce que j'ai pu découvrir jusqu'ici, Lenox est une ville si petite qu'il est impossible d'y rester quatre ans sans connaître tout le monde.

— « Je ne connaissais pas Kenwood. »

— « Vous niez, docteur. C'est une chose ; Kenwood a laissé une indication pouvant compromettre un docteur. C'en est une autre. »

— « Vous pensez que j'ai tué Kenwood ? » La surprise joyeuse du docteur ne semblait pas feinte. Son rire contenait un peu d'ironie.

— « Avez-vous un alibi entre, disons treize et quatorze heures, ce jour-là ? »

— « J'étais ici même, » répondit lentement Hutchinson, « mais je n'ai pas d'alibi. En fait, je m'en souviens, j'ai fait un petit somme vers cette heure-là, comme d'habitude. »

— « Très bien, docteur, pas d'alibi. Donc, vous êtes suspect. »

— « Ce qui signifie ? »

— « Rien, pour le moment. J'ai des tas de suspects ! Si vous êtes le meurtrier, je vous aurai. Sinon, ne vous faites pas de bile. »

Le rire du docteur s'éleva à nouveau.

— « Vous avez confiance en vous ! »

— « Je connais mon travail. J'amasse les faits puis un jour, tout s'éclaire. »

Le docteur lança à Shelley un regard perçant.

— « Je décèle quelque chose dans vos propos, lieutenant. Vous aimez passionnément votre métier, je crois, comme je vous l'ai déjà dit. »

— « Il se pourrait que je le quitte, » dit Shelley d'une voix bourrue, après un silence.

— « Pourquoi ? »

— « L'argent. »

— « Je ne vois pas, » dit le docteur, « moi, je n'abandonnerais pas la médecine même si je travaillais pour rien. Il est vrai que je n'ai pas de famille. Je suppose que cela fait toute la différence. »

— « Oh, oui ! » dit Shelley. « Dites-moi, docteur, supposons que vous soyez Kenwood, vous allez mourir. Vous voulez désigner votre meurtrier. Si vous connaissez son nom, pas de problème, vous l'écrivez. Mais supposez que ce soit un inconnu. »

— « Question intéressante. Surtout lorsqu'elle est posée à un suspect ! »

— « Répondez quand même. »

— « Eh bien, je tenterais de le décrire. En tant que médecin, je crois qu'au dernier moment des termes médicaux me viendraient à l'esprit. Si j'observais une infirmité caractéristique, je la choisirais à coup sûr pour une identification ultérieure. Supposons par exemple qu'il ait une certaine manière anormale de marcher, j'écrirais « ataxie » ou bien s'il avait une forme d'acné, j'essaierais d'écrire « acné albinale, ciliaris, atrophie » suivant le cas. »

— « Dans quel cas pourriez-vous commencer par DR ? »

— « Cela réduit les possibilités. Le choix n'est pas vaste. Le plus courant sans doute serait une anomalie causée par une paralysie des muscles fléchisseurs dorsaux. »

Shelley ajouta ce petit renseigne-

ment à la masse qu'il avait déjà collectée sur l'affaire Kenwood. En lui-même il ne signifiait pas grand-chose, mais tout pouvait se révéler être une pièce de puzzle.

En compagnie de ses inspecteurs il poursuivit son patient travail de recherche. On découvrit des lettres prouvant que Mrs. Hummering avait bien eu des relations amoureuses avec le docteur ; cela accrut son importance comme suspecte.

En même temps on apprit qu'Arthur Kenwood avait souvent eu de violentes querelles avec son père. Aucune des autres pistes ne pouvait être négligée. Le meurtrier aurait bien pu être Drake, le représentant, Gerstein, tous ceux qui avaient connu le docteur Kenwood, y compris le Dr. Hutchinson. Dans chaque cas, on ne trouvait aucune preuve décisive mais seulement des indications, des occasions de meurtre, des motifs ; comme un mirage dans le désert, chaque image semblait se dissoudre lorsqu'on s'en approchait. C'était l'une de ces enquêtes qui vous secouent les nerfs, au cours desquelles on amasse des tas de renseignements disparates.

Shelley suivait son bonhomme de chemin de façon méthodique. Il reçut des centaines d'appels téléphoniques, la plupart inutiles qu'il vérifia scrupuleusement ; des tas de lettres qu'il passa au crible. Tout ce qui présentait un rapport même lointain avec l'affaire était pris en considération. Une seule lettre le laissa rêveur ; quand, enfin, il la fourra dans sa poche ses yeux reflétaient quelque peine.

Il ne cessait de hanter le bureau de Kenwood. Il en avait parcouru tous les papiers sans résultat, cependant il avait toujours l'intuition de quelque chose...

Brusquement, cela se glissa dans son esprit. Il était assis au bureau de Kenwood, les yeux absents errant sur les piles de papiers contre le classeur, voilà que le message que ces dossiers vides semblaient retenir envahit son esprit ; sans effort son subconscient sépara un élément des données du problème accumulées sur l'affaire, l'ajouta à d'autres et voilà, ça y était : l'éclair, la petite idée, l'étincelle, l'intuition.

Chacune de ses fibres vibrait d'excitation bien que ce ne fût pas apparent. Lentement, il se dirigea vers les monceaux de carnets d'ordonnances et se mit à les compter. Il avait lu une facture d'imprimerie qui en mentionnait un cent. Il en compta quatre-vingt-dix-huit. Il se demanda ce qui avait bien pu lui faire découvrir que le tas n'était pas assez haut. Il ne devrait pas l'être. Le docteur Kenwood n'avait pas épuisé sa provision précédente ; les carnets trouvés dans la table de travail n'étaient pas d'un blanc immaculé et présentaient de petites différences dans l'impression. Bien sûr, Kenwood aurait pu avoir pris un carnet au hasard mais cela ne cadrait pas avec l'intuition que Shelley avait eue.

Il téléphona chez l'imprimeur.

— « Il en manque ? » aboya la voix à l'autre bout du fil. « Ça ne nous arrive jamais. Demandez aux clients. Nous avons livré un cent au toubib, pas un de moins. »

— « Alors, je ne comprends plus, » dit l'inspecteur, Sam London, le jour suivant, en louchant sur les circulaires que Shelley venait de faire imprimer.

— « Où avez-vous trouvé le tu-

yau, Chef ? » s'enquit l'inspecteur Beemis d'une voix peu convaincue.

Shelley laissa passer le flot des questions.

— « Je veux qu'on les distribue dans toutes les pharmacies, dans tous les hôpitaux, à tous les médecins de la ville et aussi à tous les indicateurs. »

Deux jours plus tard, on l'amenait dans le bureau de Shelley. Shelley l'entendit arriver car il savait. Il entendit l'écho de ses pas dans les couloirs, un pied ferme, un pied traînant, un pied ferme, il savait *qui* venait.

London et Hawley étaient aux côtés de l'homme, Beemis suivait derrière. Shelley regarda une seule fois le pied puis détourna les yeux. C'était bien ce que le docteur Hutchinson avait appelé : le pied ballant (1), infirmité due à la paralysie des muscles fléchisseurs dorsaux.

Shelley voyait comme en image le docteur Kenwood prêt à mourir, essayant de décrire l'inconnu qui l'avait poignardé, essayant d'écrire « pied ballant » et ne réussissant qu'à marquer les deux premières lettres. Les circulaires qu'il avait envoyées faisaient état d'autres difformités possibles, mais le pied ballant occupait une place d'honneur. Le prisonnier pouvait avoir un peu plus de vingt ans, brun, le visage d'une innocence hypocrite. »

— « Il s'appelle Mel Daniels, » récéla Beemis à Shelley, « il prétend ne rien savoir de tout ça, mais on a trouvé cela sur lui. »

Beemis exhiba un couteau à cran d'arrêt.

— « Vous êtes un drogué, hein Mel, » attaqua brusquement Shelley.

Daniels détourna les yeux.

— « Oui, » reconnut-il, « et alors ? »

— « Vous connaissez un tas de trucs, n'est-ce pas ? comme d'établir vous-même une ordonnance et acheter des drogues comme un innocent citoyen ? »

Daniels parut apeuré mais ne pipa mot.

— « Tout ce qu'il vous fallait : des feuilles d'ordonnances vierges et un spécimen de signature des docteurs. Beaucoup de pharmacies ne poseraient pas de questions du moment qu'elles étaient couvertes par l'ordonnance du docteur. »

— « C'est bon, vous m'avez pris en flagrant délit, mais c'était la première fois... »

— « Ce n'était pas la première fois, » coupa Shelley tranquillement.

— « Vous êtes un vieux cheval de retour pour chiper les ordonnances vierges, n'en prenant jamais trop pour être remarqué. Vous avez déjà essayé avec un docteur nommé Kenwood ? »

— « Non, » dit Daniels, « vous ne pouvez pas me mettre ça sur le dos. »

— « Et pourtant vous l'avez fait, Mel. Vous avez repéré les lieux. N'importe quel docteur faisait l'affaire mais cette fois vous êtes tombé sur Kenwood. Quand il n'y avait personne en vue, vous avez pénétré dans son cabinet, utilisant un passe-partout pour ouvrir la porte d'entrée, comme vous l'aviez fait de multiples fois. Le seul inconvénient est que, cette fois-ci, le docteur est survenu comme vous ve-

(1) Drop foot en anglais.

niez de fourrer deux carnets dans votre poche. Le docteur était entre vous et la porte ; vous avez perdu la tête. Peut-être eussiez-vous pu le convaincre de vous laisser partir mais vous avez essayé de vous enfuir. Il vous a saisi. Il était fort pour vous et il vous fallait à tout prix sortir. Peut-être ne réalisiez-vous pas ce que vous faisiez, peut-être n'aviez-vous pas l'intention de le tuer mais vous avez tiré votre couteau et l'avez tué. »

— « Non, » hurla Daniels, « vous essayez de m'avoir ! »

— « Nous avons relevé des empreintes chez le docteur qui sont sûrement les vôtres, » dit Shelley avec calme, « notre laboratoire trouvera des preuves sur votre couteau. Peut-être avez-vous encore le passe-partout sur vous. Si vous êtes coupable, on trouvera des tas de preuves pour le prouver, et je crois que vous l'êtes, Mel. »

Shelley se tourna vers ses collègues :

— « Où l'avez-vous ramassé ? »

— « A la pharmacie Beacon, dans la deuxième Avenue, » répondit London. « Votre circulaire recommandait de surveiller un type au pied ballant qui tenterait d'acheter des drogues sur ordonnance ; on nous a téléphoné et nous sommes vite arrivés avec une voiture de ronde. »

— « Comment avez-vous tout deviné, chef ? » demanda Hawley avec respect.

Shelley se leva :

— « Je vous le dirai plus tard. Je dois voir quelqu'un. »

Il jeta un coup d'œil sur Daniels.

— « Allez-y doucement avec lui, les enfants. Ce n'est pas un dur. Il avouera. »

Dans la voiture qui le menait chez le Docteur Hutchinson, Shelley n'était pas d'humeur joyeuse, il pensait à ce qu'il devait faire.

Maintenant que l'affaire était dans le sac, il en était sûr, cette histoire irritante de son éventuelle démission allait le tarabuster à nouveau ; pourtant, il devait se décider assez vite. « Je dois avoir une réponse dans deux ou trois jours, Tim. »

Elsa avait dit ensuite, en lui serrant la main :

— « Fais ce que tu veux, Tim. On ne crève pas la faim, on s'arrangera toujours pour éduquer les enfants, même si on doit se serrer et économiser. »

Mais s'il acceptait l'offre généreuse de son beau-frère, ils n'auraient nul besoin de « se serrer » et d'économiser, peut-être cela serait-il mieux, peut-être l'argent était-il ce qui importait le plus dans ce monde. »

Il trouva Hutchinson tout seul dans son cabinet.

— « Vous allez m'arrêter pour meurtre ? » demanda le docteur en souriant.

— « Non, » Shelley ne lui retourna pas son sourire. « Nous avons pris l'homme et grâce à vous. »

Shelley hésita, mal à l'aise. Il haïssait ce qu'il allait faire. Le docteur ne le méritait pas, mais un délit est un délit.

— « Docteur, une enquête sur un meurtre révèle beaucoup de choses. J'ai reçu une lettre de la Faculté de Médecine de Lenox, disant que vous n'y aviez jamais mis les pieds. »

Le silence devint lourd.

Le docteur se raidit sur sa chaise.

— « Et alors ? » dit-il enfin.

— « Votre diplôme de Lenox est un faux, » continua Shelley d'une voix lasse. « C'est la raison pour laquelle vous n'avez pas connu le docteur Kenwood. Cette licence d'état que vous avez sur le mur est un autre faux. J'ai vérifié. Vous ne faites pas partie de l'Ordre des Médecins. »

Quand la voix d'Hutchinson s'éleva à nouveau elle était sans timbre.

— « C'est vrai. Je savais qu'un jour ou l'autre on me prendrait. Mais si vous saviez aussi toutes les années que j'ai passées à soigner les gens... »

— « Pourquoi ? » demanda Shelley. « Pourquoi avoir essayé docteur ? On l'a déjà fait avant, et les charlatans sont toujours pris tôt ou tard. »

Les yeux d'Hutchinson s'emplirent de dignité.

— « Je ne crois pas être un charlatan, inspecteur. La simple connaissance officielle ne suffit pas toujours à faire le bon docteur... »

— « Bon, » dit Shelley, « vos clients ne jurent que par vous. Pas de plaintes et personne pour discuter de vos diplômes, donc vous vous en êtes bien sorti jusqu'ici. Mais pourquoi docteur ? »

— « Parce qu'il le fallait, » dit le docteur d'une voix enrouée. « Vous ne comprenez pas ? Je n'avais pas les moyens d'acquérir une formation académique, mais toute ma vie j'ai voulu être docteur, guérir. J'ai appris à ma façon. Dans l'armée j'étais brancardier. Je devins ensuite infirmier dans les hôpitaux militaires, puis civils. J'observais tout sans cesse. J'ai puisé dans les livres toute ma vie. Vous demandez pourquoi docteur ? Parce que c'est ma vocation... mon travail. »

Shelley sentit avec acuité le lien qui l'unissait à Hutchinson.

— « Je suis navré mais il faut boucler vos valises. »

— « Vous m'arrêtez ? »

— « Non, » grogna Shelley. « Je ne ferai pas de rapport là-dessus. Fichez seulement le camp. »

— « Vous avez du cœur, inspecteur. »

— « J'ai pensé à vous, risquant votre liberté pour faire votre boulot et à moi qui allait lacher le mien pour de l'argent. »

— « Vous allez démissionner ? »

Shelley ne sachant pas ce qu'il allait répondre, rencontra les yeux d'Hutchinson... et répliqua :

— « Je suis né flic, je crèverai flic. »

Traduit par René Lauthier.
Titre original : The professionals.



Meurtre dans la nuit

par ARTHUR PORGES

Il y a farce et farce. Certaines amusent, ne prêtent pas à conséquence, font rire même ; mais il y a aussi les farces de mauvais goût qui peuvent aller jusqu'à tuer.



LORSQUE je pris ma retraite après avoir exercé, pendant quarante ans, l'honorable profession de médecin, je voulais surtout quitter la ville et trouver un petit coin tranquille. La pêche y serait bonne et je n'y verrais plus jamais de langue trop chargée. Je découvris l'endroit de mes rêves dans le nord du Wisconsin — une petite bicoque, près de Mansfield, population douze mille habitants.

Là-bas, je passai de merveilleux moments sur un lac magnifique, pêchant chaque jour des bars à pleins seaux. Mais, au bout de deux semaines, j'éprouvai le besoin impérieux de parler à quelqu'un. Je me rendis à Mansfield. Le seul médecin de la ville était un certain Marcom. Il exerçait aussi la fonction de coroner. Je me présentai et, peu de temps après, nous entrions en grande conversation sur les maladies du coin.

Marcom était un vieux petit bonhomme, aux yeux rusés, mais quant à la compétence médicale, il n'avait rien des frères Mayo. Ses derniers contacts avec la médecine devaient remonter à plusieurs années. Les notions qu'il en avait gardées étaient elles-mêmes assez troubles dans son esprit. La population de la ville était heureusement en bonne santé. L'air pur du Wisconsin redonnerait vie à un cadavre.

Lorsque nous eûmes épuisé le sujet de la médecine, je lui demandai de me parler de son rôle de coroner. Je ne m'attendais certes à rien de bien excitant. Un accident de chasse peut-être, une noyade dans le lac qui devait être assez traître les jours de grand vent. Mais, contrairement à mon attente, il me conta une aventure tout à fait curieuse.

— « Si vous aviez été là, il y a environ deux mois, » dit-il, « entre autres sur ce vieux chemin derrière le lac, vous auriez connu un séjour beaucoup plus mouvementée.

» Luke Rafter était alors vivant et créait un véritable enfer aux étrangers. Votre pêche n'aurait pas été aussi désespérément tranquille l'été dernier, je peux vous le garantir. C'était un véritable phénomène. Je parie qu'on l'aurait traîné devant la TV si sa réputation avait passé les limites du comté.

» C'était une question de cordes vocales. Oh, il ne chantait pas, rien de tel. Il avait une extraordinaire capacité thoracique et pouvait émettre les bruits les plus insensés. Il avait l'habitude de suivre les étrangers le long du chemin, se tenant à distance dans les taillis, et poussait des cris terrifiants, comme venant d'un autre monde. Ses miaulements auraient pu vous faire croire qu'une énorme panthère se trouvait à dix mètres de là, prête à vous avaler tout cru. Mais c'était encore là peu de chose. La plupart des gens, même les citadins, n'ont pas peur des animaux. Que diable ! ils savent bien qu'il n'y a pas autre chose ici que de rares ours bruns, peut-être un lynx ou deux. Quelques chats sauvages, évidemment, mais ils ne sont pas plus dangereux que de vulgaires matous.

» Mais le vilux Luke ne se contentait pas de cris d'animaux. C'était, comme qui dirait, une première ambiance. Il inventait d'horribles cris sauvages. Il faut dire qu'il était rudement doué. Si vous ne saviez pas que c'était lui, votre imagination allait bon train. Vous vous seriez cru entouré de monstres. C'était un festival de grondements horri-

bles, de grognements, de gargouillements, de roulements. C'était déjà assez effrayant le jour, mais la nuit... ! S'il se trouvait deux ou trois touristes assis autour d'un feu, Luke pouvait leur ménager une vraie scène de terreur.

» Certains, surpris sur le chemin après la tombée de la nuit ou même au camp, près de leur feu, étaient si bouleversés qu'ils prenaient aussitôt la fuite — laissant tout sur place.

» Habituelllment, il se contentait de leur donner quelques frissons, puis s'amenait en disant : « Je vous ai bien fait peur, n'est-ce pas ? Sans rancune ? » Et il leur serrait la main. Parfois aussi, il se tenait caché jusqu'au matin et continuait son manège toute la nuit.

» Bien sûr, il arrivait que ses victimes soient si furieuses qu'elles lui seraient volontiers tombées dessus. Quelques-unes essayèrent. Mais le vieux Luke était un véritable gorille et n'y allait pas de main morte. Une fois, il a sérieusement amoché un couple de citadins. Le shérif l'a vigoureusement mis en garde, lui recommandant de se contenter de faire peur.

» Cette fois-là, il y a environ six semaines, un bonhomme prit le vieux chemin avec sa femme. Luke était à son affaire et les suivit jusqu'à leur camp. Comment Luke pouvait-il deviner que la femme souffrait d'anévrisme ? Luke n'était pas bien malin, mais c'était un marrant et, je dois dire, il nous manque un peu dans la région.

» Il les tint en haleine une bonne partie de la nuit ; la femme était littéralement affolée. Je suppose que son mari — un certain Brackett — pensa qu'elle ne le supporterait pas bien longtemps. S'il avait su que ce n'était qu'un homme, il lui aurait probablement demandé de cesser son manège. Peut-être Luke aurait-il abandonné devant l'état de la femme. Mais Brackett l'ignorait. Tout ce qu'il savait, c'était que sa femme allait finir par rendre l'âme. Aussi fit-il ce que beaucoup avaient déjà fait avant lui lorsque Luke s'amusait ainsi. Il prit son 22 long rifle et tira dans toutes les directions. Ce fut la catastrophe. Luke n'avait jamais été touché jusque-là. Il aurait dû être beaucoup plus prudent cette fois-ci. Mais pensez donc, un misérable 22 long rifle ! Luke pouvait voir ceux qu'il effrayait grâce au feu qu'ils entretenaient la nuit. Mais personne n'aurait pu le mettre en joue, perdu comme il l'était à trente mètres de là, dans les fourrés. Lorsque quelqu'un tirait sur lui au hasard, il se contentait de se glisser derrière un tronc épais, et attendait que la grêle inutile cesse.

» Mais je pense que cette fois-là il ne s'est pas méfié d'un 22 long rifle ; une des balles l'atteignit juste entre les deux yeux et le tua sur le coup.

» Bien sûr, il était impossible de dire que c'était un meurtre, ni même un homicide par imprudence. Brackett n'avait pas pensé une seule minute qu'il tirait sur un homme. Nous l'avons donc laissé en liberté. Maintenant que Luke n'est plus là, l'atmosphère est bien triste par ici.

» Peut-être aimeriez-vous voir de quoi avait l'air notre phénomène ? Un jeune homme du coin se charge de me prendre les photos officielles. Vous savez que la police en de-

mande pour ses dossiers. Je vais vous montrer celle de Luke. »

Il fouilla dans la paperasserie de l'enquête et en sortit un 13/18 glacé, un très bon travail. Luke était allongé sur le dos, les yeux grands ouverts, un petit trou noir au milieu du front. La mise au point avait été parfaite ; les moindres détails étaient visibles sur la photo. Je la regardai longuement. Un détail me frappa brusquement. Un médecin est habitué à voir vite les moindres anomalies.

— « Mais, » commençai-je, « ne m'avez-vous pas dit... » Je ne continuai pas ma phrase.

— « Comment ? » demanda Marcom, l'œil inquisiteur.

— « Rien » dis-je. « C'était réellement un colosse. »

— « Le vieux Luke était un vrai clown, » dit avec regret le coroner. « Un de ses cris — le monstre de l'espace, comme il disait — vous aurait fait dresser les cheveux sur la tête en plein jour, même si vous saviez qu'il en était l'auteur. »

Je ne répondis pas, mais je commençai à me faire une idée bien différente de ce qu'avait dû être le meurtre. Je suis sûr que Brackett, au bout d'une nuit épouvantable avec sa femme malade, a vu Luke Rafter arriver au lever du soleil, sa grande main velue tendue dans l'espoir d'un pardon. L'homme avait dû prendre son revolver et abattre Luke presque à bout portant. Il avait ensuite traîné le corps dans le bois pour que l'on puisse croire à une malencontreuse balle, tirée en pleine nuit.

Frank Brackett avait eu soit du sang-froid, soit de la chance. Il avait, en effet, tiré d'une distance suffisante pour que les traces de poudre ne se voient pas sur le visage de Luke. Il avait, d'autre part, eu l'intelligence de ne pas traîner le corps trop loin. Un 22 long rifle n'aurait pas fait la même blessure à cinquante ou à cinq mètres. Or les experts disent qu'il est difficile de déterminer, entre ces deux distances, la place exacte du tireur d'après la forme de la blessure.

La seule erreur qu'il avait faite, Marcom ne l'avait pas vue. Sur cette parfaite photographie, personne n'avait remarqué les pupilles contractées de Luke. Il avait été tué en pleine lumière, au lever du soleil. S'il avait été tué la nuit, aussi loin du feu, ses pupilles auraient été largement dilatées. D'autre part, la photo avait probablement été prise très peu de temps après la mort. Les yeux n'étaient pas encore voilés.

J'aurais peut-être dû signaler le meurtre. Mais je me suis mis à la place de Brackett. Il devait être fou de rage en voyant arriver le grand clown qui avait presque tué sa femme. Je dois dire que je n'apprécie pas non plus ce genre de plaisanterie.

Traduit par Christine Lauffray.
Titre original : Shot in the dark.

La dernière pêche du gouverneur



par RICHARD HARDWICK



Les hommes d'Etat ne peuvent être aimés de chacun. Mais dans le cas qui nous occupe, la mort du Gouverneur Barfield fut un véritable soulagement pour tout le monde, sa propre femme incluse.

TOUTE imprégnée d'un luxe discret, la station d'Emrald Lodge se dressait sur une falaise basse, au bord de la rivière. Entre les divers bâtiments, s'étendaient des pelouses aux lignes nettes, soigneusement tondues. Les sommets des palmiers baignaient dans une douce lumière et des haut-parleurs dissimulés non loin de la piscine au dessin libre, diffusaient une musique suave.

J'arrêtai la voiture du shériff devant le perron d'entrée. Mais avant que je n'aie eu le temps de serrer le frein à main, O'Grady se précipita au bas des marches qui conduisaient à la porte et s'arrêta auprès de la voiture. Il crispa les mains sur la portière et tourna vers le shériff Dan Peavy un visage tourmenté.

— « Je ne voulais pas vous déranger, Dan, ce sont les autres qui ont insisté. »

Il ouvrit la portière du côté de Dan.

— « J'aimerais bien que vous parliez à cette bande de fous! »

Nous suivîmes O'Grady jusqu'au bâtiment, traversâmes le hall d'entrée baigné de fraîcheur, sur une moquette épaisse qui étouffait le bruit de nos pas et parvînmes devant une porte sur laquelle on pouvait lire *DIRECTEUR*. La main sur la poignée, O'Grady fit une pause et se retourna vers nous.

— « Vous ai-je dit que ces gens appartiennent au groupe du gouverneur Barfield ? »

— « Vous l'aviez dit, » assura Dan d'un ton patient.

Comme s'il s'apprêtait à s'élancer sous une douche froide, O'Grady prit une profonde inspiration et ouvrit la porte.

Il y avait trois personnes dans la pièce : deux hommes et une femme qui ne nous quittèrent pas des yeux lorsque nous entrâmes.

Visiblement heureux d'être dégagé de sa responsabilité, O'Grady fit les présentations.

— « Le Shériff Dan Peavy et le députy-shériff Pete Miller, » dit-il en s'inclinant devant une femme grande et de belle tournure qui paraissait proche de la cinquantaine.

— « Madame Barfield, la femme du gouverneur. » Elle inclina la tête et O'Grady poursuivit :

— « Monsieur Luther Stubbs et Monsieur Buford Tweedy. »

Stubbs était un homme rond et courtaud, la soixantaine bien sonnée. Un gros cigare émergeait de ses lèvres épaisses et boudeuses. Tweedy au contraire, élégant, les cheveux noirs coupés courts, la trentaine, à peine, portait un smoking cramoisi et fumait une cigarette.

Il avait un air d'assurance suprême qui frisait presque l'ennui distingué.

— « Shériff, » dit Stubbs, en faisant un pas en avant. Le grand cigare noir passa avec virtuosité du côté gauche de sa bouche, au côté droit. « Shériff, nous nous inquiétons sur le sort du gouverneur. Il est parti sur la rivière dans un bateau de pêche, cet après-midi, et depuis, nous ne l'avons pas revu. » Stubbs retira le cigare de sa bouche et fit tomber la cendre dans un cendrier placé sur le bureau d'O'Grady. Un moment, il demeura à considérer cet objet d'un œil grave. « Le gouverneur était disons... fatigué. »

— « Il était ivre, Luther, » dit Mme Barfield. « Si nous voulons que le shériff puisse nous aider, il faut d'abord commencer par lui dire la vérité. » Elle se retourna vers Dan Peavy. « Mon mari était ivre lorsqu'on l'a vu pour la dernière fois. En fait, il n'a pas dessoûlé depuis notre arrivée ! »

— « Le gouverneur vient à la station d'Emrald Lodge pour se détendre ! » dit Stubbs d'un ton neutre.

— « Depuis combien de temps êtes-vous ici, Madame Barfield ? » demandai-je.

— « Nous sommes arrivés samedi dernier, il y aura quatre jours aujourd'hui que nous sommes ici. »

— « Quelqu'un a-t-il tenté de s'opposer à son départ, lorsqu'il a pris le bateau ? » demanda Dan.

Trois paires d'yeux se braquèrent sur le shériff comme s'il venait subitement de perdre la raison.

Ce fut Tweedy qui prit la parole.

— « Sachez Monsieur, qu'on n'arrête pas le gouverneur Barfield ! »

— « Vraiment ? » dit Dan.

— « Je suis même convaincu qu'il n'a jamais reçu un ordre depuis sa plus tendre enfance ! »

— « A cette époque, c'était probablement sa mère qui obéissait à ses moindres volontés, » renchérit Mme Barfield.

Je souris : « A quelle heure est-il parti ? »

— « Vers les trois heures, trois heures et demie, » dit Stubbs. « Il a emporté du matériel de pêche et une bouteille de Scotch. »

— « Comment se fait-il que personne ne l'ait suivi pour veiller à sa sécurité ? » voulut savoir Dan Peavy.

Tweedy secoua la tête et alluma une autre cigarette.

— « Le gouverneur n'aurait supporté rien de tel. Vous ne connaissez pas le gouverneur Barfield, c'est évident. »

— « J'ai eu le plaisir de faire sa connaissance voilà quelques années, » dit Dan avec diplomatie.

Il vaut mieux que je vous dise tout de suite que l'homme que chacun appelait le gouverneur n'était pas plus gouverneur que vous ou moi. Il l'avait été, d'ailleurs, à deux ou trois reprises et l'eût été encore, probablement, si ses ennemis politiques n'avaient fait passer une loi interdisant à un homme de se succéder à lui-même, dans ce poste. Quel que fût le titulaire en place il était, néanmoins, de notoriété publique que Barfield eut toujours une influence certaine sur la gestion des affaires publiques. Qu'il fût à l'avant-scène ou dans la coulisse, il constituait une véritable puissance politique et le titre de gouverneur lui allait comme un gant. Chacun l'appelait « gouverneur » et le véritable gouverneur aussi, je suppose.

Stubbs tira trois ou quatre grosses bouffées de son cigare, dissimulant son visage derrière un rideau de fumée.

— « Il n'est pas revenu, shériff. C'est la chose qui importe. C'est pourquoi nous avons pris la liberté de vous faire appeler ! »

Dan opina du chef et consulta sa montre.

— « Il est actuellement près de neuf heures. Il y a donc près de six heures qu'il est absent ! »

— « Avant la tombée de la nuit, j'ai envoyé deux guides à sa recherche, « dit O'Grady. Ils n'ont pas relevé la moindre trace de lui ! »

— « Il est possible qu'il se soit blessé... » commença Stubbs.

Mme Barfield l'interrompit :

— « Je crois plutôt qu'il a rendu sa belle âme à Dieu... »

— « Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons rien faire avant demain matin, » dit Dan.

— « Avec des projecteurs, on pourrait immédiatement partir à sa recherche, » dit Stubbs.

— « Il y a des centaines de petites anses et de petites criques dans cette région, » dit O'Grady. « Nous n'aurions pas une chance sur un million de le retrouver dans l'obscurité. »

— « Si comme vous le dites, il était déjà « noir » avant de partir, il doit cuver son Scotch dans un coin. »

Les sourcils de Stubbs se levèrent comme si j'avais commis quelque crime de lèse-majesté.

— « ...Soit dit sans vous offenser, » reprit Dan d'un ton conciliant, « s'il n'est pas de retour à l'aube, nous commencerons les recherches. »

— « C'est ce qu'il y a de plus raisonnable, » dit Mme Barfield.

Dan promena un regard interrogateur sur le petit groupe.

— « Je crois que c'est la meilleure solution, » dit Tweedy.

Stubbs n'était pas d'accord. Il se frotta vigoureusement les mains.

— « En somme, nous laissons tomber le gouverneur, vous le savez fort bien. Peut-être est-il blessé, peut-être souffre-t-il... »

Mme Barfield eut un rire bref :

— « Avec une bouteille de Scotch ? Vous voulez rire. Que Curtis ait des ennuis, je veux bien. Mais pour ce qui est de souffrir, impossible. »

Subbs lui lança un regard chargé de reproches.

— « J'insiste : nous devrions partir immédiatement à sa recherche. Au moins, nous aurions conscience d'avoir fait notre possible ! Que diable ! shériff, ce n'est tout de même pas le premier venu : l'année prochaine, les électeurs le remettront au pouvoir et alors... Croyez-moi, le gouverneur possède une mémoire d'éléphant, il vaut mieux être de ses amis que de compter parmi ses ennemis. »

— « Inutile de menacer le shériff, Luther, » dit Tweedy placidement.

On frappa à la porte. O'Grady ouvrit. La personne qui entra valait le déplacement : taille moyenne, 25, 26 ans, cheveux blonds comme on n'en voit que dans les réclames de shampoing, un corps à faire damner un saint et le visage à l'avenant.

Elle promena un regard interrogateur sur notre petit groupe :

— « Rien de nouveau ? » Buford Tweedy secoua la tête, puis se tourna vers Dan et moi-même :

— « Mademoiselle Winifred Cole, secrétaire du gouverneur — Shériff Peavy et deputy-shériff Miller, Winifred ! »

Dan s'inclina : « Enchanté de vous connaître Miss Cole ! »

— « Nous discutions justement pour savoir s'il convenait de partir immédiatement à la recherche du gouverneur, » continua Tweedy.

— « En pleine nuit ? Je ne vois guère l'intérêt, » dit-elle, « qu'en pensez-vous ? »

— « Le gouverneur sera informé de votre empressement à lui porter secours ! » dit Stubbs avec une emphase significative.

— « Il ne faut pas prendre Luther trop au sérieux, shériff, » intervint Mme Barfield. « Il prépare seulement le terrain, et demain lorsque Curtis reparaîtra, chargé de fiel, Luther pourra lui dire qu'il fut le seul et unique à se préoccuper de son sort ! »

Stubbs fronça les sourcils d'un air de reproche.

— « Vous savez bien Elvire qu'il ne s'agit pas du tout de cela ! »

Dan Peavy passa ses doigts à travers son épaisse toison blanche.

— « Si Barfield reparaît, O'Grady, vous me ferez signe. Sinon, nous reviendrons à l'aube et nous commencerons les recherches. »

♣

Le lendemain, à quatre heures du matin, j'étais de nouveau au bureau. Dan et le second deputy, Jerry Sealey, m'y attendaient déjà, mais sans donner le moindre signe d'impatience.

— « Dire qu'il a fallu se lever aux aurores pour un satané poivrot, » marmonna Jerry dégoûté.

— « Il lui est certainement arrivé quelque chose ! » dit Dan. « Imagine que je me sois rompu le cou en tombant du lit la nuit dernière, serais-tu venu prendre de mes nouvelles ? »

Quelques lumières brillaient déjà sur les pelouses, lorsque nous arrivâmes à Emrald Lodge, mais la plupart des chambres de pensionnaires étaient encore obscures. Une veilleuse brûlait dans le vestibule. J'arrêtai la voiture.

— « On ne pourra rien faire avant une demi-heure, » dis-je. « Il ne fait pas encore assez jour ! »

Nous trouvâmes O'Grady à la porte. Il paraissait ne pas avoir dormi :

— « Le gouverneur n'a pas reparu. J'ai rassemblé une demi-douzaine de mes guides. Ils seront à votre disposition pour commencer les recherches. Venez. Il y a du café chaud et des croissants dans la cuisine. »

Nous en étions à notre seconde tasse de café, lorsque Tweedy pénétra à son tour dans la cuisine. Il arborait une chemise hawaïenne à ramages, un short kaki qui lui venait au genou et des souliers de toile à semelles de caoutchouc qui contrastaient singulièrement avec les vêtements « habillé » qu'il portait la veille. Un chapeau italien à bords étroits, rejeté sur la nuque, complétait son accoutrement et lui donnait l'air d'un collégien en vacances.

Il prit une tasse et se dirigea vers la cafetière posée sur un coin de la vaste cuisinière.

— « Etes-vous prêts, vous et vos hommes, shériff Peavy ? »

— « Nous sommes prêts, Monsieur Tweedy. »

— « Le jour se lève. Il fera bientôt assez clair pour partir, » dit Tweedy. Il remplit sa tasse, ajouta du sucre et mélangea le breuvage. « Je prendrai moi-même un bateau. Je connais assez bien la plupart des endroits où le gouverneur aimait à pêcher ! »

O'Grady eut un petit rire.

— « Il manque déjà un homme. C'est suffisant. Vous devriez plutôt vous joindre à l'un des guides. »

— « J'aimerais autant accompagner le shériff, » il souleva la tasse fumante et regarda Dan par-dessus les bords, « si toutefois vous n'y voyez pas d'inconvénient, Monsieur Peavy ! »

— « Pas le moins du monde, Monsieur Tweedy. Vous pourriez nous mener à l'un de ces endroits dont vous parliez. »

⁂

On fixa une stratégie générale des recherches et bientôt les embarcations de pêche quittèrent l'appontement et s'élancèrent sur les eaux lisses de la large rivière. Un brouillard ténu flottait au-dessus de l'onde, s'étirant en longs tentacules qui serpentaient autour des bateaux et des piles du débarcadère.

Je me trouvais seul dans une barque, et je devais explorer les petites criques et baies dans un rayon d'un demi-mille en amont de la rivière, dans le voisinage immédiat du secteur choisi par Dan Peavy. A l'est, le ciel commençait à s'éclairer et je voyais suffisamment pour me permettre de me diriger sans hésitation. En arrivant à la hauteur de la première crique, j'aperçus un banc de tarpons (1) que je reconnus à leurs nageoires dorsales, et qui fila rapidement sur ma droite. Un remous, un rejaillissement d'eau... un malheureux mulet venait de servir de petit-déjeuner à l'un des *Rois d'argent*.

Je remontai la crique lentement de façon à pouvoir explorer soigneusement les moindres recoins du rivage, guettant la silhouette familière d'un skiff parmi les branches entrelacées et les lianes surplombant l'eau de la rivière.

La crique se rétrécissait rapidement et il me fut bientôt impossible de poursuivre mon chemin sans les plus grandes difficultés. Je coupai le moteur et allumai une cigarette, tendant l'oreille aux appels qui me révéleraient la présence d'autres chercheurs. Un instant, je crus entendre la lente pulsation d'un moteur, mais le son se perdit dans l'épaisse végétation qui recouvrait le delta marécageux de la rivière. Je tirai deux ou trois grosses bouffées de ma cigarette et me retournai vers l'arrière du bateau pour remettre le moteur en route.

Le bruit de moteur se fit entendre, cette fois distinctement. Puis il y eut un cri, immédiatement suivi de trois détonations. Je tirai aussitôt le cordon du démarreur et descendis le courant à toute allure. Je décrivis une demi-douzaine d'épingles à cheveux dans la crique suivante avant de les repérer. Il y avait deux skiffs côte à côte et dans l'un d'eux, je reconnus Dan Peavy et Tweedy. Le second paraissait vide. Je me rangeai bord à

(1) (NDT ; le Tarpon est un grand poisson de la famille des harengs qui peut atteindre une longueur de 2 mètres et un poids de 100 kilogs).

bord le long de la barque de Dan et coupai mon moteur.

— « Est-ce le skiff de Barfield ? » demandai-je. Dan hocha la tête.

— « Et voilà Barfield dans le fond ! »

Je me levai avec tant de brusquerie que je faillis choir dans l'eau. J'enjambai l'embarcation de Dan et jetai un coup d'œil. Un homme était étendu dans le fond du second skiff, le visage tourné vers le ciel, les yeux demi-ouverts. Même dans la mort, ce visage que des milliers de photographies parues dans la presse avaient popularisé, demeurait familier. Un siège du bateau était à moitié arraché. Engagé sous un banc démoli — et mort lui aussi — un énorme tarpon fixait le gouverneur Curtis Barfield d'un œil vitreux de la largeur d'une soucoupe. Une gaule de pêche brisée en deux morceaux se trouvait sous la main droite du défunt.

Un grand leurre rouge et blanc était logé dans le coin de la gueule du poisson et des « kilomètres » de ligne s'enchevêtraient dans un fouillis inextricable sur toute la surface de l'embarcation.

Un seul objet semblait avoir miraculeusement échappé au saccage provoqué par les soubresauts d'agonie du monstrueux poisson : la bouteille de Scotch, bien calée dans un coin du siège de poupe, non loin du moteur hors-bord.

— « Juste ciel ! Que s'est-il donc passé ? »

Dan se gratta le crâne.

— « On ne peut pas être absolument affirmatif. A première vue, le tarpon aura bondi trop près de la barque et sera tombé en plein sur la tête de Barfield. Regarde la position du cou. J'ai l'impression qu'il a les vertèbres brisées. »

Dan Peavy tendit le bras par-dessus la lisse du bateau de Barfield et saisit l'amarre.

— « Tiens ! Pete. Agrafe ceci à l'arrière de son skiff et rentrons au Lodge. »

— « Vous avez l'intention de le laisser tel quel, dans le fond du bateau ? » s'exclama Tweedy.

— « Nous ne pouvons plus rien pour lui maintenant ! » dit Dan.

— « On ne peut tout de même pas le laisser nez à nez avec ce monstre puant !... Jetons au moins le tarpon par-dessus bord ! »

— « Je rends hommage à la délicatesse de vos sentiments, Monsieur Tweedy, mais si vous le permettez, je mènerai cette affaire à ma guise. »

La bouche de Tweedy eut quelques contractions spasmodiques, mais il ne répliqua pas et s'assit dans le bateau en contemplant le shériff d'un air morne. Je pris le filin des mains de Dan et l'amarrai à mon embarcation.

Nous accostâmes à Emrald Lodge un peu avant six heures.

⁂

Abe O'Grady se trouvait sur le débarcadère à notre arrivée. Il jeta un coup d'œil sur l'embarcation ravagée.

— « Est-il... ? »

Je hochai la tête tout en amarrant mon bateau.

— « Oui ! Il est mort ! »

— « Pete ! » dit Dan « fais un saut jusqu'au bureau d'O'Grady et appelle le docteur Stebbins. Dis-lui qu'il vienne le plus tôt possible. Appelle également l'entreprise de

Pompes funèbres et l'ambulance. »
Je m'élançai, mais il me rappela :

— « Regarde si l'appareil-photo se trouve dans la voiture ! »

— « Bien ! »

Dix minutes plus tard, j'étais de retour au débarcadère avec l'appareil-photo.

— « A quoi rime toute cette mise en scène ? » demandai-je à Dan lorsqu'il m'eut fait signe de le rejoindre dans l'embarcation. « Ne s'agit-il pas d'un accident ? »

— « Je n'en suis pas tellement sûr, » répondit Dan gravement.

— « Pas sûr... ? Comment se fait-il ? »

Le shériff jeta un coup d'œil circulaire autour de lui. O'Grady était à quelque distance sur l'appontement. Tweedy n'était pas en vue. Le shériff baissa la voix.

— « Examine bien ce poisson. Découvres-tu un indice qui te permette de conclure que les choses se sont passées autrement qu'il n'apparaît à première vue ? »

J'obéis : C'était un tarpon de belle taille. Il ne devait pas peser moins de cinquante kilogs. Au bout d'un moment, je secouai la tête.

— « Non, je ne vois rien... Je m'interrompis brusquement... Attends ! Là derrière les branchies. »

— « Exactement ce que je pensais, » dit Dan. « On dirait qu'il a reçu un coup de harpon ! Il n'est pas exclu, évidemment, que cette blessure ait été produite pendant qu'il se débattait dans le bateau. »

— « Ou encore il a pû être harponné puis se libérer avant de bondir dans le bateau. »

— « Exactement : ça vaut la peine d'être vérifié. Tu pêches parfois le tarpon, n'est-ce pas Pete ? » Je hochai la tête. « Ce n'est pas toujours commode ! Hein ? »

— « Tu parles ! Ils sont enduits d'une matière visqueuse qui colle à tout. Quelquefois ils saignent beaucoup après avoir été harponnés. »

Dan tira un mouchoir de sa poche et se pencha dans le skiff. A l'aide du mouchoir, il ramassa un long harpon.

— « Jette un coup d'œil là-dessus ! »

J'étudiai le crochet d'acier au bout du manche d'aluminium. »

— « On dirait qu'il n'a pas servi, à moins qu'on ne l'ait nettoyé après usage. Mais pourquoi l'aurait-on nettoyé ? »

— « Pour dissimuler le fait qu'il aurait servi, » répondit Dan.

Je scrutai le visage tanné de Dan.

— « Parlons franchement : tu penses qu'il ne s'agit pas d'un accident, que Barfield a été assassiné ? »

Il haussa les épaules, enfonça un doigt dans son épaisse toison blanche et se gratta le cuir chevelu.

— « Il faut interroger les gens qui font partie de son groupe. »

Dan Peavy leva les yeux dans la direction des bâtiments et soupira.

— « Nous n'aurons pas à les chercher bien loin, semble-t-il ! Les voici ! »

Luther Stubbs venait en tête. Il traversait la vaste pelouse qui séparait les bâtiments du débarcadère en courant à demi. Derrière lui venait Winifred Cole et, fermant la marche d'une allure plus modérée, Mme Barfield et Buford Tweedy. Celui-ci s'entretenait avec animation avec la veuve du gouverneur.

Avant qu'ils ne fussent sur place, Dan dit à O'Grady :

— « Pourriez-vous envoyer quel-

qu'un pour ramener ceux qui cherchent encore sur la rivière ? »

— « Certainement, » dit O'Grady, « je vais m'en occuper immédiatement.

Stubbs atteignit le débarcadère, hors d'haleine et les yeux exorbités.

— « Est-ce vrai ?... Le gouverneur est mort ?... »

Dan Peavy se hissa sur le débarcadère :

— « C'est vrai, Monsieur Stubbs ! »

— « Tué par un poisson ?... Que s'est-il passé ? »

— « Nous ne savons pas encore exactement ! » dit Dan.

Stubbs contemplait le spectacle qui s'offrait à lui dans le bateau, puis se tournant vers le shériff :

— « Vous ne savez pas exactement ? Qu'entendez-vous par là ? »

Winifred Cole arriva à son tour. Elle jeta un coup d'œil rapide sur Dan et moi, puis ses yeux se portèrent sur le corps de Barfield. Sa main monta lentement vers sa bouche. Une seconde, je crus qu'elle allait crier, mais elle n'en fit rien. Sa main retomba lentement. Ses yeux restaient fixés sur le bateau, comme fascinés.

Mme Barfield et Tweedy arrivèrent ensuite.

— « J'aurais voulu qu'elle restât au Lodge ! » dit Tweedy. « Elle n'avait vraiment pas à venir ici... »

— « Je voulais le voir de mes propres yeux, » dit Mme Barfield. Sa voix était calme. On eût dit qu'elle était soulagée. « Je voulais m'assurer que Curtis était vraiment mort ! »

Elle prit place auprès de Winifred Cole et considéra la forme immobile, allongée dans le bateau. Un sourire vague vint jouer sur ses lèvres : « Il est mort... Il est bien mort ! »

— « Elvire... » commença Luther Stubbs. Il tendit le bras avec hésitation et lui toucha le poignet. « Je suis... je suis navré ! »

Elle se retourna et le dévisagea avec une surprise intense.

— « Navré, Luther ? Vous êtes vraiment navré ? Pas moi ! Je suis contente. » Elle reporta ses regards vers Barfield. « J'espère seulement qu'il n'a pas souffert. Je ne souhaiterais à personne de souffrir... même pas à un chien ! »

— « Elvire... » dit Stubbs en lui serrant le bras avec douceur, « Elvire, je crois que vous ne comprenez pas ! » Ses yeux se tournèrent vivement vers Dan Peavy. « Shériff, vous disiez quelque chose avant l'arrivée de Mme Barfield, je crois. » Tous les yeux se tournèrent vers Dan Peavy. Celui-ci soupira et se frotta le menton.

— « Nous voudrions vérifier un certain nombre de choses ! »

Tweedy explosa :

— « Ecoutez, shériff, vous n'allez tout de même pas en faire un cirque de cette histoire ! C'est un affreux accident, mais ce ne serait pas bien de troubler Mme Barfield plus qu'il n'est absolument nécessaire ! »

— « Un accident... C'est justece dont je veux m'assurer Monsieur Tweedy. S'agit-il bien d'un accident ? Toute la question est là ! »

— « Alors, vous pensez qu'on a tué le gouverneur... ? » dit Stubbs d'un ton incrédule.

Le bruit d'un moteur détourna momentanément l'attention générale. Un skiff, à bord duquel se trouvaient deux hommes, se dirigea vers le débarcadère et vint bientôt

s'y amarrer. L'un des occupants était Jerry Sealey et l'autre un certain Willie Nix, guide de pêche employé au Lodge.

Jerry jeta un coup d'œil sur le bateau de Barfield et se hissa rapidement sur le ponton. Je le pris à part et lui dis ce que je savais.

— « Jerry, » dit Dan Peavy, « prends les photos du corps. » Puis le shériff tourna la tête du côté des bâtiments d'où parvenait un bruit de moteur.

— « Voici le docteur Stebbins. » Il fit face au petit groupe assemblé sur le débarcadère. « Mesdames, Messieurs, puis-je vous demander de rentrer, maintenant ? Plus tard, j'aurai à vous parler ! »

— « Shériff... » commença Luther Stubbs.

— « Plus tard, Monsieur Stubbs, » dit Dan. « Plus tard ! »

Ils partirent tous les quatre en direction des bâtiments du Lodge. Lorsqu'ils furent partis, Dan considéra le bateau.

— « Lorsque le docteur en aura terminé, je vous demanderai de porter ce poisson à la glacière de Guale Shrimp et de le mettre dans la glace. »

— « De mettre le poisson dans la glace ? » fit Jerry. Mais Dan s'éloignait déjà, se portant à la rencontre du docteur Stebbins.

⁂

Le shériff installa temporairement son quartier général dans le bureau d'O'Grady. Il s'assit à la table d'Abe, devant une tasse de café.

— « Au travail, Pete. Je voudrais commencer tout d'abord par Stubbs. »

Je sortis pour aller chercher le petit homme. Il se trouvait au Shamrock — c'est ainsi qu'on nommait le bar au Lodge. Il était juché sur un tabouret, devant un grand verre de jus d'orange, qui contenait, je le soupçonnais fort, autre chose que du jus d'orange. On avait dû ouvrir le bar à son intention, car il était à peine huit heures.

— « Le shériff voudrait vous voir immédiatement, Monsieur Stubbs, » dis-je. Il se retourna vers moi, et je vis tout de suite qu'il n'en était pas à son premier verre ; Stubbs me fit également l'impression d'être plus soucieux que chagrin. Il souleva son verre, le vida d'un trait et descendit de son tabouret.

— « A votre disposition, député ! » dit-il.

— « Monsieur Stubbs, » dit Dan après avoir invité le politicien à s'asseoir près du bureau, « il ne s'agit que d'une simple formalité. »

— « Ecoutez-moi, shériff Peavy, » dit Stubbs en se dressant sur ses pieds et en titubant légèrement, « vous faites une terrible erreur, je dirais mieux : une erreur monumentale ! Je connais vos pareils. Je ne fais pas de la politique depuis trente-cinq ans sans savoir à quoi vous voulez en venir. Vous voulez vous faire de la publicité. Ce qui importe, c'est de voir votre nom dans les journaux ! »

— « Fais asseoir Monsieur Stubbs, » dit Dan placidement. Mais on discernait dans sa voix un petit quelque chose qui disait que le temps des plaisanteries était fini, et Stubbs le sentit en dépit des fumées qui obscurcissaient son cerveau. Sa tirade se perdit dans un bredouillement informe, après quoi il se laissa tomber sur sa chaise.

— « Voilà qui est mieux, » dit Dan. « Maintenant voici ce que dit le docteur Stebbins : Barfield a été vu, en toute certitude, hier après-midi, entre trois heures et trois heures et demie, donc il a été tué entre ce moment et minuit. Nous aimerions connaître votre emploi du temps à partir de l'instant où Barfield a quitté le débarcadère. »

— « Je vous dis que vous commettez... »

— « Veuillez répondre à ma question, Monsieur Stubbs ! »

Le petit homme se retourna vers moi et cligna des yeux.

— « Eh bien, » dit-il, « j'ai fait un somme jusqu'aux environs du dîner. Un peu avant le repos, je suis allé boire un verre ou deux au bar. »

— « Quelle heure était-il en ce moment, à votre avis ? »

— « Entre six heures et six heures et demie ! »

— « Quelqu'un vous a-t-il vu ? »

Stubbs passa sa langue sur ses lèvres sèches, puis secoua la tête.

— « Et hier matin, qu'avez-vous fait ? » demanda Dan.

— « Tout le monde est allé à la pêche dans la matinée. La pêche au tarpon.

— « Avez-vous pris quelque chose ? » interrogea Dan.

Stubbs opina du chef.

— « Nous avons tous eu de la chance. J'en ai amené deux personnellement, plus sept ou huit touches. »

Dan Peavy pinça les lèvres et tira le bout de son nez bulbeux.

— « Vous vous entendiez bien avec Barfield ? »

— « Je n'ai jamais quitté Barfield depuis que nous avons fait notre droit ensemble. Ça remonte loin. Nous étions de bons amis. »

— « Jamais de désaccords ? »

— « Ni plus ni moins que tout le monde. Citez-moi deux amis qui ne se soient pamais disputés ! » dit Stubbs avec hauteur.

Dan continuait à faire subir à son nez des tractions répétées.

— « Monsieur Stubbs, comme moi, vous avez entendu Mme Barfield déclarer qu'elle ne regrettait pas la mort de son mari. A votre avis, quel sens peut-on attribuer à ses paroles ? »

— « Pourquoi ne pas lui poser directement la question shériff ? » riposta l'autre. Mais une lueur d'inquiétude passa dans ses yeux.

— « Oui, » dit Dan, « c'est sans doute ce que je vais faire. » Il se leva. « Ce sera tout pour le moment, Monsieur Stubbs ! J'aurai sans doute besoin de vous un peu plus tard ! »

— « A votre disposition ! » dit Stubbs, et il sortit.

— « Un peu bizarre, son attitude, » dis-je.

Dan approuva vaguement et consulta un bout de papier qui se trouvait devant lui sur le bureau.

— « Un homme comme Barfield a dû se faire des milliers d'ennemis au cours des années. » Il cocha le nom de Stubbs sur le papier.

— « Fais venir Tweedy. Nous verrons ce qu'il va dire ! »

⁂

Buford Tweedy alluma une cigarette à bout filtrant et regarda placidement Dan Peavy par-dessus le bureau.

— « Si je comprends bien, vous pensez que le gouverneur n'est pas

mort de façon purement accidentelle ? »

— « Il ne s'agit que d'une formalité courante, Monsieur Tweedy, » lui assura Dan, « dites-moi qu'elle était votre situation chez Barfield ? »

— « Je m'occupais des relations publiques, shériff. Un homme comme le gouverneur doit donner au public une certaine image de sa personne. Je veillais à ce que ce fût la bonne. »

Dan approuva.

— « Depuis combien de temps travailliez-vous pour lui ? »

— « Près de quatre ans. Je suis entré à son service au cours de la dernière phase de son mandat. »

— « S'agissait-il d'un poste permanent ? En d'autres termes, aviez-vous l'intention de demeurer auprès de lui ? »

Les sourcils de Tweedy se levèrent exprimant une surprise non feinte. Puis il sourit et tira une profonde bouffée de sa cigarette.

— « Il est étrange que vous me posiez précisément cette question. C'est aujourd'hui le dernier jour que je devais passer au service du gouverneur. »

— « Avez-vous trouvé un autre emploi ? » demandai-je.

— « Parfaitement. Je suis engagé par une firme de Capital City : la Southern Consolidated. Peut-être en avez-vous entendu parler ? » Il aspira une profonde bouffée et écrasa le mégot dans un cendrier.

Pendant quelques secondes, Dan tapota son bureau du bout de son crayon, la tête penchée, apparemment perdu dans ses réflexions.

— « Monsieur Tweedy, connaissiez-vous quelqu'un qui désirât la mort de Barfield ? »

Il éclata de rire.

— « Il serait infiniment plus simple d'établir la liste de ceux qui auraient désiré le voir rester en vie ! »

— « Vous avez entendu ce qu'a dit sa femme au débarcadère. J'ai cru comprendre que Mme Barfield n'était pas spécialement fachée de la disparition de son mari. »

Tweedy secoua lentement la tête.

— « Ce n'était évidemment pas ce que l'on peut appeler le mari idéal ! Tant s'en faut ! »

— « Etes-vous marié, Monsieur Tweddy ? » dis-je.

— « Non... non, pas encore. Mais j'aimerais bien épouser Miss Cole. »

— « Vraiment ? » Je ne sais pour quelle raison inavouée, cette réponse me déçut.

— « Elle ne semble pas tellement favorable à ce projet. Elle est tellement absorbée par son travail ! Je crois que ce drame affectera profondément Winifred ! »

— « Depuis combien de temps Miss Cole travaille-t-elle pour Barfield ? » demanda Dan.

— « Si je me souviens bien, elle est entrée au service du gouverneur six ou huit mois après moi. Dès le début, Barfield s'est intéressé à elle. »

— « Tiens, tiens ! » dit Dan.

— « Entendons-nous bien, » se hâta d'ajouter Tweedy. « Les rapports entre Win et le gouverneur n'ont jamais dépassé le plan des affaires, strictement les affaires. Dès l'abord, elle lui a inspiré confiance. Il semblait avoir plus confiance en Winifred que dans toutes les personnes de son entourage. »

— « Même vous ? »

Il hocha la tête :

— « Même moi ! » dit-il sans détour.

♣

Depuis l'instant où je pénétrai dans sa chambre jusqu'au moment où elle s'assit aux côtés du shériff, Winifred me sembla fort mal à l'aise. Elle attendit que Dan voulût bien l'interroger.

— « Ce n'est pas tous les jours qu'il m'arrive de poser des questions à une personne aussi jolie que vous, Miss Cole, » dit Dan avec un éclair de malice dans ses yeux bleus, « et je regrette vivement que les circonstances soient ce qu'elles sont ! »

Elle inclina légèrement la tête et croisa les mains sur ses genoux.

— « Il semble étrange qu'une femme de votre beauté ne soit pas mariée, » dit Dan sur le ton de la conversation familière. « Avez-vous jamais été en puissance d'époux, Mademoiselle Cole ? »

Je jetai un coup d'œil ironique au shériff, puis mon regard se reporta sur Winifred Cole. Elle n'aurait pas semblé plus surprise si Dan lui avait jeté un verre d'eau glacée à la figure.

— « Je... » elle me regarda, s'attendant sans doute à ce que je lui jette une bouée de sauvetage. Puis ses yeux se reportèrent sur Dan. Elle soupira : « Je suis veuve, shériff. »

— « Pardonnez-moi, » dit Dan. « Vous avez dû vous marier fort jeune. »

— « A dix-huit ans. Mon mari a succombé à un accident trois ans plus tard ! »

— « Cole était-il votre nom de jeune fille ? »

Elle secoua la tête.

— « Non. Mon mari s'appelait Frank Cole. Mon nom de jeune fille est Thoresen. »

Je sortis mon paquet de cigarettes et le tendis à la jeune femme. Elle refusa. J'allumai la mienne et j'attendis la suite de l'interrogatoire.

— « Mr. Tweedy a dû se tromper hier soir, lorsqu'il vous a présentée sous le nom de Miss Cole ? Il aurait dû dire Madame. »

— « Non, je me suis présentée chez le gouverneur sous le nom de Miss Cole... J'ai pensé que cela simplifierait les choses. »

Dan approuva de la tête. « Je comprends, Miss Cole. Je me vois maintenant dans l'obligation de vous demander où vous vous trouviez depuis le moment où Barfield a quitté le débarcadère jusqu'à la nuit tombée. »

— « Vous pensez donc qu'on l'a tué intentionnellement. »

Ses poings se serrèrent sur ses genoux.

— « Il s'agit d'une banale enquête, Miss Cole. Où étiez-vous hier après-midi ? »

Elle se mordit les lèvres. « Je crains... de ne pas avoir le moindre alibi, shériff. Je suis demeurée dans ma chambre jusqu'au dîner. Nous sommes allés à la pêche dans la matinée et j'étais très fatiguée. »

— « Avez-vous pris quelque chose ? »

Elle hocha la tête : « Willie Nix me servait de guide. J'ai pris un grand tarpon et il m'a fallu plus d'une heure pour l'amener au bateau. Ce n'est pas tout à fait la même chose que de pêcher dans une mare avec une épingle tordue au bout d'une ficelle. »

Il y eut une courte pause. Puis

Peavy dit : « Vous avez travaillé auprès de Barfield, en qualité de secrétaire depuis environ trois ans et demi, n'est-ce pas ? »

— « Oui. »

— « Vous entendiez-vous avec lui ? »

— « Aussi bien que quiconque, je suppose, » elle réfléchit aux paroles qu'elle venait de prononcer puis elle ajouta : « Je dois dire que je m'entendais avec lui mieux que la plupart des gens : il semblait m'apprécier. »

— « Mr. Barfield s'est-il jamais permis des gestes osés à votre égard ? » demanda Dan. Je remarquai que sa peau halée rougissait légèrement.

Winifred Cole baissa les yeux sur ses mains. « Au commencement, oui. Mais rapidement, il s'est rendu compte que ce n'était pas mon genre. Non, il semblait simplement m'apprécier. »

— « Quelle opinion aviez-vous de lui ? »

Un muscle se tendit dans sa mâchoire.

— « Plus j'apprenais à le connaître et moins j'avais de respect pour lui ! »

— « Pourquoi êtes-vous demeurée à son service si vous aviez cette opinion de lui ? » demandai-je. Elle haussa les épaules.

— « C'était un emploi comme un autre et la paie était bonne ! »

— « Eh bien, » dit Dan, « je pense que ce sera tout pour le moment, Miss Cole. Je vous demande néanmoins de rester dans les parages. »

♣

Lorsque Winifred Cole eut disparu, Dan consulta le bout de papier sur son bureau.

— « Pete, ce nom me dit quelque chose ! »

— « Quel nom ? »

— « Thoresen. Un nom peu banal. Je l'ai déjà vu quelque part. Il me semble qu'il avait un certain rapport avec Barfield. » Il ferma les yeux et se passa la main sur le front, s'efforçant de rassembler ses souvenirs. Au bout d'un moment il rouvrit les yeux et secoua la tête. Il se leva.

— « Retournons à la cuisine pour voir si nous trouverons du café chaud. »

— « N'as-tu pas l'intention d'interroger la veuve Barfield ? Après les paroles qu'elle a prononcées sur le débarcadère, je la mettrais sans hésiter sur la liste des suspects. »

— « Nous nous occuperons d'elle plus tard, » dit Dan.

Nous descendions le corridor qui mène à la salle à manger principale et à la cuisine, lorsque Dan Peavy s'arrêta net. « Thoresen, » murmura-t-il. Il se tourna vers moi tout excité.

— « Pete, appelle Jim Benson au téléphone. Il se trouve au Clarion. Demande-lui de vérifier les antécédents d'un individu du nom de Thoresen, en particulier les circonstances de son accident. Il était commissaire aux voies et communications ou quelque chose dans le genre, au cours du premier mandat de Barfield. Dis-lui d'obtenir tous les détails possibles sur le Thoresen en question. » Dan parut scruter l'espace puis il ajouta : « J'aimerais savoir s'il laisse de la famille. »

Benson me répondit au téléphone : il allait faire les recherches

et me rappellerait aussitôt après. Il m'interrogea sur la mort de Barfield et promis de rechercher tous les détails sur l'affaire. Selon les bruits qu'il avait recueillis, il s'agirait bien d'un accident.

Je retrouvai Dan dans la cuisine et lui répétai ce que m'avait dit Benson. Nous prîmes une tasse de café et nous nous dirigeâmes vers l'appontement. En route, nous rencontrâmes Jerry qui rentrait au Lodge.

— « J'ai interrogé les guides, » dit-il. « Il me semble que n'importe qui aurait pû prendre un bateau et quitter le débarcadère sans être vu hier après-midi. » Il se frotta les mains d'un air réjoui. « J'ai découvert quelque chose d'extrêmement intéressant. »

— « Vraiment ? » dit Dan.

— « Il y a ici un guide du nom de Willie Nix. C'est la seconde saison qu'il passe au Lodge. » Jerry prit une mine grave. « Ce nom vous dit-il quelque chose ? »

Le nom ne me disait rien. Je regardai Dan Peavy et le vis secouer la tête.

— « Voici, » dit Jerry. « L'un de ses collègues a attiré mon attention sur le fait suivant : Vous vous souvenez peut-être d'une affaire de meurtre, il y a de cela une dizaine d'années. Un individu appelé Sandy Nix avait été convaincu du meurtre d'un pompiste. »

— « Sandy Nix ? » répéta Dan, « condamné à la chaise électrique si je ne m'abuse ? »

— « Oui, » dit Jerry. « Il fut d'ailleurs proprement exécuté. Mais ce n'est pas tout : lorsque Nix fut confortablement installé à six pieds sous terre, on découvrit un nouvel indice, et les magistrats s'aperçurent qu'il y avait eu erreur sur la personne. Sandy Nix était totalement innocent du meurtre du pompiste. »

— « Et ensuite ? » dis-je.

— « Il avait un frère plus âgé. Ce frère avait fait des efforts désespérés pour obtenir son recours en grâce du gouverneur. Malheureusement, celui-ci n'avait pas la même opinion que lui sur le sujet et Sandy monta effectivement sur la chaise électrique le jour fixé. »

— « Et ce Willie Nix est le frère en question ? » demanda Dan.

— « C'est cela même, » dit Jerry. « C'est notre homme servi tout chaud, avec le mobile le plus vieux du monde : la vengeance ! »

— « Nous allons nous entretenir avec ce Nix, » dit Dan.

— « Il est peut-être déjà loin ! » dit Jerry.

Je vis Benson arriver du Lodge dans notre direction.

— « Hé, » dit-il, « que se passe-t-il ici ? Je croyais que Barfield avait été victime d'un accident et voilà que je vous trouve en train d'interroger tout le monde. »

— « Avant tout, Benson, » dit Dan, « qu'a-t-on trouvé sur Thorosen ? »

Benson nous jeta un regard et tira de sa poche un calepin usagé. « Il était président du service des Voies et Communications pendant le premier mandat de Barfield. Lorsque l'équipe de Barfield eut quitté le pouvoir, on releva toutes sortes de charges contre leur administration. On remua pas mal de boue et de linge sale, mais une action fut intentée contre Thorosen et deux autres. Thorosen fut arrêté et condamné à dix ans de prison. Selon certains bruits qui ont couru dans les milieux politiques, il

a servi de bouc émissaire. Il n'a purgé qu'une année de prison. »

— « On le fit évader ? » demandai-je. Benson secoua la tête. « Il s'est pendu dans sa cellule. »

Dan Peavy se passa la main dans les cheveux. « Thoresen a-t-il laissé de la famille ? »

— « Oui, » dit Benson, « sa femme et une fille. »

— « Tu ne connaîtrais pas le nom de cette fille par hasard ? » Benson consulta ses notes et tourna une page. « Voici : son nom était Winifred. Winifred Thoresen ! »

⁂

J'eus l'impression que l'on venait de me donner un coup de poing dans l'estomac. « Winifred Cole ? » murmurai-je. « Voilà donc quelle était la raison de son attitude étrange au cours de son interrogatoire. »

— « Nous retournerons la voir, » dit Dan. « Occupons-nous d'abord de Willie Nix. »

Contrairement aux prévisions pessimistes de Jerry, Nix n'avait pas pris la poudre d'escampette. Nous le trouvâmes dans un bâtiment voisin des pontons, travaillant sur un moteur hors-bord. Dan le mit au courant des renseignements que Jerry avait découverts. Lorsque le shériff eut fini, Nix s'essuya les mains avec un chiffon.

— « Ça ne s'annonce pas tellement bien pour moi, n'est-ce pas shérif Peavy ? »

— « Cela dépendra de l'endroit où vous vous trouviez hier après-midi, Nix. »

— « Hélas, personne ne pourra confirmer mes dires. J'habite en ville, dans une pension de famille et c'est là que je me trouvais hier après-midi. »

— « Il n'y a pas longtemps que vous travaillez au Lodge, n'est-ce pas ? » dis-je.

Nix secoua la tête. « Environ un an ! »

— « Comment se fait-il que vous soyiez venu ici ? »

— « Pratiquement, j'ai exercé le métier de guide de pêche le long de la côte pendant toute ma vie. J'ai simplement changé d'employeur. »

— « Il était de notoriété publique que Barfield séjournât ici une ou deux fois l'an, » dit Dan « le saviez-vous avant d'obtenir cet emploi ? »

Nix promena son regard sur notre groupe. Il ramassa un chiffon souillé et s'essuya de nouveau les mains.

— « N'existe-t-il pas une loi qui vous permet de ne pas répondre lorsque les renseignements demandés risquent de vous porter préjudice ? »

Dan opina de la tête. « Alors shériff, je vais me référer à cette loi. Mais entre nous, je peux vous dire une chose : Je n'ai pas tué ce... Je n'ai pas tué Barfield ! »

⁂

Un chasseur vint avertir Dan qu'on l'appelait au téléphone. Le shériff dit à Jerry de poursuivre ses investigations et de découvrir, si possible, si quelqu'un avait quitté le débarcadère dans l'après-midi de la veille. Puis le shériff, Benson et moi prîmes le chemin du bureau des entrées où Dan prit le récepteur. Il écouta attentivement pendant quelques instants :

— « Entendu docteur, » dit-il au bout de quelques instants, « passez-moi un coup de fil s'il y a du nouveau. » Il raccrocha et se tourna vers moi.

— « Le docteur a examiné la fracture des vertèbres. Il ne pense pas qu'elle ait pû être causée par la chute du poisson. »

— « Alors, la cause est entendue, » dis-je, « il s'agit d'un meurtre ! »

— « Est-ce vrai ? » demanda Benson.

— « Oui, » dit Dan. Il se dirigea vers l'opératrice du standard. « Mademoiselle, voulez-vous vérifier si l'un des membres du groupe Barfield a fait un appel à longue distance hier. »

La jeune fille consulta sa liste d'appel.

— « Oui Monsieur, » dit-elle en souriant. « Les voici : Mr. Tweedy a lancé deux appels à Capital City. Mr. Stubbs, un seul au Madison County. »

— « Pouvez-vous me dire à qui étaient adressés ces appels ? »

— « Mr. Tweedy a lancé deux appels personnels à un certain Mr. Camp, à la Southern Consolidated Corporation et Mr. Stubbs a appelé sa femme. »

— « A quelle heure ont eu lieu ces appels ? »

— « Le premier appel de Mr. Tweedy a eu lieu à trois heures trente cinq. Il a parlé pendant onze minutes. Mr. Stubbs a fait son appel à quatre heures moins cinq. Il a parlé pendant cinq minutes. Le dernier appel de Mr. Tweedy a eu lieu à six heures vingt. Cette fois il n'a parlé qu'une minute. »

Dan musa sur ces renseignements pendant quelques secondes.

— « Pete, » dit-il enfin, « va voir si tu peux trouver Mme Barfield. Fais-la descendre au bureau d'O' Grady. »

En me retournant pour obéir, je l'entendis dire à l'opératrice :

— « Mademoiselle, appelez-moi ce Mr. Camp à Capital City. »

♣

Mme Barfield n'affectait aucune douleur de la mort de son mari.

— « Le seul défaut que Curtis ne m'ait pas communiqué, » dit-elle, « c'est l'hypocrisie ! »

— « Connaissez-vous une personne qui ait pû vouloir la mort de votre mari ? » demandai-je.

— « Curtis était un homme étrange, Monsieur Miller, un vivant paradoxe. Il exerçait une sorte de magnétisme sur les masses. Il suffisait qu'il se penchât hors de sa voiture pour serrer une main : désormais l'homme voterait pour lui jusqu'à la fin de ses jours. Mais ce même aimant qui attire, peut aussi repousser. Sur le plan humain, mon mari était un être abominable. »

— « Pourquoi avoir épousé un tel homme Mme Barfield ? » dit Dan.

— « Il n'en a pas toujours été ainsi. Lorsque nous étions jeunes, il était très différent. Je pense que c'est le pouvoir qui lui a monté à la tête. Certains ne supportent pas le pouvoir comme d'autres ne supportent pas l'alcool ! Il était dominateur, exigeant, brutal et complètement indifférent aux sentiments d'autrui. » Elle s'arrêta, tira une cigarette de son sac. « Tout le monde s'en trouve mieux maintenant, shériff ! C'est comme si l'on avait

pratiqué l'ablation d'une tumeur cancéreuse ! »

Dan opina du chef. « Madame Barfield, nous aimerions savoir où vous avez passé l'après-midi, après le départ de votre mari. »

— « Vous pensez que j'aurais pû partir à sa poursuite ? »

— « Nous contrôlons l'emploi du temps de chacun, Mme Barfield, » dis-je.

— « Nous nous sommes tous levés de bonne heure hier matin et nous sommes allés à la pêche. Après déjeuner, je me suis sentie fatiguée, et j'ai passé la plus grande partie de l'après-midi, seule dans ma chambre. Je suis descendue à la piscine vers six heures et j'ai pris un bain un peu avant le dîner. » Elle tira une grande bouffée de sa cigarette et expira la fumée par les narines. « Je n'ai pas tué Curtis, mais, si la chose était en mon pouvoir, je décernerais une médaille à l'auteur de cette œuvre de salubrité publique ! »

Lorsque Mme Barfield fut partie, je réfléchis à ce qu'elle avait dit. Quels que pussent être ses autres défauts, ce n'était certainement pas une hypocrite. Mais, d'autre part, n'afficherait-elle pas un tel cynisme pour mieux détourner les soupçons ?

— « Qu'en penses-tu, Dan ? » demandai-je. Il secoua la tête. « Ce que nous pouvons faire de mieux pour le moment, c'est de déterminer qui n'a pas commis le crime. » Il se leva avec lassitude.

♣

Elle était assise près de la piscine, un livre broché sur les genoux.

— « Vous permettez ? » dis-je.

Elle eut un sourire sans gaieté. Nous prîmes place, Dan et moi, sur une chaise à ses côtés.

— « Miss Cole, » dit Dan, « rendiez-vous Barfield responsable de la mort de votre père ? »

Bouche-bée, elle le regarda.

— « Comment avez-vous découvert... ? »

— « Peu importe... répondez à ma question. »

Son visage perdit son expression tendue. Chose étrange, elle parut même soulagée.

— « Oui, c'est mon père qui a payé pour tout le monde dans cette sordide histoire. Il était coupable, comme les autres, mais Barfield et consort auraient dû prendre leurs responsabilités. Par le fait, il a servi de bouc émissaire. »

— « Pourquoi vous êtes-vous engagée au service de Barfield ? » demandai-je.

— « Sûrement pas pour le tuer, Monsieur Miller, si c'est ce que vous pensez. Je voulais accumuler contre lui le maximum d'indices, établir la preuve irréfutable de sa culpabilité pour le mettre là où il avait mis mon père. »

— « Avez-vous pû établir cette preuve ? » demanda Dan.

Elle secoua la tête. « Non, depuis que je travaille avec lui, il n'a pas occupé de poste officiel. L'année prochaine, son élection au poste de gouverneur était assurée. C'est ce que j'attendais. »

— « Maintenant, tout est fini ! » dit Dan.

Elle eut un sourire glacé. « Cela vaut mieux, shériff. Désormais Curtis Barfield ne fera plus jamais de mal à personne ! »

♣

Dan et moi quittâmes Emrald Lodge et rentrâmes à la ville. Des nuages lourds s'amoncelaient à l'ouest et une brise fraîche agitait les choux palmistes le long de la route.

— « On dirait qu'il va pleuvoir ! » dis-je.

Dan tenait à la main la liste des personnes à interroger.

— « J'ai dit qu'il allait pleuvoir, Dan... »

— « Il manque un maillon dans cette histoire, » dit-il. « Pas de doute, l'un d'eux a fait le coup. Quelque chose a dû nous échapper ! »

Une heure après notre arrivée, Jerry entra à son tour dans le bureau. Il s'assit sur le coin de la table et s'épongea le front avec son mouchoir.

— « Il commence à pleuvoir ! » dit-il. « On en avait bien besoin ! »

— « Quelque chose de nouveau ? » demanda Dan.

— « Pas grand chose de fameux. Un gars qui croit se rappeler avoir vu un bateau de pêche quitter le débarcadère vers les quatre heures, mais il n'y a guère prêté attention. Peut même pas dire si c'était un homme ou une femme qui se trouvait à bord. »

Dan se leva, se dirigea vers la fenêtre et contempla la pluie qui fouettait les pavés de la rue. Je connaissais ce signe. Quelque chose commençait à prendre forme sous cette crinière de cheveux blancs.

— « Ma parole, » dit Jerry, « ils pourraient tous être les coupables, depuis le premier jusqu'au dernier... et même des milliers d'autres ! » Dan secoua la tête. « Le coupable n'est pas venu de l'extérieur. Il se trouve parmi l'un des commensaux du Lodge. »

Jerry quitta le coin du bureau sur lequel il était assis et se dirigea vers le distributeur d'eau glacée. Il prit un verre de carton et commença de le remplir. Soudain, il se retourna avec tant de brusquerie qu'il éclaboussa d'eau tout le devant de sa chemise.

— « J'ai compris ! » dit-il.

— « Tu as compris quoi ? » demandai-je.

— « Je me demande comment vous ne l'avez pas compris ! » Il s'avança vers Dan, toujours debout près de sa fenêtre. « Nous cherchons UN meurtrier, non ? »

Dan, maussade, contemplait le déluge.

— « Eh bien ! » poursuivit Jerry sans se démonter, « ce n'est pas UN seul criminel qu'il faut chercher ! Ils sont TOUS dans le coup ! »

— « Tous ? » dis-je.

— « Bien sûr. » Il retourna au distributeur d'eau glacée et commença posément à remplir un autre verre. « Un seul individu a peut-être exécuté le meurtre, mais tous les autres sont complices et le soutiennent. »

— « Je ne pense pas, » dit Dan. « Le crime a été commis par une seule personne et j'ai comme l'impression que jusqu'au dernier moment, elle n'avait pas l'intention de tuer. A la dernière minute, il s'est produit un événement imprévu ! »

Jerry écrasa sa tasse et la jeta dans la corbeille à papier.

— « Pourquoi dis-tu cela ? »

— « Toute l'affaire était trop risquée. C'est par un hasard miraculeux que le meurtrier n'a pas été

remarqué soit au départ, soit au retour. »

— « Hum ! » dis-je. « Il me semble pourtant logique qu'il n'y ait eu personne auprès du débarcadère cet après-midi-là ! »

— « D'autre part, nul ne possède le moindre alibi, » poursuivit Dan. « L'un des premiers soucis du criminel en puissance est de se procurer un bon alibi. Or pas un n'en possède, fut-il mauvais ! »

— « On sait où se trouvait Stubbs à quatre heures. Cela constitue pour lui un alibi au moins partiel. L'opératrice a déclaré qu'il avait parlé à sa femme. »

Dan tourna lentement le dos à la fenêtre.

— « Que disais-tu ? »

— « Stubbs. Il parlait au téléphone ; l'opératrice du standard nous a dit... »

— « Attends une minute, » dit Dan. Il se dirigea vers son bureau et se laissa tomber sur sa chaise. Il demeura là un bon moment, les yeux clos, frictionnant nerveusement son nez trop grand. Puis il se mit à hocher la tête lentement, on aurait pu croire qu'il s'assoupissait. Mais je connaissais assez Dan Peavy pour savoir qu'il ne dormait pas. Il me semblait entendre les rouages de son cerveau se mettre en branle sous l'épaisse toison blanche. Il dit enfin :

— « C'est bien cela. Tout concorde. Ma foi, c'est peut-être la solution. »

Soudain ses yeux s'ouvrirent comme par un déclic.

— « Jerry, tu disais, il y a un instant, qu'ils pourraient tous être coupables ? »

— « Et alors ? »

— « Je crois que je vais pouvoir rayer deux noms sur la liste. »

— « Tu parles de Stubbs et de Tweedy ? » dis-je.

— « Stubbs et Tweedy ! » dit Dan en écho. Il se leva de sa chaise, prit son chapeau et se dirigea vers la porte. « Allons, en route. »

— « Où allons-nous ? » demanda Jerry.

— « Parler à Stubbs. Le témoignage de l'opératrice du standard confirmé par sa femme... peut-être pourra-t-on le rayer de la liste des coupables possibles. »

⁂

Dan pénétra dans le bureau des entrées de l'Emrald Lodge et appela Luther Stubbs sur le téléphone intérieur. Dan lui parla pendant quelques instants et raccrocha.

— « Attendez-moi ici, les gars, » dit-il en s'adressant à Jerry et à moi, « je ne serai pas long ! »

— « Qu'est-ce qui se passe ? » demanda Jerry formulant la question que j'avais à l'esprit. Mais Dan était déjà parti. Jerry et moi traversâmes le hall pour nous diriger vers les vastes fenêtres qui donnent sur la piscine. La pluie n'avait pas encore atteint le Lodge et l'on apercevait plusieurs personnes, les unes dans l'eau, les autres sur les bords de la piscine. Je découvris Winifred Cole étendue sur un fauteuil transatlantique, un livre à la main.

— « Qu'est-ce qu'il peut bien mijoter, Dan, » demanda Jerry. Je haussai les épaules sans cesser d'observer Winifred. Elle portait un deux-pièces noir qui faisait valoir ses formes, à moins que ce ne fût elle qui fit valoir le bikini.

— « Stubbs a téléphoné à sa femme, c'est entendu, » dit Jerry, « mais quel rapport cela peut-il bien avoir avec l'affaire qui nous occupe. Dan s'imaginerait-il que Stubbs pourrait avoir tué Barfield ? »

— « Je le pense. »

Le préposé à la réception s'approcha et me donna une légère tape sur le bras.

— « Le shériff Peavy désire vous parler au téléphone intérieur ! »

Je me rendis au bureau d'entrée et décrochai le récepteur.

— « Jerry et toi, montez immédiatement à la chambre de Stubbs. C'est le numéro 11. Je vous attends ! »

⁂

Les yeux de Dan firent le tour de la pièce pour venir se poser finalement sur le lit.

— « Cachez-vous là-dessous ! »

— « Sous le lit ? » coassa Jerry.

— « Je ne vois guère d'autre endroit où vous pourriez vous cacher sans perdre un mot de ce qui se dira dans la pièce. En outre, Mr. Stubbs pourrait avoir besoin de votre aide très rapidement. »

J'échangeai avec Jerry un regard philosophique et nous nous glissâmes sous le lit tous les deux.

— « Tes pieds dépassent, Pete ! » dit Dan.

Je repliai les genoux et ramenai mes pieds vers moi.

— « Maintenant, Monsieur Stubbs, prenez le téléphone et appelez Tweedy. Répétez-lui simplement ce que je vous ai dit. »

Luther s'éclaircit la voix. On aurait dit un orateur s'apprêtant à prononcer un discours. « Shériff Peavy, c'est bien risqué. Supposez que vous vous trompiez... »

— « Cela dépend de vous, Monsieur Stubbs. Il n'est pas en mon pouvoir de vous contraindre. Mais si vous tenez à démasquer le meurtrier... »

— « Naturellement que j'y tiens ! C'est seulement que... eh bien ! »

De mon observatoire, sous le lit, je pouvais voir les pieds de Stubbs se déplacer nerveusement à travers la pièce, tandis qu'il cherchait à prendre une décision. Puis les souliers firent un brusque demi-tour et se dirigèrent droit sur moi. Il s'assit lourdement sur le bord du lit et je l'entendis décrocher le téléphone.

— « Voulez-vous, je vous prie, me passer la chambre de Monsieur Tweedy, » dit-il, « s'il est absent, je vous serais obligé de le faire chercher. »

— « Bien, » dit le shériff, « la chambre voisine est vacante. J'y serai pour le cas où vous auriez besoin de moi. Vous autres, Pete et Jerry, écoutez de toutes vos oreilles. Vous serez peut-être appelés à témoigner de ce que vous aurez entendu ici. »

Je vis les lourdes chaussures de Dan se diriger vers la porte au moment précis où Stubbs disait :

— « Allo. Buford ? Ici Luther Stubbs. Buford, il est une question dont j'aimerais bein discuter avec vous. Comment ? Non. Il serait préférable que vous veniez à ma chambre. C'est à propos du gouverneur. Non cela ne peut pas attendre. C'est important Buford ! C'est très important pour *vous !* Oui chambre 11. »

On entendit le bruit d'un récepteur que l'on repose sur son socle,

et le long soupir tremblant de Stubbs.

— « Ton genou m'entre dans le dos, Pete, » dit Jerry.

J'allongeai un peu ma jambe et un coup fut frappé à la porte. J'observai les pieds de Stubbs qui traversaient le tapis pour aller ouvrir. Une paire de pieds chaussés de souliers de repos franchirent le seuil et se dirigèrent de-ci de-là à travers la pièce. Leur propriétaire faisait le tour des lieux.

— « Eh bien, Luther, de quoi s'agit-il ? »

— « De quoi s'agit-il ? » répéta Stubbs avec une certaine désinvolture. Il se dirigea avec raideur vers une console : « Voulez-vous boire quelque chose ? »

— « Merci. Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ? »

On entendit le clapotement des cubes de glace tombant dans le verre.

— « Allons Buford, ne faites pas l'innocent ! »

— « Que voulez-vous dire ? » soupçonneux... sur ses gardes...

— « De quoi auriez-vous l'air si la police apprenait que Barfield vous faisait chanter ? »

— « La police... » La voix de Tweedy s'arrêta net et je n'entendis plus que le tintement de la glace que Stubbs faisait tourner dans son verre. Puis avec un rire forcé : « Vous avez perdu la tête, Luther ! »

— « Vraiment ? Pourquoi travaillez-vous pour Barfield depuis des années pour un salaire de famine, alors qu'avec vos capacités vous devriez être bientôt au sommet de l'échelle. Non, Buford, ce n'est pas moi qui ai perdu la tête. Mais si vous n'êtes pas disposé à discuter avec moi, peut-être préférerez-vous que je répète ce que je sais au shériff Peavy. »

— « Attendez, Luther, » dit Tweedy tout à coup. « Il faut que je réfléchisse. » Il se dirigea vers la console et se versa une rasade. A en juger par le bruit, elle devait être de taille ! Ses pieds firent demi-tour pour faire face à Stubbs.

— « C'est lui qui vous l'a dit, n'est-ce pas ? C'était bien dans sa manière, l'ignoble menteur... »

— « Franchement, Buford, je ne comprends pas pourquoi vous l'avez tué. Vous auriez bien dû vous douter qu'il aurait pris une précaution de ce genre. Qu'est-ce qui vous a amené à cette extrémité ? »

— « Ce qui m'a amené à cette extrémité ? Je vais vous le dire, Stubbs. Je l'ai suivi pour lui parler, pour essayer d'obtenir de lui qu'il me laissât tenter ma chance à la Southern Consolidated. Il m'avait d'ailleurs promis de me rendre bientôt ma liberté. Je savais à peu près où il allait pêcher et lorsque je l'ai trouvé, il venait de ramener à bord le poisson qu'on a trouvé auprès de lui. Il était fatigué et passablement ivre. Lorsque je lui parlai, il me répondit que je pouvais faire ce que je voulais. En fait, j'aurais pu me libérer depuis longtemps, car il ne possédait aucune preuve contre moi. Rien que des soupçons... »

Les pieds de Tweedy retournèrent à la console et je l'entendis se verser un autre verre.

— « Je vois maintenant qu'il avait menti dès le début. Je serais incapable de vous dire ce qu'il advint ensuite. Lorsque j'eus compris qu'il m'avait gâché toutes ces bel-

les années, je vis rouge. J'empoignai une planche qui servait de siège et lui en assénai un coup derrière la nuque. Lorsque je m'aperçus qu'il était mort, je fus pris de panique. »

Je ressentis une démangeaison dans le nez. La poussière du tapis, probablement. Vivement, je pressai mon index sous mes narines.

— « Y a-t-il quelqu'un d'autre au courant de la chose, Luther ? » demanda Tweedy.

— « Mais non... »

Je vis les pieds de Tweedy commencer à se déplacer dans la direction de Stubbs et les pieds de Stubbs reculer vers le lit.

— « Dans ce cas, il ne me reste plus qu'une chose à faire, je le crains ! » dit Tweedy. « Je ne voulais pas tuer le gouverneur, et c'est pourtant ce qui est arrivé. Maintenant, je vous trouve en travers de ma route, Luther, alors vous comprenez... »

La démangeaison dans mon nez devint presque insoutenable. Les larmes ruisselaient de mes yeux. Par-delà la tête de Jerry, je vis les pieds de Stubbs s'immobiliser, puis il s'écroula sur le lit.

— « Non... Vous êtes fou ! Tweedy ! » cria Stubbs. « Vous ne vous en tirerez pas aussi facilement ! »

— « Peut-être, mais je ferai mon possible ! »

— « AAAAtchoum ! » Ma tête vint heurter les ressorts du sommier. J'entendis Jerry hurler quelque chose... Puis je me retrouvai au milieu de la chambre, plongeant sur Tweedy qui s'enfuyait vers la porte. Je parvins à saisir ses jambes, mais il effectua une rotation sur lui-même. Je vis son soulier arriver, dirigé vers ma tête, sans pouvoir rien faire d'autre que me cramponner et attendre.

Je revins à moi sur le lit de Stubbs. Winifred Cole, dans son deux-pièces noir, était penchée au-dessus de moi.

— « Il a repris conscience, » dit-elle, « comment vous sentez-vous, Monsieur Miller ? »

J'aperçus Jerry, debout à ses côtés.

— « Tweedy ? » dis-je.

Jerry opina du bonnet.

— « Nous l'avons eu, Pete ! »

La main de Winifred Cole était sur mon front, douce et fraîche. Je plongeai mon regard dans ses grands yeux bleus.

— « Je me sens très bien maintenant, Miss Cole, tout à fait bien ! »

⁂

Le soleil brillait et dehors, devant le bureau du shériff du comté, de petites fumerolles de vapeur montaient des pavés de la rue. A l'intérieur, Dan Peavy était vautré dans son fauteuil, les pieds sur le coin du bureau.

— « Qu'est-ce qui t'as mis sur la piste de Tweedy, Dan ? » interrogea Jim Benson.

— « Une seule chose différenciait Tweedy des autres membres de son groupe : les deux appels téléphoniques qu'il avait lancés le jour de la mort de Barfield. J'ai téléphoné à son correspondant de la Southern Consolidated et j'ai découvert ce qui s'était passé entre eux, hier. Au premier appel, Tweedy déclara qu'il ne pouvait pas encore prendre de décision et réclamait un nouveau délai. Cette demande ayant été rejetée, Tweedy

promit de lui donner une réponse dans la journée. »

— « Je ne vois pas le rapport ! » dit Jerry.

Dan Peavy passa ses doigts dans ses cheveux.

— « Tweedy le rappela aux environs de dix heures trente. Cette fois, c'était définitif : il acceptait la situation. Il avait donc dû se passer quelque chose entre ces deux appels, et ce quelque chose avait levé le doute qui empêchait Tweedy de prendre une décision. Un seul fait pouvait expliquer ce changement d'attitude : Tweedy avait parlé à son patron Barfield. »

— « Mais Barfield était parti seul sur la rivière entre trois heures et trois heures trente, » objectai-je.

Dan opina : « Exact. Pour autant que nous sachions, la personne qui l'a vu après ce moment est celle qui l'a tué ! »

— « Soit, » concéda Benson. « En supposant que Tweedy soit effectivement parti à la recherche de Barfield et l'ait trouvé, pourquoi l'a-t-il tué ? »

— « Il a fallu qu'un nouvel événement intervienne à ce moment : une parole, un geste de Barfield. »

— « De quoi diable pouvait-il bien s'agir ? » s'informa Jerry.

— « Avant cela, je me suis posé une autre question. » continua Dan. « Pourquoi tenait-il à voir Barfield avant d'accepter sa nouvelle situation ? Si Tweedy désirait accepter l'emploi que lui offrait la Southern Consolidated, pourquoi ne pas lui avoir donné un préavis depuis longtemps ? Pourquoi devait-il consulter Barfield avant de donner une réponse ferme ? La seule explication plausible c'est que Barfield possédait un moyen de pression sur lui qui l'obligeait à le consulter avant de prendre une décision. »

— « Chantage ? » demanda Jim Benson.

— « Exactement ! » dit Dan.

— « Soit, » dit le docteur Stebbins, « admettons tout cela. Qu'est-ce qui l'obligeait à le trucider ? »

— « De la façon dont les choses se sont passées, il est évident que le crime n'était pas prémédité. Tweedy n'avait pas l'intention de tuer lorsqu'il est parti à la recherche du gouverneur. Essayons de comprendre pourquoi une victime peut être amenée à tuer celui qui la fait chanter depuis des années. »

— « C'est ce que je n'arrive pas à comprendre, » dit Jerry. « Un maître-chanteur n'a pas l'habitude de se livrer sans défense aux coups de sa victime. Il s'arrange toujours pour mettre en lieu sûr les preuves qu'il possède, de façon qu'on puisse les trouver au cas où il lui arriverait malheur. »

— « Exact ! » dit Dan. « Cela ne nous laisse qu'une alternative. Premier cas : Barfield possédait cette preuve sur lui. »

— « Ce qui n'a pas de sens, » dit Jerry.

— « Second cas : Barfield ne possédait pas de preuve contre Tweedy. » Jerry se leva de son siège :

— « Et c'est ce qu'il a révélé à Tweedy. »

— « Et celui-ci apprenant que Barfield le tenait enchaîné à son char, pour rien, lui a réglé son compte ! »

Dan opina du chef.

— « La seule façon de vérifier ma théorie était de lui tendre un

piège. A première vue, il semblait que Stubbs fût le seul capable de jouer le jeu, que le meurtrier de Barfield fût ou non celui que je soupçonnais. »

Jerry secoua tristement la tête.

— « Quelle misère ! Ce Tweedy n'a pas l'air d'un mauvais garçon et si l'on en croit les renseignements que nous avons recueillis, ce Barfield était la dernière des crapules. »

Dan se souleva de sa chaise et se dirigea vers le distributeur d'eau glacée.

— « On m'a élu shériff, » dit-il, « mais pas juge. »

Je jetai un coup d'œil par la fenêtre du bureau. L'ondée était passée. Le soleil s'était remis à briller et je croyais encore sentir la main de Winifred Cole sur mon front meurtri.

Demain c'était mon jour de sortie. Je me demandais si Winifred accepterait de m'accompagner à la plage pour changer un peu d'atmosphère et oublier ce qui s'était passé à Emrald Lodge.

Jamais elle ne saurait qu'un moment nos soupçons s'étaient portés sur elle, et je me sentais moralement tenu de lui offrir une compensation.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : The Late Governor Barfield.

Histoire d'un enterrement

par NORA CAPLAN



Une femme âgée a du mal à se montrer impartiale envers deux nièces qu'elle a élevées et qui sont aussi opposées qu'on peut l'être. Mais ce qu'elle a fait pour le bien de l'une peut être fatal à l'autre...



Le cadavre de Wayne Fallow fut retrouvé trois jours après l'ouragan, — meurtri, noir de boue, écorché par les débris qu'avait abandonnés la marée descendante. Deux petits garçons l'avaient découvert à près de quatre cents mètres du rivage. On s'était interrogé sur les causes de sa mort, car il avait été la seule victime de l'ouragan. Mais l'enquête n'avait donné aucun résultat. On avait donc conclu qu'il était mort de noyade accidentelle.

On lui fit des funérailles dans la tradition Baptiste. Des glaïeuls recouvraient son cercueil — leur parfum lourd et funèbre évoquant l'herbe humide, les pierres moussues. Mr. Fallow, père, avait apporté une croix de roses blanches, haute d'un mètre trente, placée au pied du mort. Mais personne ne pensa un seul moment que, s'il en avait été conscient, Wayne aurait été ému par l'hommage rendu à son jeune corps. Il aurait rejeté les fleurs, il se serait moqué des regards attristés du cortège.

Tout le monde n'était pas obligé de suivre le corbillard jusqu'au cimetière. Seules quelques voitures, la famille, s'engagèrent vers l'Est sur une route étroite, encore sillonnée d'ornières, recouverte de boue séchée. Les autres retournèrent paisiblement à leurs occupations journalières — regagnant leur maison ou leur lieu de travail, la banque, le poste d'essence...

Les rayons brûlants du soleil séchaient la lourde humidité du sol. Les robes de voile, les costumes de deuil, collaient lamentablement au corps des assistants, créant une impression de gêne et de malaise.

— « Belle cérémonie, n'est-ce pas ? » demanda Millie Tawes, une couturière issue d'une vieille famille de Shelton, à Miss Emily Strayer.

— « Oui, en effet, » dit Miss Emily en lissant ses gants.

Sa nièce, Vera, enleva son chapeau de paille. « Je ne rentre pas avec toi. Je vais voir si Ruby peut me donner un rendez-vous et faire quelque chose de mes cheveux. »

Dudley, son autre nièce, se tenait aux côtés de Miss Emily. Elle prit la vieille femme par le bras. « Nous ferions mieux de nous mettre à l'ombre, Tante Emily. » Ses yeux d'un bleu froid, impénétrable, étaient profondément enfoncés dans ses orbites. Sa peau était très blanche.

Miss Millie les salua et se dirigea vers sa maison à la grande baie vitrée, envahie de fougères. Dudley et Miss Emily gagnèrent le côté ombragé de Beauregard Street. La jeune fille tenait toujours sa tante par le bras. La maison Strayer se dressait sur le sommet d'une petite côte. « Retire ton

bras, Dudley, » finit par dire Miss Emily, en s'appuyant plus pesamment sur sa canne. « Je me débrouille mieux toute seule, mon enfant. » Elle donna une petite tape sur l'épaule de sa nièce. « J'apprécie l'attention toutefois. »

Dudley ralentit le pas pour suivre l'allure de la vieille dame. Elle gardait les yeux baissés sur le trottoir, sur les touffes d'herbe émergeant d'entre les briques usées. « Vera a allégrement supporté la cérémonie, tu ne trouves pas ? »

Miss Emily s'arrêta, puis parla, le regard fixé sur le profil immobile de sa nièce. « Quoi d'anormal ? Il n'y avait rien de sérieux entre eux. Vera ne l'aurait jamais épousé. »

— « C'est vrai, » reconnut Dudley. « Cependant, je n'aurais jamais pensé qu'elle le prendrait si bien. »

Elles atteignirent le sommet de la colline. La vieille femme s'arrêta. « Elle oubliera. » Elle tendit le bras vers la barrière et arracha une fleur du rosier.

Dudley regarda sa tante avec un étrange petit sourire. « Oui, bien sûr, elle oubliera. Ce qui est fait est fait, n'est-ce pas ? » Miss Emily arracha deux autres fleurs fanées. Dudley poursuivit : « On ne peut éternellement broyer du noir, n'est-ce pas ? »

Miss Emily se retourna. « Je suis heureuse que tu saches cela, Dudley. Certaines personnes refusent de le comprendre. » Elle rentra quelques mèches de cheveux blancs sous son canotier de paille. « Je trouve que tu t'occupes beaucoup trop des affaires de Vera. » Elle ouvrit la barrière. « Préviens Min que je monte me reposer. Dis lui de ne pas frire la perche pour ce soir, mais de la griller. J'aimerais bien une île flottante aussi. Elle peut prendre le reste de gâteau. A moins que vous ne le vouliez, toi ou Vera. »

Dudley la suivit dans l'escalier. « Non, je n'y tiens pas. Et Vera n'a jamais été friande de desserts. Je vais dire à Min de le prendre. »

Le crépuscule enveloppa lentement Shelton. L'espace d'un moment, toute animation sembla s'arrêter comme pour prendre sa respiration. Puis des lumières commencèrent à trouer l'obscurité, des bruits de vaisselle rompirent le silence. Des enfants se précipitaient à table pour ressortir tout aussitôt avant que leur mère ait eu le temps de les retenir. On relisait les journaux plus lentement (il n'y avait qu'une seule édition du « Democrat Ledger »). Deux naissances. Un enterrement. Et la nuit tomba inévitablement avec une grâce lente, douce, ramenant les grives dans la glycine, les grenouilles dans les eaux stagnantes.

Min quitta la maison Strayer peu après sept heures, le gâteau dans une main, un sac en papier contenant ses vieilles chaussures et sa blouse dans l'autre. L'église avait organisé une réunion pour la soirée. Aussi pressa-t-elle un peu le pas, toujours digne dans ses sandales à hauts talons et son frais chemisier de coton.

Après le souper, Tante Emily sortit dans le jardin et coupa quelques roses trémières qui avaient poussé trop haut. Elle n'aimait pas beaucoup les roses trémières, ni les fleurs à épines comme les delphinettes, mais il y en avait toujours eu le

long de la barrière et elle ne jugeait pas nécessaire de changer l'aspect du jardin. Les insectes avaient de nouveau envahi les rosiers. Elle se promit de le signaler au mari de Min, la prochaine fois qu'il viendrait nettoyer le jardin.

Dudley se tenait sur le seuil de la chambre de sa cousine. — « Tu sors ? » demanda-t-elle.

Une serviette posée sur ses épaules bronzées, Vera défaisait les rouleaux de sa mise en plis. « Rencontré Parker Forbes. Il m'emmène au cinéma, à Charleston. » Elle se leva, enfila prestement une robe de soleil jaune, se cambrant en arrière pour atteindre la fermeture « Eclair ».

Dudley fut près d'elle en une seconde, et saisit la fermeture entre ses doigts glacés. « Laisse-moi faire, » dit-elle en la remontant. Le dos de Vera se creusa légèrement comme pour fuir son contact. « Te voilà fin prête. »

Vera se rassit devant la coiffeuse. Prenant son bâton de rouge, elle souligna soigneusement le dessin de ses lèvres pleines. Le rouge ayant un peu débordé, elle l'effaça et recommença.

Dudley agrippa une colonne du lit et, lentement, caressa la surface lisse de l'acajou. « C'est étrange la façon dont il est mort, tu ne trouves pas ? » Sa voix n'était qu'un murmure. Vera reposa le tube de rouge. Ses deux mains se crispèrent un instant sur la table, puis elle fouilla dans un tiroir, à la recherche de parfum. Le flacon se renversa. Une forte odeur de musc envahit aussitôt la chambre.

— « Je veux dire, il était tellement fort. Et bon nageur aussi. N'est-ce pas ? » poursuivit Dudley sans quitter des yeux le visage de sa cousine.

— « Oui, c'est étrange, » dit Vera.

— « Comment a-t-il pu se laisser surprendre ainsi ? Et pourquoi était-il au bord de la mer par cette tempête ? » Dudley fit craquer ses doigts. « Il y a quelque chose qui n'est pas clair dans cette histoire. »

Vera la regarda dans son miroir. Dudley vit ses yeux s'agrandir et s'emplir soudain de larmes. « Je ne comprends pas non plus. » Elle baissa les yeux. « Il en serait malade de rire, tu sais. De penser qu'il y a quelqu'un pour le pleurer. »

Dudley sourit. « Oui, ce n'était pas un sentimental. » Elle recommença à caresser le bois. « Je pense que tu sais que tu n'étais pas la seule. » Ses yeux se fermèrent à demi. « Il paraît qu'il voyait beaucoup de filles. »

Vera se leva. « Je sais. Mais elles n'avaient aucune importance. Cela m'était égal. Il finissait toujours par me revenir. » Regardant Dudley dans les yeux, elle dit d'une voix calme : « Ce qu'il y avait entre Wayne et moi, personne ne l'a jamais su. Il me reste au moins cela. »

Dudley ne répondit pas. Vera prit son porte-monnaie. « Cela ne me dit pas grand-chose de sortir avec Parker Forbes. Enfin, dis à Tante Emily où je suis partie et de ne pas s'inquiéter si je rentre tard. »

— « Entendu, » répondit sa cousine avec affabilité. « Et tâche de t'amuser. » *Je n'aurais pas du m'attendre à tirer quelque chose d'elle,* pensa Dudley.

Vera se retourna vivement. Mais le visage de Dudley avait déjà re-

trouvé son impassibilité habituelle. Dudley n'avait toujours pas quitté le bord du lit lorsqu'elle sortit et descendit lentement l'escalier. Parker remontait l'allée à sa rencontre. Elle savait, avec une étrange certitude, qu'elle l'épouserait. Que sa vie serait une longue succession de déjeuners dominicaux avec Tante Emily et Dudley, de garden-partys, de soirées paisibles dans les pièces froides et hautes de la maison Forbes. Elle ne connaîtrait plus les trahisons et les douleurs de la passion. Elle avait l'impression d'être morte — d'être écrasée sous le poids d'une grande dalle blanche qui enfonçait de plus en plus profondément son corps dans la terre molle.

Tante Emily revint du jardin juste après le départ de Vera. Elle essuya soigneusement le sécateur et retira ses gants. « Vera n'était-elle pas avec Parker Forbes ? »

— « Hum, hum, » répondit Dudley, assise dans l'ombre de la véranda. « Ils sont allés au cinéma, à Charleston. Vera a dit de ne pas s'inquiéter, qu'elle rentrerait peut-être tard. »

Tante Emily s'installa dans un fauteuil à bascule et accrocha sa canne à l'un des bras du fauteuil. « Je ne m'inquiéterai pas. Tant qu'elle sort avec lui. Sympathique, ce garçon, et d'une bonne famille. J'espère que Vera saura le reconnaître. »

— « Tu n'aimais pas Wayne, n'est-ce pas, Tante Emily ? »

La lune se levait derrière le presbytère St. John. Elle semblait appartenir exclusivement à Shelton, n'être pas partagée par le reste du monde. Telle la nuit avec son étendue noire, sans fin, piquetée d'étoiles, et la mer, si proche, qu'on entendait presque le ressac. Tante Emily se balançait. Le fauteuil à bascule martelait rythmiquement le sol, d'avant en arrière. « Il est mort. Ce que je pensais de lui n'a plus aucune importance. » Dudley retint son souffle, puis expira lentement. « Tu avais l'air fatiguée à table, Dudley. Tu devrais aller te coucher. »

La jeune fille se leva. « Tu as peut-être raison. » Elle s'approcha de sa tante. « Je vais t'aider à rentrer. Min vient de cirer le parquet. Il faut t'en méfier. »

Les doigts de Tante Emily pianotaient sur le bras du fauteuil. « Je te l'ai déjà dit. Je me débrouille mieux toute seule. Cela ira très bien. »

Des échos de la réunion, à peine distincts, leur parvenaient par le chemin des marais. Dudley s'appuya à la balustrade, écrasant un bouquet de chèvrefeuille entre ses doigts. « *Je suis perdue comme un enfant sans mère. Loin de sa patrie...* » Elle se sentit très seule. Cette impression de solitude absolue baigna le silence qui suivit la fin du chant. « Toute chose semble prendre tellement de temps. Il me semble que je vis depuis toujours, » dit la jeune fille d'une voix saccadée.

Tante Emily appuya sa tête contre le dossier du fauteuil.

— « J'aimerais que tu prennes plus de distractions. Comme Vera. »

Dudley fit tourner le petit tas de feuilles et d'étamines jaunes entre ses paumes. « Nous ne nous ressemblons pas du tout. Peut-être est-ce la faute de son argent. Je ne sais pas. Toujours est-il qu'elle a quel-

que chose que je n'ai pas. Tout est facile pour elle. Presque tout. »

Tante Emily se redressa.

— « L'argent ne fait pas le bonheur. Vous auriez eu besoin d'une vraie famille, toutes les deux. Malgré la joie que j'ai eue à vous élever, je n'ai pu vous donner cela. J'ai souvent pensé aux conséquences étranges qu'a entraîné mon célibat. Au moment où la plupart des vieilles filles, s'habituant à leur solitude, abandonnent toute activité, je vous adoptais. C'était une grande responsabilité, Dudley. Une responsabilité que je n'aurais jamais songé à fuir, mais c'était une grave entreprise que d'assurer votre santé et votre bien-être. La fortune de Vera a tout compliqué. » Elle prit sa canne et se leva. « Viens, mon enfant. Une bonne nuit nous fera du bien, à toutes les deux. Ce doit être cette lourde humidité qui nous pèse ainsi. »

Elle prit le bras de sa nièce. Non que ce fut nécessaire, mais elle ne voulait pas repousser Dudley. Elles ouvrirent la portière. Une unique lampe éclairait l'entrée, faisant miroiter le parquet ciré. Elles firent quelques pas. « La porte de service est-elle fermée ? » demanda Miss Emily.

— « Min s'en sera sûrement occupée, mais je vais vérifier. » Dudley dégagea son bras, Tante Emily s'appuya sur sa canne. Celle-ci glissa brusquement sur le parquet, faisant perdre l'équilibre à la vieille dame. Elle se pencha instinctivement vers sa nièce tandis que la canne tombait par terre. Dudley l'aida à retrouver son aplomb. « Pourquoi Min n'a-t-elle pas remis le tapis avant de partir ? Tu aurais pu faire une mauvaise chute. »

— « Ça va. Je ne me suis pas fait mal. Allons, laisse-moi. »

Sa nièce se baissa pour ramasser la canne et, brusquement, réalisa qu'elle ne la reconnaissait pas. Elle l'examina avec attention. Le bout en était à peine éraflé. Elle semblait ne servir que depuis peu. « Qu'est-il arrivé à l'autre ? » demanda-t-elle lentement.

Miss Emily prit la canne. « Elle appartenait à mon grand-père, tu le sais. J'ai craint de l'abîmer en m'en servant si souvent. »

— « Où as-tu dit à Min de la ranger ? » insista sa nièce.

La vieille femme répondit d'un ton plaintif : « Je ne m'en souviens plus. Dans le grenier, je suppose, avec les autres objets. » Elle monta les marches. « Je vais me coucher maintenant. »

Dudley attendit, au pied de l'escalier, que sa tante ait atteint le premier étage. Puis elle se dirigea, d'un pas incertain, vers la cuisine, verrouilla la porte de service et retourna dans l'entrée. Elle resta un moment immobile près d'un fauteuil, caressant d'un doigt distrait les contours délicats du dossier. Elle finit par sortir de sa torpeur et monta lentement les marches, soulevant ses pieds l'un après l'autre avec l'attention d'un enfant qui apprend à grimper ou d'une vieille femme aux muscles fatigués.

Tante Emily l'appela au moment où elle atteignait le premier étage. « Veux-tu venir une minute, ma chérie ? Ma résille s'est prise dans la fermeture de ma robe. »

La jeune fille entra dans la chambre de sa tante, le regard vif, inquisiteur. Le grand lit à colonnes, la table de chevet avec la Bible de Tante Emily ouverte à la page du

jour sous ses lunettes cerclées d'or... Rien ne manquait, rien n'avait été ajouté dans la pièce familière. Dudley posa son regard sur l'armoire en noyer, haute de deux mètres.

— « As-tu l'intention de passer la nuit ici, Dudley ? » dit la vieille dame avec irritation.

— « Excuse-moi. » Dudley s'avança d'un pas rapide et libéra le filet d'une main preste. « Voilà. C'est arrangé. » « Ne dois-tu pas aller à l'église, demain ? » demanda-elle après un moment de réflexion. « Je vais préparer tes vêtements. »

Sa tante s'installa dans un fauteuil et ouvrit sa Bible tandis que Dudley fouillait l'armoire. Elle ferma la porte au bout d'un instant et s'apprêta à quitter la pièce. Elle s'arrêta brusquement en cours de chemin, retourna près de sa tante, se pencha et l'embrassa sur la joue.

Tante Emily dit d'une voix douce, sans la regarder : « J'ai pensé que ce pourrait être une bonne idée d'aller voir ta cousine Maude. Là-bas, l'été est plus frais qu'ici. Elle apprécierait ta compagnie. » Elle leva les yeux sur sa nièce, le visage impassible, indéchiffrable.

Dudley fit un pas en arrière. « Je... la chaleur ne m'incommode pas spécialement. Mais si tu crois que je dois... » Elle jeta un regard éperdu à la vieille dame.

— « Rien ne presse, de toute façon. » Tante Emily baissa les yeux sur sa page. « Tu me donneras ta réponse demain. Mais je crois que tu seras de mon avis, ma chérie. Cela te fera du bien de changer d'air. En fait, » son doigt s'attarda sur un mot, « si j'étais toi, j'y resterais un bon bout de temps. » La discussion semblait terminée. Elle se replongea dans sa lecture et changea son doigt de place.

Dudley se dirigea vers sa chambre, au bout du couloir. D'un geste automatique, elle alluma la lumière. Eblouie par la soudaine clarté, elle referma l'interrupteur. Elle avait envie d'obscurité, de paix. Mais les pensées tourbillonnaient dans sa tête, sans relâche. Il y avait une question précise qu'elle ne pouvait encore poser et cette attente l'accablait.

Un moment plus tard, elle perçut un dialogue étouffé devant la maison. Vera finit par ouvrir la porte. Elle écouta le bruit de ses hauts talons marteler le sol de l'entrée, monter l'escalier. Le corps de Dudley se raidit de haine. Paradoxalement, ce sentiment la soulagea. Libérée, elle s'endormit.

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, Tante Emily s'apprêta à faire sa promenade journalière. Vera allait dormir jusqu'à midi. Dudley accompagna sa tante à la porte. « Je n'irai pas avec toi aujourd'hui, » dit-elle gaiement. « J'ai un certain nombre de choses à faire. » La vieille femme la regarda. Dudley sourit. « Le séjour chez Cousine Maude... j'ai décidé que c'était une bonne idée. » Elle posa une main sur l'épaule de sa tante. « Tu ferais mieux de partir avant qu'il ne fasse trop chaud. Puisque tu passes devant le magasin de nouveautés, » ajouta-t-elle d'un air presque enjoué, « pourrais-tu m'acheter un recueil de patrons ? Je voudrais me faire quelques robes. Pour le voyage. »

Le regard de Tante Emily s'adoucit. Elle prit la main de sa nièce. « J'en serais heureuse. Tu sembles déjà aller beaucoup mieux. »

Dudley attendit, sur le pas de la porte, que sa tante ait disparu derrière le sommet de la colline. Puis elle se dirigea d'un pas rapide vers la cuisine. Min essuyait la vaisselle en chantonnant un refrain de la veille. « On entendait la musique jusqu'ici, Min. C'était ravissant. »

La femme sourit et fit briller le manche d'un couteau en le frottant de son pouce. « Rien ne vaut une joyeuse réunion. « *Que l'écho de votre joie monte jusqu'au Seigneu'* », dit la Bible.

Dudley mordit dans un reste de gâteau. « Au fait, où Tante Emily t'a-t-elle dit de ranger la canne de grand-père ? Je préfère le savoir au cas où elle la réclamerait. Il lui arrive d'oublier des petites choses comme celle-là. »

Min essuyait une tasse. « J'me souviens pas avoi' 'angé la canne de son grand-pè' J'c'oi l'avoi' vu pa'ti' avec. »

La jeune fille secoua la tête. « Elle est neuve, celle-là. Elle m'a dit que tu avais rangé l'autre dans le grenier. »

Min fronça les sourcils. « Non, Miss Dudley. J'y ai 'ien mis dè'niè'ment. El' doit confond'. »

Dudley posa le reste du gâteau sur l'assiette. « Oh, cela n'a pas vraiment d'importance. Ne lui en parle pas. Je vérifierai moi-même. Elle n'aime pas qu'on se rende compte qu'elle vieillit. » La jeune fille jeta un coup d'œil sur la table de cuisine. « Des beignets pour midi ? »

Les yeux noirs de Min étincelèrent. « Pou' Miss Vera. J'en fais jamais assez souvent, dit-elle. Elle se'a debout pou' midi, avec une faim de loup. »

— « Je les aime aussi, » dit Dudley. « Pourrait-on avoir des crevettes créoles de temps en temps, » ajouta-t-elle brusquement. « Personne ne sait les faire comme toi. »

— « Vous n'avez qu'à demander Miss Dudley. Je se'ai contente de vous fai' plaisi', » répondit Min respectueusement.

— « Non, » dit la jeune fille, le regard soudain plus sombre. « Je préfèrerais que tu m'en fasses la surprise. Comme tu le tais pour Vera. » Elle quitta la pièce.

Dudley savait maintenant qu'il serait parfaitement inutile de chercher la vieille canne dans la maison. Elle la fouilla néanmoins de la cave au grenier. Cette activité physique stimulait son esprit. Elle avait passé en revue chaque journée de la dernière semaine et s'était arrêtée à celle qui avait précédé l'ouragan. Ce soir-là, Tante Emily avait dit qu'elle irait voir Millie Tawes, pour lui demander une bouture de son rosier. C'était, du moins, ce qu'elle avait dit.

Comme elle remontait de la cave, Dudley jeta un coup d'œil sur la pendule du salon. Elle avait juste le temps de faire un tour dans le jardin. Elle sortit par la porte d'entrée pour éviter Min. Tante Emily avait dit qu'elle planterait le rosier sur le côté Ouest du jardin qui n'était pas assez fleuri. Tout en avançant d'un pas rapide entre les massifs de camélias, de jasmins et d'azalées, subjuguée par tant de couleurs et de parfums, il lui sembla que son idée était insensée Et pourtant, avant même de l'atteindre, Dudley savait qu'au bout de l'allée elle verrait un mur de brique nu sans aucun rosier pour

l'orner. C'était Tante Emily... Elle l'avait toujours su en fait.

Le parfum sucré des fleurs devint soudain nauséeux. Le rouge chaud, le jaune, le blanc aveuglant de leurs pétales lui donnèrent le vertige. Dudley retourna sur ses pas, entra dans la maison, monta l'escalier, passa sur la pointe des pieds devant la chambre de Vera et s'allongea sur son lit. « Que dira-t-elle ? Comment pourrai-je jamais lui demander ? » Les pensées tourbillonnaient dans sa tête. Il fallait qu'elle sache. Le cœur retourné, elle se demanda comment elle allait pouvoir supporter le déjeuner.

Un moment plus tard, Vera arrosait de sirop son troisième beignet. « Ne m'attendez pas, » dit-elle aux deux autres. « Je vais prendre une seconde tasse de café. Puis Parker m'emmène nager. »

Miss Emily repoussa sa chaise. « La mer est encore agitée. Sois prudente. Et ne reste pas trop longtemps au soleil, ma chérie. Tu es assez bronzée comme cela. » Elle sourit affectueusement à Vera. « N'oublie pas de transmettre mon meilleur souvenir à sa mère. » Elle se tourna vers son autre nièce. « Viens dans ma chambre, Dudley. J'ai le recueil de patrons. »

Dudley la suivit. Min avait baissé les stores depuis longtemps. La chambre, où flottait un léger parfum e roses, gardait une fraîcheur matinale. La jeune fille accepta sans un mot le sac que lui tendit sa tante.

Miss Emily déboutonna sa robe bleue imprimée, la suspendit soigneusement dans l'armoire, puis enfila un peignoir de coton. « Je crains qu'un de ces jours il ne me faille abandonner ces promenades quotidiennes. J'ai eu beaucoup de mal à accepter la quarantaine. Et maintenant je commence à réaliser que je l'ai dépassée depuis longtemps. »

Dudley examinait la silhouette de sa tante comme elle ôtait ses chaussures blanches. « Qu'as-tu fait de la canne, Tante Emily ? » dit-elle doucement. La vieille femme resta penchée, une chaussure à la main. « Elle est nulle part dans la maison. Je l'ai cherchée ce matin. »

Miss Emily aligna soigneusement les deux chaussures, bout contre bout. « C'est tout à fait stupide de ta part, Dudley. Cela ne te ressemble pas de me questionner ainsi. »

— « L'as-tu déposée quelque part ou t'en es-tu débarrassée ? » demanda Dudley, le regard fiévreux.

Miss Emily prit ses lunettes. « Puisque tu tiens tant à le savoir, elle n'existe plus. Elle avait perdu de sa valeur pour moi — aussi l'ai-je brûlée. Ce n'est pas plus compliqué que cela, Dudley. » Elle se tenait très raide sur sa chaise, comme si déjà elle présidait la réunion qui devait avoir lieu deux heures plus tard.

Mais Dudley tremblait d'une impatience grandissante. « Tu es la seule qui ait pu le tuer. La seule que personne ne penserait à soupçonner. Et on l'a assassiné, j'en suis sûre maintenant. C'est toi qui l'as tué, n'est-ce pas, Tante Emily ? » Elle n'avait pas besoin de réponse.

Un long moment plus tard, Dudley se laissa glisser au pied du lit, le regard fixé sur le visage de sa tante. Sa nervosité l'abandonna peu à peu, ses membres se détendirent. Elle attendit presque patiemment que sa tante prenne la parole.

— « Oui, » finit par dire Tante Emily. « Je me suis sentie obligée de le faire. Tu n'as pas besoin de connaître les détails, Dudley. Peut-être t'attends-tu à des regrets de ma part — je ne regrette rien. L'ouragan est survenu comme une punition du Seigneur. »

Mais Dudley insista. « Il a dû te dire quelque chose — quelque chose qui t'a blessée. Suffisamment pour que tu aies eu envie de le tuer. C'est cela n'est-ce pas ? » dit-elle d'une voix compatissante, où perçait même un vague espoir.

Tante Emily eut soudain l'air très fatiguée, très âgée.

— « La nuit où je l'ai rencontré, ce n'est pas tellement son manque d'éducation qui m'a mise hors de moi, mais plutôt la façon qu'il avait de ne pas tenir compte de moi. Il m'a dit que je ne vivrais pas éternellement, qu'un jour, il habiterait notre maison, commanderait aux domestiques. Et je savais qu'il le pensait, que tout ce qu'il disait pourrait très bien se réaliser un jour. Puis il a fait une réflexion sur ma famille : Il ne comprenait pas pourquoi je la jugeais si puissante, si respectable. S'il le voulait, il pourrait en dire long sur elle. Je ne l'ai pas laissé terminer sa phrase. Je le frappai avec la canne. Il se tenait au bord de l'eau. Le coup a dû être assez fort pour l'assommer et le noyer. »

Dudley baissa les yeux. « Tu ne comprendrais sans doute jamais pourquoi... »

— « Mon seul souci était Vera. » Miss Emily se figea. « Ce qui surviendra maintenant n'a aucune importance. Au moins aurai-je protégé Vera.. »

Dudley leva brusquement la tête. « Tu pensais à Vera ? » dit-elle d'une voix âpre. « Tu l'as tué à cause de ce qu'il allait dire sur... sur Vera ? »

Tante Emily sembla troublée. « Oui, bien sûr. Pauvre enfant. Mais, plus tard, elle comprendra ce que signifie l'orgueil familial, la stupidité d'avoir jamais songé à un individu comme Wayne Fallow. La seule idée qu'il l'ait approchée me rend encore malade. » Elle jeta un regard curieux à sa nièce. « Tu voulais dire quelque chose ? »

La jeune fille caressa de ses paumes la soie fraîche de sa robe. « Ferais-tu la même chose pour moi, Tante Emily ? »

La vieille femme se pencha en avant, abasourdie.

— « Mais je n'aurai jamais à le faire, Dudley. »

Sa nièce se leva péniblement. « J'aurai tout le loisir de réfléchir là-bas. » Elle se retourna lentement. « Mais tu peux déjà songer à un nom de bébé, Tante Emily — à un nom de fille. » Elle sourit, mais son regard était effrayant. « Un garçon doit porter le prénom de son père, tu ne crois pas ? »

Traduit par Christine Lauffray.
Titre original : After the burial.

Dépôt légal : 2me *trimestre* 1964 — *Le Gérant :* M. Renault.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)


CRUZ
CORDON NOIR
1860
Madère
55
OLD
PORT
PORTO

Au sommaire de notre numéro 37,
de passionnantes histoires de suspense
que j'ai sélectionnées à votre intention
et notamment :

UNE SORCIÈRE A BRÛLER
par **C.B. Gilford**

•

LA BELLE ET LES BÊTES
par **Allen Kim Lang**

•

UN GOÛT DE MEURTRE
par **Jack Ritchie**

•

DOUBLE MALCHANCE
par **Robert Edmond Alter**

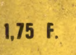
•

LE CHANT DU CYGNE
par **Ed Lacy**

•

Alfred Hitchcock

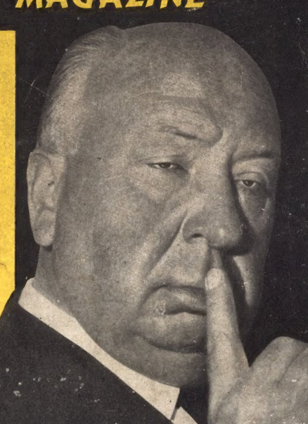
ALFRED HITCHCOCK MAGAZINE AVRIL 1964





N° 36 AVRIL 1964

AU SOMMAIRE :



1,75 F.